

OLIVIER MAURALT

Prêtre de Saint-Sulpice

SAINT-JACQUES

DE

Montréal

L'ÉGLISE --- LA PAROISSE



Au presbytère
331-est, rue Sainte-Catherine,
Montréal.

1923

IL
ontr/4



L'église Saint-Jacques en 1923

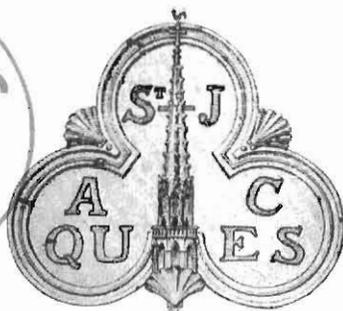
OLIVIER MAURALT
Prêtre de Saint-Sulpice

SAINT-JACQUES

DE

Montréal

L'ÉGLISE—LA PAROISSE



PROPRIÉTÉ DE LA
SOCIÉTÉ FRANCO-ONTARIENNE
D'HISTOIRE ET DE GÉNÉALOGIE

Au presbytère
331-est, rue Sainte-Catherine,
Montréal.

1923

Nihil obstat:
die 21a Aprilis 1923
Canonicus Aemilius Chartier
Censor librorum.

Imprimatur:
die 26a Aprilis 1923
† GEORGIUS,
Archiep. Taronensis,
Adm. apost.

A
MONSIEUR HENRI GAUTHIER
PRETRE DE SAINT-SULPICE
LE PÈRE ET L'AMI
CE LIVRE
EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ
PAR
L'AUTEUR



L'église et la paroisse Saint-Jacques de Montréal

CHAPITRE I

LES ORIGINES

L'église Saint-Jacques de Montréal a cent ans cette année. Commencée en mai 1823 et église épiscopale jusqu'en 1852, elle fut, de 1856 à 1866, église sulpicienne, simple succursale de Notre-Dame; puis, de 1866 à 1904, église paroissiale, mais d'une paroisse seulement canonique; enfin, depuis cette dernière date, église d'une paroisse canonique et civile, pourvue non seulement de son clergé mais aussi de ses marguilliers.

Au cours de ce siècle d'existence, l'église Saint-Jacques a subi bien des modifications, de même que le quartier dont elle est le centre et les diverses institutions qui l'entourent. C'est leur histoire que nous voulons raconter, brièvement, mais aussi exactement que possible.

L'église Saint-Jacques doit son origine à la création d'un évêché à Montréal. Le projet de cet évêché remontait déjà loin. En 1645, la paix conclue entre les tribus sauvages, la colonie naissante de Ville-Marie se mit à prospérer. Les Associés de Montréal crurent le moment venu de reprendre une idée qu'ils avaient eue, deux années auparavant: celle de recruter des prêtres séculiers pour exercer le ministère dans la nouvelle ville. N'ayant pas d'abord obtenu de réponse du nonce de Paris, à qui ils s'étaient adressés, ils pensèrent que l'établissement d'un évêché dans la Nouvelle-France répondrait parfaitement à leurs désirs. Ils s'employèrent activement à cette oeuvre, s'en ouvrirent au Cardinal Mazarin, consultèrent le Supérieur des Jésuites, et jetèrent leur dévolu sur l'abbé Thomas Legauffre, un de leurs membres. Celui-ci, agréé par tous, était un homme de haute valeur.

D'abord maître des Comptes à Paris, il était entré dans l'état ecclésiastique sous l'influence du P. Bernard, dit le pauvre prêtre, s'était joint à lui dans son ministère, et, en 1641, lui avait succédé dans le service des malades, des prisonniers et des condamnés à mort. Pourvu d'un riche patrimoine et ne se doutant pas qu'il s'agissait de lui pour l'épiscopat, il donna trente mille livres pour former un revenu au nouvel évêque. Quand il sut qu'on l'avait choisi, il se refusa et voulut faire une retraite de décision, afin de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu. Or, au cours de cette retraite, il mourut.¹

Cet évêque-élu² aurait certainement, si Dieu lui avait prêté vie, fixé son domicile à Montréal, ainsi qu'il ressort des négociations de Chomedey de Maisonneuve passé en France cette année-là, et des Associés eux-mêmes. Ceux-ci ne perdirent pas espoir. Ils saisirent l'Assemblée du Clergé de France, en mai 1646, de leur projet. Bien que tous les prélats y fussent favorables, il n'eut pas de suite pour le moment, mais il hâta certainement la nomination d'un évêque pour la Nouvelle-France. On sait que Mgr de

¹ Faillon: Histoire de la Colonie Française en Canada — PP. 47-53,

² Le roi de France nommait aux évêchés.

Laval s'établit à Québec en 1659, et pendant 150 ans, il ne fut plus question de Montréal comme siège épiscopal.

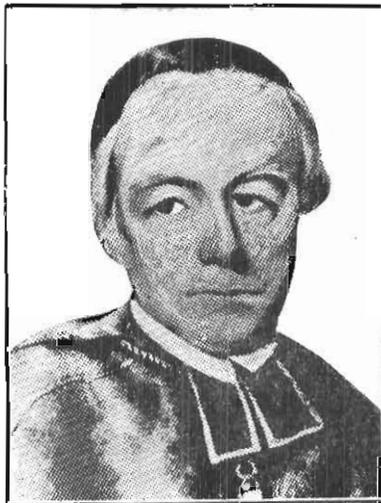
En 1783, le clergé et les fidèles de Montréal firent des démarches pour obtenir un évêque. Mgr Hubert, évêque de Québec, s'y employa, auprès du Cardinal Antonelli, par une lettre du 24 octobre 1789. Rome ne s'y opposa point, mais à cause des susceptibilités de Londres, proposa une combinaison, par l'entremise du cardinal Gerdil: nommer, outre le coadjuteur "cum futura successione," deux auxiliaires sans siège fixe. Mais les choses tournèrent autrement. En 1816, on impose un premier démembrement au diocèse de Québec et Mgr Edmond Burke devient vicaire apostolique de la Nouvelle-Ecosse. Deux ans plus tard, Mgr Plessis ayant annoncé à Rome que Londres consent enfin à reconnaître son titre d'évêque de Québec, une bulle du 12 janvier 1819 le nomme archevêque avec deux vicaires apostoliques,³ l'un pour le Nouveau-Brunswick et l'autre pour le Haut-Canada, tous deux Ecossais et déjà acceptés par la cour de St. James depuis 1817.

Surpris et désappointé, Mgr Plessis passe en Angleterre et le 10 août 1819 présente à Lord Bathurst un mémoire où il démontre la nécessité d'un évêque, non-seulement à Québec, dans les Provinces Maritimes et dans le Haut-Canada, mais aussi à la Rivière-Rouge (Saint-Boniface) et à Montréal; et il préconise pour ces deux nouveaux sièges MM. Provencher et Lartigue. Ses remarques sont agréées. Il en reçoit l'assurance au moment de quitter Londres, en septembre. De retour au pays, il obtient les bulles de Rome pour les nouveaux évêques, et le 1er février 1820, Mgr Jean-Jacques Lartigue est élu titulaire de Telmesse, en Lycie, suffragant de Québec, auxiliaire pour le district de Montréal.

Jean-Jacques Lartigue était né à Montréal, le 20 juin 1777, de Jacques Lartigue, médecin, et de Marguerite Cherrier — soeur de Mme Denis Viger. Son cours

³ MM. Alexandre Macdonell et Angus Bernard McCachers.

terminé, au collège de Montréal, en 1793, il se mit à l'étude du Droit. Bientôt dégoûté du monde, il se présenta à Mgr Denaut, qui l'ordonna en 1800 et en fit son secrétaire. Après la mort de cet évêque en 1806, M. Lartigue entra à Saint-Sulpice et y demeura quinze ans. La mission qu'il remplit au milieu des milices canadiennes, en 1812, montre en quelle estime le tenaient les autorités religieuses et civiles. Aussi fut-il délégué à Londres, en 1819, par sa communauté, pour protéger les intérêts de Saint-Sulpice auprès du gouvernement impé-



Mgr Jean-Jacques Lartigue,
1er évêque de Montréal

rial. C'est au cours de ce voyage en Angleterre, que Mgr Plessis le préconisa à son insu, pour le siège épiscopal du district de Montréal.¹

Il est probable que Mgr Plessis obéit à un sentiment de délicatesse en proposant comme premier évêque un

¹ M. Lartigue avait fait la traversée océanique d'Amérique en Europe en compagnie de Mgr Plessis.

membre de cette société de prêtres qui, seuls, depuis 1657, desservaient l'île de Montréal. Sans doute aussi il crut qu'un évêque sulpicien serait plus à même d'éviter ou de réduire les heurts qui devaient fatalement se produire entre l'autorité séculaire des Seigneurs sur le territoire montréalais et la nouvelle juridiction épiscopale. Cette difficulté apparaissait si clairement qu'il fut réglé que Mgr de Telmesse s'établirait, non pas en ville, mais à la campagne.³ On verra, dans la suite, qu'un tel arrangement n'était pas viable.

Sans doute à cause des diverses démarches requises par l'ajustement de cette situation délicate, Mgr Lartigue, élu évêque le 1er février 1820, ne fut sacré que le 21 janvier de l'année suivante. La cérémonie eut lieu dans l'ancienne église Notre-Dame. Mgr Octave Plessis fut le consécrateur; assisté, non pas de deux évêques, mais, par une permission de Rome, de deux prêtres de Saint-Sulpice: M. Jacques Roque, directeur du Petit Séminaire et vicaire général, et M. Michel-Candide LeSaulnier, curé de la *paroisse de Montréal*.

Le nouvel évêque n'avait pas encore choisi le lieu de sa résidence, et ne possédait donc ni palais épiscopal ni cathédrale. Sulpicien d'hier, il garda ses appartements au Séminaire et se servit de l'église Notre-Dame comme de cathédrale. Plus cette situation aurait duré, et plus elle serait devenue délicate. Le supérieur brusqua le dénouement et transporta les meubles de l'évêque à l'Hôtel-Dieu, angle nord-est des rues Saint-Paul et Saint-Sulpice (autrefois Saint-Joseph). Mgr Lartigue s'y établit en effet et fit de la chapelle de l'institution sa seconde pro-cathédrale.

Nous sommes au 12 février 1821. Ceux qui n'acceptaient pas que Mgr Lartigue pût quitter la ville, proposent que la Fabrique de Notre-Dame lui cède l'église de Bonsecours. Les marguilliers refusent. Une année se passe et Mgr de Telmesse ne bronche

³ Mémoire de M. Roux, supérieur de S. Sulpice.—Archives du Séminaire.

⁴ La nouvelle ne fut livrée au culte qu'en 1829.

pas. En juillet 1822, les marguilliers de Notre-Dame forment un comité pour aviser aux moyens d'entreprendre une église paroissiale plus vaste: projet depuis longtemps caressé, et encouragé par les évêques de Québec. A cette date, il n'était pas encore question, au témoignage de M. Roux, supérieur du Séminaire, de construire une église pour Mgr Lartigue. Cela est-il tout-à-fait exact? Peut-être n'en parlait-on pas en public, mais dans la famille maternelle de l'évêque, — la famille Viger — riche et influente, on faisait des projets. . . D'ailleurs la population grandissante de la ville, devenait un fardeau trop lourd pour les Messieurs du Séminaire, qui devaient chaque jour aller exercer leur ministère dans les faubourgs; enfin le projet d'une nouvelle et immense église paroissiale devait fatalement faire surgir le contre-projet d'une église épiscopale dans un des quartiers excentriques. Aussi, le 25 septembre 1822, une requête, signée de 1200 noms, demandait-elle à l'évêque de fixer sa résidence à Montréal et de se chercher un lieu propice à la construction d'un palais et d'une cathédrale.

A la même époque, — probablement avant que ne circulât ladite requête, — Mme Veuve Denis Viger, née Périnne-Charlotte Cherrier, avait promis à Monseigneur son neveu, un terrain, à titre gracieux, pour s'y établir. Celui-ci avait fait connaître cette offre aux Congrégations romaines, car dans un document émanant d'elles et arrivé à Montréal en décembre 1822, il est question de la cathédrale *Saint-Denis*, du nom de M. Viger.

La requête eut peu de succès bien que les marguilliers de Notre-Dame, par respect pour l'évêque, n'eussent point commencé la campagne de souscription pour leur nouvelle église. Mais le document était soumis à Mgr Plessis et approuvé par lui, le 25 janvier 1823. Dès lors, Mgr Lartigue n'hésite plus: le 31 janvier, il convoque les citoyens de Montréal, à la salle royale de l'Hôtel-Dieu pour le 7 février suivant. La substance de la discussion se trouve dans l'ordonnance qu'il lança le même jour: l'évêque de Québec est favorable aux fins de

la requête, donc il faut aller de l'avant. Or Mgr Lartigue a visité plusieurs terrains qu'on lui offrait, ici et là, gratuitement ou à peu près. Tout considéré, il choisit un emplacement, angle rues Saint-Denis et Mignonne (DeMontigny actuellement), lequel emplacement lui appartient.

Ce ne fut cependant que le 9 mai suivant que la donation du terrain fut consommée, par-devant Maître P.-E. Daveluy. Cet acte explique en effet que le donateur, Denis-Benjamin Viger, désire témoigner son affection à son cousin germain et remplir la promesse de sa mère (décédée le 3 février dernier), par le don d'un terrain de 250 pieds de front sur 190 de profondeur, tenant devant à la grande rue Saint-Denis, derrière au terrain dudit Viger, au nord à une ligne qui formerait la prolongation de la rue Mignonne. Et le 1er août, le même généreux donateur complète le lopin en ajoutant ce qui restait de terrain, rue Saint-Denis, jusqu'à la rue Sainte-Catherine. Enfin le 26 août, l'honorable Louis-Joseph Papineau donne à Mgr Lartigue l'emplacement, de l'autre côté de la rue Saint-Denis (200 pieds par 78), pourvu que l'église soit bâtie en face, et pour servir de place publique.⁷

Quel était donc l'aspect de ce faubourg Saint-Louis où Mgr de Telmesse allait bientôt demeurer et qui, selon son expression, réunissait "l'avantage d'être au centre de la population catholique de cette ville à celui d'être à une distance suffisante de l'église paroissiale"?

* * *

On sait que l'ancienne ville était resserrée entre des murs qui suivaient la ligne des rues McGill, des Fortifications, Berri et des Commissaires. En 1801⁸ cependant, les habitations avaient débordé l'enceinte. Du côté de l'ouest,⁹ le groupe de ces maisons portait le nom de

⁷ Il faut féliciter le donateur de cette préoccupation esthétique, l'exemple en est assez rare.

⁸ Plan de Louis Charland.

⁹ Les points cardinaux sont conventionnels à Montréal : l'ouest est, pour être exact, le *sud-ouest*.

faubourg des Récollets, — à cause du couvent qui était auprès; le groupe du nord-ouest s'appelait Saint-Antoine; celui qui longeait la rue Saint-Laurent gardait le nom de la rue, sauf au haut du coteau, à droite, le long de la rue Sainte-Marie (Sherbrooke actuelle) où l'agglomération portait le nom de faubourg Saint-Pierre — à cause de Pierre Forretier, le principal propriétaire; le quartier environnant la rue Saint-Louis, entre le ruisseau de la rue Craig et la rue Notre-Dame, conservait le nom de Saint-Louis; enfin celui qui longeait le fleuve vers l'est, en dehors de la porte de Québec, au-delà de la citadelle, était connu comme le faubourg de Québec.

Il y avait alors une rue Saint-Denis, mais entre les rues Saint-Vincent et Saint-Gabriel, et courant de la rue Sainte-Thérèse à la rue Saint-Paul. Toute la partie ouest de notre actuelle rue Saint-Denis, jusqu'à la rue Ontario alors inexistante, appartenait à Joseph Papi-nault, et la droite, de bas en haut, à Denis Viger, dont le domaine touchait à celui de Louis Guy. Ainsi tout l'immense espace, à l'est de la rue Sanguinet et au nord de la rue Craig, était vaste et planté de vergers.

Vingt ans plus tard, l'aspect des lieux a beaucoup changé, mais peut-être pas autant qu'on s'y attendrait.¹⁰

La grande rue Saint-Denis est maintenant percée, mais du *marché Viger* à la rue Sainte-Catherine, on compte, à droite, trois maisons d'habitation et deux bâtiments, à gauche six habitations et un bâtiment. Plus haut, rien. De la rue Sanguinet à la rue Saint-André, au nord de la rue Sainte-Catherine, pas une maison. Cette dernière ne se prolonge pas au delà de la rue Saint-André, qui était assez habitée. En revenant vers l'ouest, on apercevait trois constructions rue Lacroix (Saint-Hubert) dans la direction du fleuve, deux à l'angle et une beaucoup plus bas. La place Viger était un marais, et le marché du même nom avait, à droite comme à gauche, les dimensions de l'emplacement actuel où se dresse la statue de Chénier. Point de rue Vitré jus-

¹⁰ Plan de John Adams: 1825.

que là, ni de rue Viger, ni de rue Ontario; la rue Mignonne s'arrête à la rue Saint-Denis, de même que la rue Sherbrooke; et la côte porte le nom de Côteau Barron. La rue Craig ne dépasse pas la rue Sanguinet, et de ce point jusqu'à la rue Saint-Antoine, onze ponts enjambent la petite rivière Saint-Pierre qui coule au milieu. On comprend alors que, à une certaine époque, on ait songé à y faire passer le canal de Lachine.

Mais si le faubourg Saint-Louis¹¹ n'avait guère progressé, le faubourg Saint-Laurent était très peuplé, de même que le faubourg Québec, où les rues Wolfe et Visitation s'étaient avancées presque à la hauteur de la rue Sainte-Catherine. Vers l'ouest, dans la direction de la montagne, de belles maisons s'élevaient. Partout des jardins, partout des vergers, et l'on prétend que la pomme *fameuse*¹² a pris naissance dans nos régions.

L'admirable *Dénombrement du Comté de Montréal fait en 1825 par MM. Louis Guy et Jacques Viger* nous donne, sur ces quartiers, de savoureux et très précis détails.¹³ Ainsi Louis Guy et Paul Lacroix, outre leur terre, leur verger et leur jardin, possédaient des parcs où paissaient les animaux; ce dernier nourrissait un troupeau de 50 vaches; Denis-Benjamin Viger, rue Saint-Denis, en gardait 7. C'est dans ce milieu champêtre que Mgr Lartigue voulut ériger sa cathédrale et son palais, assuré qu'avant longtemps son isolement aurait cessé. Ce-

¹¹ Les documents qui parlent de la nouvelle cathédrale, emploient indifféremment les noms de faubourg S. Louis, et de faubourg S. Laurent: de fait elle était aux confins du second et au nord du premier.—En 1876, le quartier S. Louis ira de Craig à Duluth (S.-Jean-Baptiste) et de S.-Laurent à S.-Denis; et le quartier S.-Jacques, de S.-Denis à Visitation, et de Duluth au fleuve.

¹² Pomme canadienne d'une saveur sans pareille.

¹³ L'original est à la Bibliothèque Saint-Sulpice. On y voit que la ville abritait alors des artistes. Maurice Dupin, maître de dessin; John Drake, peintre de portraits et paysagiste; James O'Donnell, l'architecte de la Paroisse; Alexander Duff, maître de musique; Thomas Delvecchio, collectionneur; Dominique Massenti, mouleur de statues en plâtre; Louis Dulongpré, peintre de portraits; Chs Robinson, architecte et artificier; Jocelyn Waller, homme de lettres; Adolphus Bourne, graveur; une fabrique d'orgues de Jacotel; une fabrique d'instruments de musique de Gottlepp Seebold.

pendant, en 1852, la propriété Viger, de Lagauchetière à Sainte-Catherine, et de Saint-Denis à Saint-Hubert, sera encore presque vacante. De même en 1864. Malgré l'insuccès de la souscription,¹⁴ malgré l'érection prochaine de la nouvelle église paroissiale, il fit commencer les fondations et fixa la bénédiction de la pierre angulaire au 22 mai 1823.¹⁵

* * *

C'était un jeudi. Il avait plu la veille, et il pleuvait encore. Les journaux avaient annoncé l'événement et des invitations spéciales avaient atteint tous les ecclésiastiques de la région. Cependant ne se présentèrent que cinq curés et un vicaire. Les principaux citoyens ne se montrèrent pas plus empressés. Sans doute, il faut attribuer ces abstentions, en partie, au mauvais état des chemins et à l'heure matinale (9 heures); mais surtout à l'antagonisme des Marguilliers de Notre-Dame, d'ailleurs très explicable, et du groupe agité qui prônait la nécessité d'une nouvelle église.¹⁶ Malgré cela, l'excavation de la nef et du choeur était presque entièrement remplie de fidèles, et il y en avait encore un bon nombre sur les monticules formés par la terre, rejetée de chaque côté. Le rite de la bénédiction se déroula, à l'angle du choeur (côté de l'évangile) et de la chapelle latérale devant former transept, et fut suivi d'un discours de Mgr Lartigue. Mgr de Telmesse ne manquait ni de talent, ni de conviction: on loue particulièrement l'usage qu'il faisait de l'Écriture Sainte.

¹⁴ La souscription s'éleva à 400 louis et un peu plus: 200 donnés par l'évêque, 100 par sa famille; le reste par les 10,000 catholiques de la ville...

¹⁵ Qui donc a imprimé le premier la date erronée de 1822? Est-ce Huguët-Latour dans son annuaire de Ville-Marie? En tout cas, notre récit fait justice de cette erreur.—Voir aussi: *La Vie Paroissiale*, vol. X, février.

¹⁶ A l'assemblée du 7 février 1823, à l'Hôtel-Dieu, la présence s'était chiffrée à 60 (sur 10,000).

A la pierre d'angle fut attachée une plaque de plomb,
sur laquelle on lisait l'inscription suivante:

D. O. M.

Quùm, sub pontificatu Sanctissimi D. N. PII Papæ VII.
Regnante in Britannicam Americam Augustissimo Principe

GEORGE IV,

Ill. ac Rev. J. O. PLESSIS, sedem Quebeci Episcopalem
occupante,

Maxima pars Parochianorum Civitatis MARIANAPOLIS
in inferiori Provincia Canadensi:

Sacras aedes, ad usum Antistitis nupèr à praefato SS. Papa
Districtui Marianapolitanensi praepositi aedificare
cogitaret;

Primarium Hunc Lapidem Ecclesiae, Divino Cultui ac in honorem

B. JACOBI Boanergis, Apostoli, extruendae et dicandae,
DIE VIGESIMA SECUNDA MENSIS MAII
ANNO SALUTIS M. DCCC. XXIII.

Statuit atque benedixit

J. J. LARTIGUE, Episcopus Telmessensis, Auxiliaris, Suf-
fraganeus & Vicarius Generalis Supradicti Quebecensis Episcopi,
Illum adjuvantibus, D. D. J. M. Mondelet, D. B. Viger, J. Lacroix,
P. E. Daveluy, R. Perrault, L. Parthenais, A. Tulloch, J. Leduc,
J. Chevalier, C. S. Delorme, R. Duplessis, P. Lukin, P. Fizet-
te, T. Truteau, F. Jobin, T. Berlinguette, L. de Chantal, J. Na-
deau, H. Blanche, H. Pierre, A. Lonion, F. Delorme, L. Gravelle,
P. Benoit, J. Lapointe, J. Doyon, C. Gaudry, P. Lachapelle, P.
Dufrêne et I. Bourget, Sacerdote, ad hos opus curandum ac
perficiendum a Laudatae Paroecias caetu deputatis.

J. FOURNIER, Architecto

Pluribus diversorum metallorum monetis intra ipsum lapidem
depositis Plaudenteque Civitate:

QUOD FELIX, FAUSTUM FORTUNATUMQUE SIT!

“Sous le pontificat de Notre Très Saint-Père Pie VII; notre très auguste Souverain George IV régnant sur l'Amérique britannique; l'illustre et très révérend J.-O. Plessis occupant le siège épiscopal de Québec; vu que la majorité des paroissiens de la ville de Montréal, dans la province du Bas-Canada, formaient le projet d'ériger un temple sacré à l'usage de l'Évêque naguère réposé au district de Montréal par le SS. Pape susnommé: cette première pierre de l'église qui doit être construite et dédiée au culte divin et en l'honneur de Saint-

Jacques Boanergès (fils du tonnerre) apôtre, a été posée et bénite, le 22e jour du mois de mai, l'an du salut 1823, par Jean-Jacques Lartigue, évêque de Telmesse, suffragant auxiliaire et vicaire général du susdit évêque de Québec, avec le concours de MM. (29 citoyens) et de Ignace Bourget, prêtre, tous députés par l'honorable assemblée de la paroisse pour prendre soin de cette oeuvre et la mener à bonne fin; J. Fournier étant architecte; plusieurs pièces de monnaie¹⁷ d'espèces différentes ayant été déposées dans ladite pierre, et la ville se réjouissant: que tout cela soit fécond, de bon augure et heureux!"

De ce texte lapidaire, deux noms ressortent, qui nous intéressent particulièrement: *saint Jacques fils-du-tonnerre* d'abord, le patron de la cathédrale. On avait donc abandonné celui de *saint Denis*, qu'on avait pensé adopter en l'honneur du donateur du terrain, pour prendre celui du premier évêque. (On ne dit rien ici du patron secondaire de la cathédrale qui était saint François-Xavier).

L'inscription nous fait connaître aussi le nom de l'architecte: *Joseph Fournier*. Les architectes étaient rares à cette époque, faute d'école d'art¹⁸ et de livres. On construisait cependant des églises et des maisons, mais l'on se contentait d'appliquer de vieilles recettes et de répéter de vieux plans. Les architectes étaient plutôt des entrepreneurs. Il avait fallu faire venir de New-York, James O'Donnell, l'architecte de Notre-Dame.

¹⁷ *En or*: un souverain, de Georges IV, frappé en 1822, et donné par M. de Chantal.

En argent: une médaille du couronnement de Georges IV, en 1821, donnée par M. Jacques Viger.

Une piastre Louis XVIII, 1814, donnée par M. Gibb.

Une pièce de deux chelins et neuf deniers, Georges IV, 1820, du même.

En cuivre: un cuivre de Georges IV, 1822, don de M. de Chantal.

Un cuivre de Georges I, 1723, M. de Chantal.

Un cuivre de Louis le Grand, donné par le même.

¹⁸ M. Jérôme Demers, au séminaire de Québec, vers 1825, mettait entre les mains des élèves un *Précis d'architecture* qu'il avait composé. C'était mieux que rien.

qui était d'ailleurs européen par sa naissance. Il y avait bien, à Québec, Thomas Baillargé, troisième du nom : il donnait,¹⁹ dans sa ville, des leçons d'architecture. On lui doit, dans la région de Montréal, la belle façade de l'église de Sainte-Genève. Il connaissait surtout les styles grec et romain. Tous les constructeurs de son temps, dans notre pays, en étaient là. Joseph Fournier ne dérogeait pas à la règle. Son église ressemblait à celles de ses prédécesseurs, sauf qu'elle devait être la plus vaste du pays.

Cette construction de pierre, de 160 pieds de longueur par 66 de largeur,²⁰ affectait la forme d'une *basi-*



Intérieur de la première cathédrale

lique voûtée en plein cintre. Les murs avaient 36 pieds d'élévation, du plancher à la naissance de la voûte. Tout autour du vaisseau régnaient deux ordres de colonnes superposées ; celles du bas à chapiteaux ioniques, supportaient une galerie, interrompue par le chœur, mais formant, au-dessus des portes de l'église, la tribune de l'orgue ; celles du haut, corinthiennes, recevaient les cin-

¹⁹ Du moins, il l'annonce, en 1845.

²⁰ Mesure française. Il faut 189 pieds français pour faire 178 pieds anglais.

tres de la grand'nef. A ces colonnes répondaient, au mur, des pilastres du même ordre. D'autres pilastres ioniques et corinthiens décoraient le sanctuaire.

Le maître-autel, couvert d'une pierre polie de 11 pieds par 4½, tirée des carrières de la Côte de la Visitation,²¹ était surmonté d'un baldaquin en demi-cercle, à deux étages de colonnes géminées. L'édicule était voûté en cul-de-four, comme le rond-point du chœur, et son grand arc, terminé par une couronne royale. Deux autres autels se trouvaient dans des chapelles servant de transepts et séparées du public par un mur, qui formait l'extrémité des bas-côtés, en ligne avec la balustrade du grand chœur : ils n'étaient donc pas visibles de l'église. On y accédait par le sanctuaire et par les galeries de l'église, qui aboutissaient aux tribunes des chapelles. On comptait 180 bancs dans la nef et 120 dans les galeries. Chaque banc ayant une longueur de 5 pieds 4 pouces, trois mille personnes pouvaient trouver place dans l'enceinte. Tout cet intérieur était peint de motifs d'architecture en trompe-l'oeil, d'arabesques, d'attributs, de symboles et d'imitations de marbre.²² Des candélabres en cristaux tombaient de la voûte. La chaire, coiffée d'un abat-voix conique, s'adossait à une des colonnes de gauche, au centre de l'église.

A l'extérieur les façades latérales, très simples, répondaient à l'intérieur, par deux étages de fenêtres; les deux chapelles-transepts de même. Mais l'abside — ou rond-point — ne possédait qu'un seul étage de fenêtres beaucoup plus hautes. La façade principale se composait de deux ordres de pilastres, comme à l'intérieur. Le fronton n'était pas terminé.

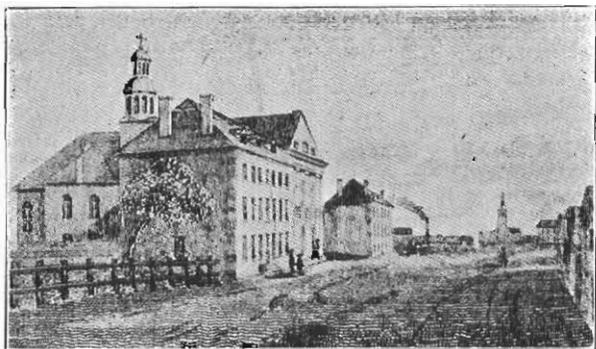
Deux tours, de 78 pieds d'élévation et de 18 pieds de largeur sur toutes leurs surfaces, devaient se projeter en avant et flanquer cette façade, l'élargissant ainsi de

²¹ Près Montréal.

²² En 1848, Casimir Coursolle, 72, rue Panet, annonce qu'il peut entreprendre toute espèce de *peinturage d'église*, dans le goût de celles de l'Evêché, telles qu'arabesques, imitations de fresques, architecture, bois, marbre, etc.

36 pieds et répondant aux deux chapelles du transept. On les aurait surmontées de beffrois et de flèches, et, au-dessus du perron, un portique à colonnes ioniques les aurait unies l'une à l'autre. Il n'est pas douteux que l'effet en eût été fort agréable.

A cause de l'état financier de l'évêché, l'architecte ne put pas achever son oeuvre. Le portique et les tours ne furent jamais complétés, bien que, en 1852, on ait eu l'idée de s'y mettre. On désirait aussi à cette époque transformer le choeur en une vaste rotonde, évidemment pour permettre un plus large déploiement de cérémonies. Rien ne fut fait. En revanche, depuis 1840, et



La première éco'e Saint-Jacques, la première cathédrale et le premier palais épiscopal

peut-être auparavant, un clocher à deux étages, en forme de lanternes superposées, avait été élevé sur le toit, à l'intersection de la nef et des deux chapelles qui formaient transept; et en 1851, une sacristie de 21 pieds par 20 avait été collée à l'abside, du côté de la rue Sainte-Catherine.

L'intérieur aussi devait subir forcément des modifications. Un chemin de croix fut érigé en 1842, et l'on profita de l'occasion pour renouveler une cérémonie expiatoire, établie cent ans auparavant à l'occasion de la profanation sacrilège d'un crucifix. On ajouta aussi au

moins un nouvel autel aux trois déjà existants. C'est ainsi que, en 1843, le lundi, on célébrait une messe pour la société de charité à l'autel de Saint-Alphonse-Rodriguez; le mercredi, à l'autel de Saint-François-Xavier, pour la propagation de la foi : le vendredi, pour la société de Tempérance, au maître-autel; et le samedi, à l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, pour la conversion des pécheurs. Cette archiconfrérie occupait la chapelle du transept de gauche. Depuis 1841 un tableau en surmontait l'autel; en 1844, ce tableau céda la place à une statue de sept pieds de haut, en plâtre, reproduisant la statue du sanctuaire parisien. Une image, gravée à cette époque, la popularisa dans toute la région. Elle représentait la Sainte Vierge soutenant l'Enfant Jésus debout près d'elle sur un globe, que supportent des nuages. La niche était tapissée de velours cramoisi et surmontée d'un entablement soutenu par quatre colonne corinthiennes. Au dessus de la tête de la statue, sur un plan incliné, on avait placé un coeur d'or, percé d'un glaive, au milieu de nuages, d'où s'échappaient des rayons.

La cathédrale possédait un orgue, assez mauvais, que Joseph Casavant,²³ en 1846, ne parvint pas à réparer d'une manière satisfaisante. On connaît le nom d'un des organistes, Damis Paul qui annonçait dans les journaux en 1849.



Sceau du diocèse et armes
de Mgr Lartigue

²³ Joseph Casavant avait établi sa fabrique à Sainte-Thérèse, en 1844.

CHAPITRE II

LA VIE À L'ÉVÊCHÉ

Tant que Mgr Lartigue vécut au séminaire, il eut pour secrétaire l'abbé Joseph Gabouri, prêtre auxiliaire, qui resta à Notre-Dame, de 1818 à 1828.¹ Quand il se transporta à l'Hôtel-Dieu, il prit avec lui l'abbé Ignace Bourget, qui ne devait plus le quitter. Tous deux attendirent, rue Saint-Paul, que l'église cathédrale et le palais épiscopal fussent terminés. Enfin le 19 septembre 1825, Mgr Lartigue prenait possession de sa maison. C'était un bâtiment de trois étages, de 75 pieds par 40, destiné à devenir, dans la suite, un collège. On aurait, le moment venu, répété la construction, 88 pieds en arrière, et relié ensuite ces deux ailes par un bâtiment central de 35 pieds de large; ce qui aurait donné à l'ensemble la forme d'une H.

Mgr Lartigue consacra sa cathédrale le 22 septembre² de la même année, et Mgr J.-O. Plessis y chanta la

¹ Né à Québec en 1792, mort curé retiré des Ecureuils en 1851.

² La veille, Mgr Lartigue avait béni la chapelle intérieure de son palais, sous le vocable de Saint-Jean l'Évangéliste, et y avait célébré la première messe, le 21 sept.

grand'messe, immédiatement après. Quelle était donc, à ce moment, la condition canonique de l'évêque? Il était inévitable que l'on voulût faire une paroisse de cette nouvelle église. Mais les marguilliers de Notre-Dame veillaient: le 29 août 1824, ils décident de s'opposer au projet. Un an plus tard, le 21 août 1825, quand le gros mur, la couverture et les bancs de Saint-Jacques furent terminés, et que l'inauguration en était imminente, ils protestent que l'évêque ne devra pas y faire célébrer publiquement la messe, les dimanches et fêtes. Ils en appellent à Mgr Plessis. L'évêque métropolitain répond que, en vérité, les fidèles pourront satisfaire au devoir dominical, à la cathédrale,³ mais que pour les baptêmes, les mariages, les funérailles et la communion pascale, ils devront aller à Notre-Dame: discipline qui subsista, au moins pour les baptêmes et les mariages, jusqu'en 1872.⁴

Avec M. Bourget, Mgr Lartigue avait placé auprès de lui l'abbé François-Pascal Porlier, qui lui servit de vicaire pendant deux ans,⁵ l'abbé John McMahon, et le Frère Paul, le dernier des Récollets. Le bon frère était né sur le côteau Barron, près de la rue Saint-Denis, en janvier 1769. Son nom était Thomas Fournier. Entré chez les Récollets comme frère, il doit quitter le couvent en 1795, quand les Anglais s'en emparent pour y loger les troupes. Il se consacre alors aux petites écoles: on le trouve successivement à Saint-Denis, à Saint-Ours, à Beloeil, et de retour à Montréal, en 1813, dans une aile de son ancien couvent, récemment échangé avec l'île Sainte-Hélène. Mgr Lartigue l'en tire pour le loger chez lui et l'admettre à sa table. Pendant 22 ans, le bon frère Paul s'évertue à se rendre utile, occupant différentes charges: tour

³ Cette messe se dira à 8 heures.—Règlement de Mgr Plessis, le 22 septembre 1825.

⁴ En 1826, malgré les protestations des marguilliers auprès de Mgr Panet, la confirmation fut donnée à la cathédrale, et le Jubilé s'y célébra.

⁵ François-Pascal Porlier, né à Contrecoeur en 1802, mort curé de la Pointe-aux-Trembles, en 1869.

à tour sacristain, jardinier, catéchiste, portier. Frappé de paralysie, il meurt en 1848 et est inhumé sous la chapelle de Saint-Alphonse-Rodriguez. Le palais épiscopal possédait un portrait de lui, peint par Atkinson.⁶

En 1834, le 3 octobre, Mgr Lartigue obtint un auxiliaire dans la personne de M. Pierre-Antoine Tabeau, curé de Boucherville, élu évêque de Spiga. Mais Mgr Tabeau mourut avant son sacre, le 18 mai 1835. Cette nomination avait été faite en prévision de l'érection prochaine du district de Montréal en diocèse indépendant. En effet, depuis 1828, on faisait des démarches pour arriver à cette indépendance. Mgr Panet, évêque de Québec, appuyé par son coadjuteur et 125 prêtres du district de Montréal, avait adressé une requête au roi. L'érection du district en diocèse séparé lui apparaissait comme le grand moyen d'assoupir "les divisions déplorables occasionnées. . . entre les sujets canadiens" de Sa Majesté, par l'ancien système.

Downing Street répondit, le 26 mai 1836, que Londres était prêt à reconnaître le nouvel évêque, du moment que le personnage serait "d'une conduite morale irréprochable, d'une instruction appropriée et d'un loyalisme hors de doute".

Le décret de Rome était parti plus tôt, le 13 mai, érigeant Montréal en évêché relevant immédiatement du Saint-Siège apostolique, assignant à l'évêque l'église Saint-Jacques comme cathédrale, et lui permettant d'y établir un chapitre de chanoines.

La prise de possession⁷ eut lieu le 8 septembre suivant. Mgr Lartigue sortit processionnellement de son palais, et en présence de son clergé et de son peuple, écouta la lecture des deux brefs du Saint-Siège. Ayant déclaré qu'il y acquiesçait, il s'agenouilla dans la rue Saint-Denis, en face de sa cathédrale, pour exprimer

⁶ N'est-ce pas celui qui orne aujourd'hui le palier de l'escalier qui, dans l'évêché actuel, conduit à la salle de récréation?

⁷ L'acte notarié est dans le Greffe Mondelet.—Archives du district. Mgr Lartigue, ancien avocat, se servait beaucoup des notaires.

son entrée dans sa ville épiscopale. Puis il pénétra dans l'église, au chant des hymnes, baisa le maître-autel, fut intronisé, et reconnu pour Père et Premier Evêque de Montréal par le baiser de la main.⁸

On se rappelle que Londres exigeait une *parfaite loyauté* de la part de l'évêque du nouveau diocèse. Aussi Mgr Lartigue prêta-t-il serment, le jeudi 29 septembre 1836, devant le Conseil exécutif de la Province du Bas-Canada, s'engageant à défendre Sa Majesté le Roi "contre toutes perfides conjurations et tous attentats quel-



La prise de possession du diocèse de Montréal par Mgr Lartigue
(Dessin de M. Maurice Massicotte)

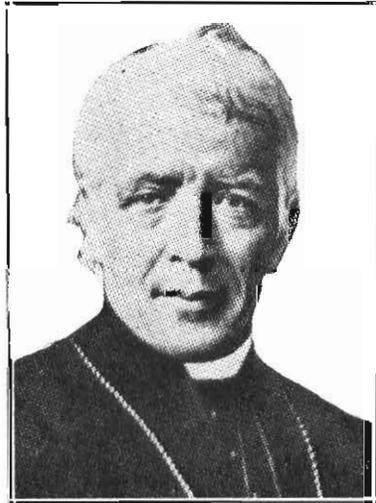
conques qui seront entrepris contre sa personne, sa couronne et sa dignité," etc.

Devenu évêque de Montréal, Mgr Lartigue n'abandonna pas son projet d'avoir un coadjuteur. Il en prescrivit M. François-Xavier Demers, curé de Saint-Denis, qui refusa. Il se tourna alors vers M. Ignace Bourget, et l'année suivante, le 25 juillet 1837, assisté de NN. SS. Gaulin et Turgeon, il le sacra évêque de Telmesse et coadjuteur de Montréal, avec future succession.⁹

⁸ Parmi les signataires de cette prise de possession, il faut signaler M. Quiblier, le supérieur du Séminaire.

⁹ Mgr Lartigue avait sacré, dans sa cathédrale, en 1833, Mgr Rémi Gaulin, comme coadjuteur de Kingston.

Le premier évêque de Montréal mourut le 19 avril 1840, à l'Hôtel-Dieu, rue Saint-Paul, âgé de 63 ans. Après un premier service chanté à l'église des Soeurs, il fut transporté, sous un riche dais noir, accompagné par la musique du collège, jusque dans la nef de la paroisse, elle-même tout endeuillée. . . M. Quiblier prononça l'oraison funèbre. Après quoi, le cortège se remit en marche vers la cathédrale, où la dépouille du prélat fut inhumée.



Mgr Ignace Bourget,
2^e évêque de Montréal.

Le lendemain, 23 avril, Mgr Bourget prit possession du siège de Montréal." Il n'eut pas à prêter de nouveau le serment, la chose ayant été faite le 17 mai 1837. Un épiscopat extrêmement fécond s'ouvrait, rempli de labeurs et de luttes. Mgr Bourget avait besoin d'un coad-

¹³ La prise de possession eut lieu à la sacristie.

juteur; il obtint M. Jean-Charles Prince." Elu le 5 juillet 1844, évêque de Martyropolis, il fut sacré en même temps que Mgr François-Norbert Blanchet, évêque de Drasa. Voici comment un journal du temps raconte la cérémonie.¹¹

"On peut dire avec vérité que l'église était complètement remplie. Une foule immense de fidèles en avait envahi la nef et toutes les galeries. Du haut en bas, on ne voyait que têtes échelonnées les unes au-dessus des autres afin de pouvoir contempler cette pompeuse cérémonie. Le spectacle était aussi des plus nouveaux et des plus imposants. Outre NN. SS. les évêques de Montréal, de Kingston, de Sidyme, de Toronto et de Carah, pas moins de 148 prêtres et 57 ecclésiastiques étaient présents à la cérémonie. L'office a commencé vers neuf heures du matin et n'a fini qu'à deux heures de l'après-dîner. Mgr de Montréal était l'évêque consécrateur et les deux élus étaient assistés chacun de deux évêques, Mgr de Drasa par Mgr de Kingston et son coadjuteur, et Mgr de Martyropolis par NN. SS. les évêques de Sidyme et de Toronto. Trois vicaires-généraux assistaient au trône de l'officiant, M. Demers comme prêtre assistant et MM. Cook et Archambault comme diacres d'honneur. MM. Porlier et Robert faisaient diacre et sous-diacre d'office. Il serait trop long d'entrer dans le détail de cette cérémonie religieuse, mais nous croyons pouvoir ajouter que nous ne voyons pas qu'elle puisse, nulle part, se faire avec plus de décence, de dignité, de pompe et de solennité."

Mgr Prince devint le premier évêque de Saint-Hyacinthe,¹² en 1852, et Mgr Bourget sacra alors comme évêque de Cydonia et son coadjuteur, M. Joseph LaRoque,¹³ plus tard deuxième évêque de Saint-Hyacinthe (1860).

¹¹ Il signa d'abord *Le Prince*, quand il arriva à l'évêché en 1826.

¹² Les *Mélanges religieux*. Tome VIII, p. 453.

¹³ Mgr Jean-Charles Prince était né à Saint-Grégoire de Nicolet, le 13 février 1804.

¹⁴ Mgr LaRoque était né à Chamb'y (où il fut sacré) en 1808, et mourut en 1887.

Le chapitre

Lors de l'envoi à Rome, en 1835, de la requête du clergé de Montréal, pour obtenir l'indépendance du diocèse, Mgr Lartigue avait en même temps demandé le pouvoir d'ériger un chapitre dans sa cathédrale. La permission lui en fut accordée par Grégoire XVI, le 10 mai 1836. Mais c'est Mgr Bourget qui devait réaliser son désir, le 10 janvier 1841. Ce chapitre comptait des chanoines *titulaires* et des chanoines *honoraires*. L'évêque nomma titulaires, MM. Antoine Manseau, son vicaire général, Hyacinthe Hudon, Jean-Charles Prince, Alexis-Frédéric Truteau, Etienne Lavoie et J.-O. Paré; il fit chanoines honoraires MM. Vincent Quiblier, supérieur de Saint-Sulpice, Pierre Viau, curé de Saint-Sulpice, F. Demers, curé de Saint-Denis, V. Archambault, curé de Vaudreuil, J.-Z. Caron, curé de Beauharnois.

Le 21 janvier, les nouveaux chanoines se réunissent dans la chapelle intérieure du palais épiscopal, pour entendre la lecture du décret. De là, ils se rendent à la cathédrale. L'église est remplie; le clergé du diocèse presque au complet occupe le chœur. Mgr de Forbin-Janson, évêque de Nancy, primat de Lorraine, en tournée de prédication au Canada, procède à l'installation, assisté de Mgr Gaulin, évêque de Kingston, et de Mgr Bourget, qui prononcera le sermon.

Le costume des chanoines n'avait pas été fixé. On s'en occupa incontinent. Et le 27 décembre 1844, jour de la fête de Saint-Jean l'Évangéliste, patron du chapitre, Mgr de Montréal, fit prendre à ses chanoines titulaires les insignes dont le Souverain Pontife les avait gratifiés, par un Indult du 28 avril 1844. Le pape accordait aux chanoines de Montréal, à perpétuité, "le droit de s'habiller comme l'évêque, moins la soutane violette et la croix."

1^{er} Chapitre de Montréal



F. G. Fortin



F. G. Morand



F. G. Labrosse -
Chapelle Longueville
Québec



F. G. Lacombe



F. G. Levesque -
à son Curé de Charlevoix



Chanoine Lathier



Chanoine Pélissier
Chapelle de Longueville
à Montréal



Chanoine Piché



M. G. Chanoine Proulx
Chapelle Longueville à Longueville
Curé de St-Basile-le-Grand à
son Curé.

Quelques chanoines titulaires ou honoraires du 1^{er}
Chapitre de Montréal
(Album du juge Baby)

A ce chapitre appartinrent beaucoup d'ecclésiastiques distingués, en particulier le chanoine Prince, plus tard évêque de Saint-Hyacinthe; le chanoine Augustin-Magloire Blanchet, (1844-46) premier évêque de New-England; le chanoine Joseph LaRoque (1847-52), deuxième évêque de Saint-Hyacinthe; le chanoine Adolphe Pinsonnault, (1850-56) premier évêque de London; sans omettre ceux qui, sans atteindre l'épiscopat, laissèrent cependant leur marque, MM. Pierre Viau, Alexis Truteau, Hyacinthe Hudon, Antoine Manseau, Etienne Lavoie, Joseph-Octave Paré, Romuald Mercier (mort du typhus en 1847).

Nous pourrions allonger notre liste, si nous ne devions arrêter nos recherches à l'année 1855, date à laquelle la maison épiscopale se transporta à la pro-cathédrale du mont Saint-Joseph.

Les dévotions

Le chapitre apportait un élément d'activité dans la vie quotidienne de l'église cathédrale. Il fallait autre chose encore, destiné plus spécialement aux fidèles: les dévotions et confréries. Mgr Lartigue, Mgr Bourget surtout ne se firent pas faute d'en établir.

Le 18 avril 1838, un mandement crée dans le diocèse l'oeuvre de la propagation de la foi. Le 5 janvier 1841, pour combattre les terribles ravages de l'ivrognerie, Mgr Bourget fonde, dans sa cathédrale, la société de la tempérance; il invite, en octobre, M. Chiniquy à prêcher; en janvier 1842, il déclare cette société oeuvre diocésaine; les membres affluent par milliers; dans toutes les manifestations, ils parquent en rangs serrés. Le 7 février 1841, cinq ans après sa fondation à Paris, il introduit à Montréal, l'archiconfrérie du Très Saint et

Immaculé Coeur de Marie, il lui consacre une des deux chapelles-transepts, bénit un tableau qui, plus tard, sera remplacé par une réplique de la statue de Paris. Tous les samedis, on célèbre une messe spéciale à cet autel, et le dimanche soir, on illumine et l'on chante les louanges de Marie. A peine l'association est-elle fondée qu'elle compte 2200 membres dans la ville; les conversions et les grâces abondent.

En 1845, on transporte en grande pompe, à la cathédrale, les reliques de Saint-Zotique, apportées de Rome par le chanoine Hudon.

Le 27 novembre 1847, Mgr Bourget organise l'adoration perpétuelle dite des XL Heures dans tout le diocèse, et depuis, jamais Notre-Seigneur n'a manqué d'adorateurs. On sait au contraire quel développement a pris chez nous la dévotion à la sainte Eucharistie.

Le 1 mars 1848, on célèbre pour la première fois à Montréal, le mois de saint Joseph. Un tableau, prêté par M. Donegani est exposé à la cathédrale, et chaque soir des prières sont dites en l'honneur du saint patriarche, un des trois patrons historiques de notre ville.

En 1851, apparaît l'Union de Prière; et nous n'avons rien dit d'une congrégation des jeunes filles déjà fondée dans le diocèse en 1843.

Mgr Bourget pense aussi à ses prêtres. En 1842, la Caisse ecclésiastique de Saint-Jacques existe, de même que l'Association d'une messe, et, à la fin de 1843, une Assurance des fabriques contre le feu.

Institutions de charité

Les dernières oeuvres dont nous avons parlé sont du domaine de la charité chrétienne. Elles devaient nécessairement se multiplier dans une ville grandissante. Sous

Mgr Lartigue avait eu lieu la première fondation des SS. de la Providence. Mais c'est surtout sous Mgr Bourget qu'elles progressèrent. Pour aider Mme Gamelin commencèrent à se réunir, en 1841, les Dames de Charité, encore si actives de nos jours. Ce sont les religieuses de la Providence qui fondèrent dans leur jardin, en 1845, l'œuvre des Insensés; ce sont elles qui, en juillet de la même année, achetèrent la maison du juge Pike, angle Saint-Hubert et DeMontigny (maintenant la Faculté de Chirurgie dentaire) pour y recueillir les prêtres âgés et infirmes. Cet hospice Saint-Joseph eût dans la suite plusieurs destinations.

Mgr Bourget fonda la communauté des Soeurs de la Miséricorde, en 1845 et 1848, et leur confia les oeuvres délicates qu'elles possèdent encore.

Il appela les Oblats de France et les reçut chez lui le 8 décembre 1841. Il accueillit aussi les Jésuites et proclama leur rétablissement au Canada, le 15 janvier 1843.¹⁵

Aucune nécessité n'échappait à sa sollicitude. En 1847, lors du typhus, il s'ingénia à soulager les malheureux et à leur trouver des abris; en 1848, il encourage par mandement l'adoption des orphelins irlandais; en 1848 encore il hospitalise des Sourds-Muets dans l'hospice Saint-Jérôme-Emilien qu'il avait fondé quelque années auparavant. Mais cette maison était située rue Brock, et nous devons nous borner aux oeuvres nées sur notre territoire: l'énumération serait trop longue de toutes celles dont il reçut l'inspiration dans sa cathédrale ou dans son palais.

L'enseignement

Si Mgr Lartigue, à cause du manque de ressources, et parce que le besoin ne s'en faisait point sentir, sembla

¹⁵ Dix Pères et trois Frères étaient arrivés le 31 mai 1842.

peu préoccupé des institutions charitables, en revanche il eut l'enseignement à cœur. Entré dans son palais le 20 septembre 1825, il ouvrait au rez-de-chaussée, dès le 1er octobre, une école de garçons: 60 enfants formèrent cette première classe. Un an plus tard une autre classe s'ouvrit pour eux dans la sacristie, sous le nom d'école anglaise. Mais où mettre les petites filles? L'évêque avait loué une maison, angle Saint-Denis et Sainte-Catherine, et en avait confié la direction à M. Bourget, en janvier 1827. En 1828, l'Association bienveillante des dames de Saint-Jacques y instituait une classe de couture.

L'assistance se faisant toujours de plus en plus nombreuse, il fallut songer à créer une troisième classe pour les garçons en 1830. Il était vraiment temps d'aviser à une fondation sérieuse. Une association dite de l'École Saint-Jacques se forma. Mgr Lartigue lui offrit son terrain de la rue Saint-Denis, angle Mignonne, à condition qu'on y construisît une école spacieuse et solide. Grâce à une souscription et à l'aide de la Législature provinciale, un bâtiment de 3 étages, de 75 pieds de front par 40 de profondeur, était debout à l'automne 1830, et recevait les classes, dès 1831. Petits garçons et petites filles étaient au nombre de 212 en 1835, de plus de 300 en 1845, et de plus de 400 en 1852.

Les Frères des Ecoles chrétiennes, appelés de France dès 1830, ne purent venir à Montréal qu'en 1837, et se chargèrent des garçons de l'école Saint-Jacques en 1843. Quatre ans plus tard, les Soeurs de la Providence prenaient soin des filles de la même école."

Mgr Lartigue n'était pas moins vivement préoccupé de la formation des clercs. En 1825, il avait demandé à Saint-Sulpice de remanier le cours d'études du Collège. Il aurait voulu deux maisons: l'une où l'on aurait reçu les rhétoriciens, les philosophes et les théologiens; l'autre qui se serait chargée des plus jeunes jusqu'aux humani-

" Il y avait dans la paroisse d'autres écoles. En 1842, on signale celle de Mlle Thibaudot; en 1843, celle des Mlles Dubord, rue Sanguinet (120 élèves); en 1845, celle des Mlles Fournier. En 1848, Pierre Garnot, No 64, Saint-Denis, donnait des leçons de français et de latin.

tés. Mais outre que le système était nouveau, Saint-Sulpice, alors aux prises avec les légistes anglais au sujet de son *état civil* au Canada, n'entra pas dans les vues de l'évêque : et celui-ci dût recevoir les séminaristes chez lui. Il ouvrit donc, en 1825, le séminaire Saint-Jacques, dont il confia la direction à M. Jean-Charles Prince. Les séminaristes, d'abord au nombre de 3. — MM. Marcotte, Vinet et Abraham, — étaient 10, l'année suivante. M. Prince les dirigea jusqu'en 1830 : il eut pour successeurs MM. Alexis Truteau (?) de 1830 à 1837, J.-B. Dupuy, de 1835 à 1836, et Etienne Lavoie, de 1837 à 1842. L'effectif des élèves varia de 5 à 10 jusqu'en 1841, date à laquelle, par concordat avec Mgr Bourget, Saint-Sulpice consentit à les recevoir dans une aile du collège, rue Saint-Paul. M. Billaudèle fut le premier directeur du nouveau séminaire qui comptait 31 élèves à la rentrée de 1841. Ils étaient 40 en 1855.

C'est au collège que se réunissaient chaque année, aux vacances, les prêtres du diocèse, pour une retraite spirituelle, sous la direction de l'évêque. A la suite de la retraite de 1840, il avait été décidé de fonder un journal, qui porterait le nom de *"Mélanges religieux, politiques, commerciaux et littéraires"*, et serait une *compilation intelligente* de journaux religieux d'Europe et d'Amérique : le clergé de Montréal sentait le besoin d'être renseigné. On confia la direction du nouveau journal à MM. Power, Prince, Manseau, Hudon et Saint-Germain. De fait, M. Prince en fut le premier rédacteur. Quelques numéros d'essai furent lancés à la fin de l'année 1840, et il parut pour de bon au début de 1841, une fois par semaine, sous un format grand in-8. En 1842, M. Brouillet le rédige avec l'aide de M. Guinguet. Il devient bi-hebdomadaire à partir de novembre 1843, au moment où il change de direction pour la troisième fois. Dorénavant, M. J.-B. Dupuy en est le rédacteur, M. Janvier Vinet le propriétaire, et M. J.-A. Plinguet l'imprimeur. Jusqu'en septembre 1845, le journal semble bien marcher, quoique les abonnements ne rentrent pas régulièrement. On apprend alors que M. Dupuy se retire et

un peu plus tard, que les *Mélanges* cesseront de paraître. Heureusement, on les maintient, et l'on en confie la rédaction à MM. J.-N. Bellenger et A.-T. Lagarde, et l'impression à la maison Rivet et Chapleau, établie au troisième étage de l'école Saint-Jacques. A la fin de mai, M. Lagarde abandonne la rédaction et M. Bellenger reste seul jusqu'en septembre 1847. A cette date, le format qui avait déjà grandi du double, s'accroît encore jusqu'à l'in-folio et un laïc, M. Hector Langevin, est chargé de la rédaction. L'époque est agitée: la lutte politique est commencée qui aboutira aux troubles d'avril 1849 et à l'incendie du parlement. Le rédacteur des *Mélanges* a pris parti trop vivement: le 22 juillet 1849, il résigne ses fonctions, et deux prêtres, MM. Joseph LaRocque et François-Joseph Cénas lui succèdent, jusqu'à la destruction des presses, en 1852.

Les *Mélanges religieux* sont pleins d'un vif intérêt rétrospectif pour le lecteur du XX siècle; mais à l'époque où ils paraissaient, les abonnés devaient aussi les apprécier beaucoup. Outre les nouvelles politiques et religieuses d'Europe et d'Amérique, ils publiaient des récits littéraires, des discours et des sermons de tribuns et de prédicateurs français, des controverses religieuses, morales, littéraires; et pendant tout le temps que le gouvernement siégea à Montréal, les débats de la Chambre. Ce journal complétait heureusement l'organisation du diocèse.



Les armes de Mgr Bourget

CHAPITRE III

LA TRANSITION

Le diocèse en était là de son développement et de ses progrès, quand Mgr Bcurget fit connaître, en 1849, qu'il désirait se construire un nouveau palais épiscopal. L'ancien était vraiment trop exigü pour contenir à la fois les bureaux de l'administration diocésaine et le logement de l'évêque, des chanoines et des autres prêtres attachés à la maison. De plus, Mgr de Montréal, grand consécrateur d'évêques, et extrêmement hospitalier pour les prêtres, avait besoin de beaucoup plus d'espace pour recevoir. Il confia donc les plans de son nouveau palais à M. John Ostell, l'architecte qui avait construit les tours de Notre-Dame' après la mort de James O'Donnell, l'aile neuve du Séminaire, à côté de l'église, et qui devait élever le Grand Séminaire de la rue Sherbrooke.

John Ostell était né à Londres, à "Monmouth-Court", le 7 août 1813. Reçu arpenteur, ingénieur et architecte vers 1831, il vint faire un voyage au Canada. Satisfait

' De 1840 à 1843.

du pays, il retourna chez lui mettre ordre à ses affaires, et revint s'établir à Montréal. En 1837, il épousait Mlle Eléonore Gauvin. Bien que sa femme fût catholique, il n'abjura l'anglicanisme que quelques mois avant sa mort, en décembre 1891, et s'éteignit le 6 avril 1892. Il avait ouvert un bureau d'architecte avec son neveu, H.-M. Perrault.² Plus tard il devint grand marchand de bois, et finalement manufacturier. Comme architecte, il ne manquait ni de connaissances ni de goût. Sans doute, on peut se demander ce que signifiaient dans une construction néo-classique, comme celle du palais épiscopal, une cha-



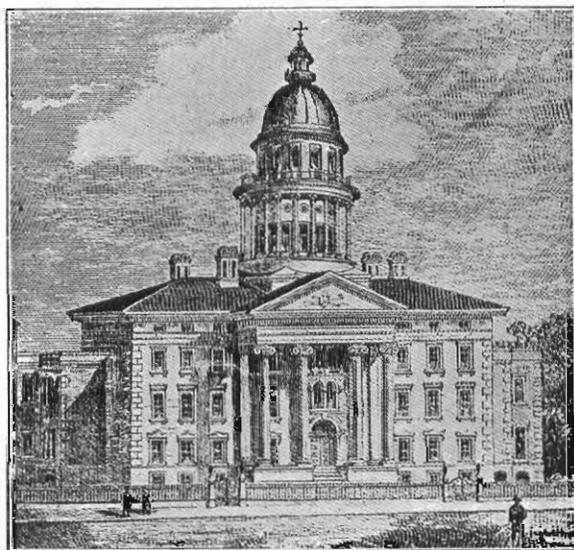
John Ostel
1er architecte

pelle gothique et des fenêtres romanes sous le portique : mais il faut savoir que les architectes ne font pas toujours *seulement* ce qu'ils veulent. La construction s'éleva à partir de 1851. C'était un grand bâtiment de onze fenêtres de front. Sur un soubassement élevé, de 175 pieds par 40, se posaient un rez-de-chaussée, deux étages et un attique surmonté d'un toit incliné. Au centre, quatre colonnes cannelées de style ionique formaient portique et supportaient un fronton triangulaire à la hau-

² Le père de MM. Maurice et Joseph Perrault, architectes eux aussi.

teur du toit. Au-dessus s'élevait un dôme inspiré de Saint-Paul de Londres ou du Panthéon de Paris. Aux deux extrémités de la maison apparaissaient deux ailes : celle de gauche, de 75 pieds par 35, servait de passage vers l'ancien palais, que l'on voulait transformer en hôtellerie pour les prêtres, et contenait la chapelle.³

La façade donnait rue Sainte-Catherine (devant la chapelle actuelle de Notre-Dame de Lourdes). Une belle



Le palais épiscopal construit par Mgr Bourget

grille de fonte, aux tiges recourbées en crosses, bordait le trottoir.⁴ Du dôme la vue s'étendait, en face, sur la propriété Viger, encore vacante; à droite sur la ville; à gauche, sur le faubourg Québec; en arrière sur des terrains qui attendaient encore les habitations.

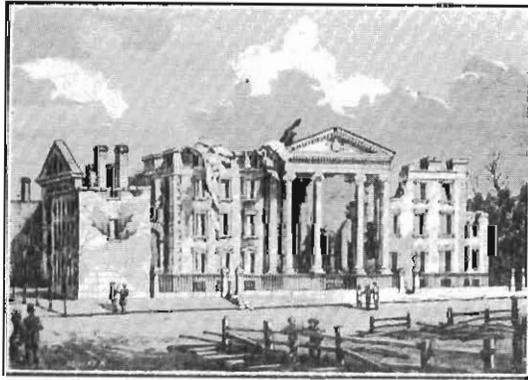
Au début de juillet 1852, on avait commencé le déménagement des meubles de l'ancien palais: les archi-

³ Le coût de la construction était de £32,000.

⁴ Une partie de cette grille orne la façade de la chapelle de l'Hôtel-Dieu actuel.

re de 95° à l'ombre, le service de l'aqueduc était nul. Les deux pompes *Protector* et *Voltigeur*, arrivées très tôt sur les lieux, ne purent tirer aucun filet d'eau des bornes-fontaines. Les flammes, alimentées par les toitures en bardeau et les constructions en bois, dévorèrent avec une rapidité effroyable tout le quartier, jusqu'à la rue Saint-Denis, et de la rue Mignonne (DeMontigny) à la rue Vitré.

A 7 heures du soir, on croyait l'incendie terminé. Il recommença allumé cette fois par un vagabond, en arrière du vieux théâtre, angle de la place Dalhousie et de



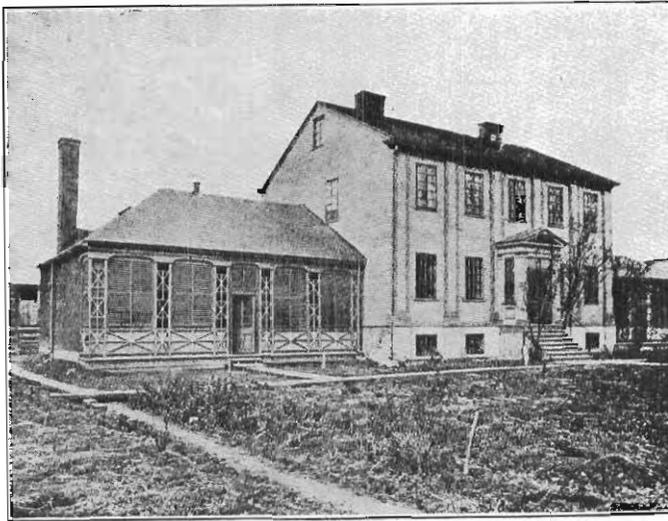
Le palais de Mgr Bourget après l'incendie de 1852

la rue Notre-Dame (près de l'hôtel Viger actuel). Le quartier, s'étendant de la rue Lagauchetière au fleuve, jusqu'aux limites de la ville, y passa. Onze cent douze maisons détruites, et dix-sept cent vingt-sept famille, comprenant neuf mille quarante-deux individus, sans toit: tel fut le bilan de cette affreuse journée. Les incendiés campèrent pendant des semaines au Champ-de-Mars, à la ferme Logan (le parc La Fontaine), dans les champs du nord de la ville, et aux lazarets de la Pointe Saint-Charles (construits en 1847, lors du typhus). Mgr Bourget perdait tout: ses deux palais, son école Saint-

Jacques et sa cathédrale; la maison de la Providence avait été heureusement épargnée.⁶

Les sympathies et les secours vinrent de partout, de la Corporation de la ville comme du Gouvernement, des villes canadiennes et américaines comme d'Angleterre.

L'épreuve restait cependant terrible. Monseigneur se retira à l'Asile de la Providence, dont la très modeste chapelle lui servit de cathédrale. Il alla demeurer, un peu plus tard, à l'hospice Saint-Joseph.



L'hospice Saint-Joseph
(Remplacé par la Faculté de chirurgie dentaire)

La chapelle de la Providence était évidemment insuffisante: il fallait à tout prix reconstruire le monu-

⁶ Voici une liste des incendies de Montréal:
18 mai 1765: 215 familles, perte de £116,773.
6 juin 1803: le collège Saint-Raphaël, ancien château Vaudreuil, rasé.
6 juin 1852: le quartier du commerce, de 5 h. a.m. à midi. La maison de Chomedey de Maisonneuve, 1er séminaire, brûlée. Perte de £150,000 de marchandise, et £217,000 de propriétés.
8 juillet 1852: perte de \$2,000,000.

ment incendié. On hésita, alors comme naguère, sur le site. La ville s'étendait de plus en plus vers le nord, et, à cause de cela, quelques personnes crurent qu'il vaudrait mieux ériger la nouvelle cathédrale au sommet du Côteau Barron. Les journaux du temps nous font assister à la marche du projet. Dès le 20 juillet 1852, la *Minerve* annonce que MM. Viger et Lacroix offrent gratuitement une partie du terrain convoité. Le 22, le *Moniteur Canadien* est d'avis que, avant de reconstruire l'église, on devrait plutôt secourir les incendiés. La *Minerve* riposte, le 24, que les incendiés sont à l'abri, et, le 5 août, elle prétend que Monseigneur est favorable au projet. L'autre camp se forme alors en délégation et, le 8 du même mois, présente à Mgr Bourget une requête signée de 1500 noms, le suppliant de rester au bas de la côte. Celui-ci se montre bienveillant, mais ne se prononce pas. Pourtant, il désirait vivement donner à Montréal une cathédrale: il l'affirme le 29 septembre et le 8 octobre; il y revient le 19 mars de l'année suivante et cette fois fait part à son peuple de son désir d'aller quêter en Europe les sommes qu'il ne croit pas pouvoir recueillir au pays. On le dissuadera d'entreprendre cette tournée; néanmoins il ne cessera de songer à son église.

Au cours de l'année suivante, un grand changement se fit dans son esprit. D'abord, il ne fallait plus penser au terrain du haut de la côte: une compagnie de chemin de fer devait y commencer des terrassements pour une ligne entre Montréal et Ottawa. Puis, à la surprise générale, l'évêque de Montréal avait décidé d'abandonner le quartier Saint-Louis et d'aller construire sa cathédrale à l'autre extrémité de la ville, sur le mont Saint-Joseph. C'est le 27 août 1854 que les fidèles sont mis officiellement au courant de ses projets.

Monseigneur expliqua publiquement qu'il voulait assurer une position centrale à sa cathédrale, en la mettant à proximité de la gare du Pacifique Canadien (C. P. R.) que l'on venait de décider de construire. Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il craignait que ce beau et riche

quartier ne devint entièrement protestant : il désirait affirmer là-même la gloire et la fécondité de l'Eglise catholique. L'emplacement une fois choisi, il confia le quartier Saint-Louis aux Sulpiciens, commença son palais épiscopal⁷ rue Lagauchetière, et sa cathédrale provisoire⁸ puis partit pour l'Europe.



La Sainte Famille par Chabanne

⁷. L'actuel.

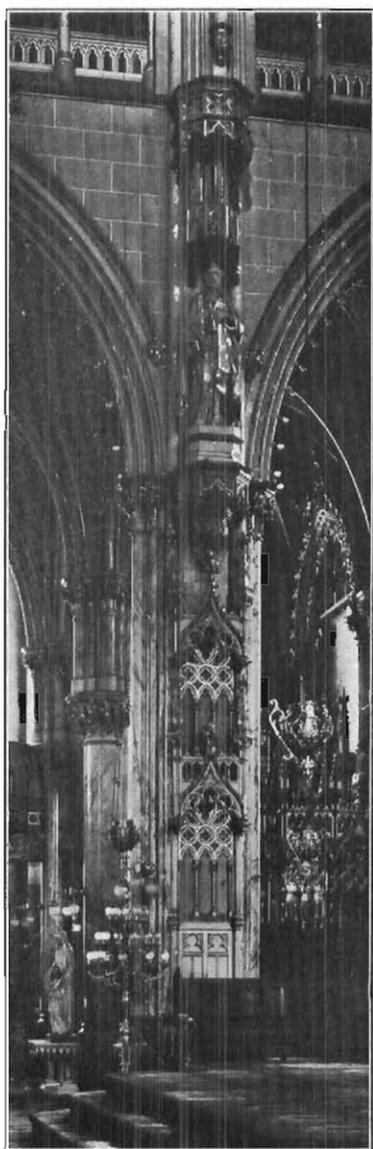
⁸ Bénite par Mgr Prince, le 25 février 1855. Il en reste la tour des cloches, et les fondements de la nef sous le long et large couloir qui raccorde le palais à la cathédrale-basilique d'aujourd'hui.

CHAPITRE IV

LE NOUVEAU RÉGIME

Quand les Messieurs de l'Evêché eurent quitté l'hospice Saint-Joseph et la chapelle de la Providence, le Séminaire consentit en effet à desservir le quartier et la nouvelle église en construction, comme il le faisait déjà de Sainte-Brigide, de Saint-Joseph, de Sainte-Anne.

Saint-Jacques devenait donc succursale de la *Paroisse*. Quelques Sulpiciens y célébraient la messe et passaient la journée à l'hospice Saint-Joseph, mais les fidèles devaient se rendre à Notre-Dame pour les mariages, les baptêmes, les sépultures. Un tel régime, étant donné l'accroissement incessant de la ville, ne pouvait plus durer bien longtemps. En tout cas, le 12 juillet 1857, "sur la proposition de M. le Supérieur, la nouvelle église Saint-Jacques est acceptée par la Fabrique aux mêmes termes et conditions que les églises de Notre-Dame de Toutes Grâces, et de Sainte-Anne, avec en sus la condition que la somme de £300 par an sera payée à Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montréal, pendant 12 ans, à même les revenus de l'église et pas autrement, par la Fa-



Le pilier de saint Pierre (côté de l'Évangile)

brique."¹ En conséquence de quoi, le 27 novembre 1858, un contrat de vente de terrain intervient entre l'Evêché et le Séminaire. Celui-ci paiera toutes les taxes et les cotisations depuis le mois d'août 1853 : il reconstruira à ses frais (*ainsi qu'il l'a fait*) l'église Saint-Jacques ; il desservira cette église à perpétuité à ses frais également ; il versera annuellement à l'évêché la somme de £300, déjà mentionnée, pendant 12 ans : cela, sans doute, pour le terrain.

M. Luc Pellissier fut le premier desservant de Saint-Jacques, dont il surveilla avec intelligence la reconstruction.² Sous son successeur, M. Auguste Campion, fut inaugurée la résidence³ (l'ancien presbytère de brique, autrefois devant le transept), le 15 novembre 1862. C'est lui qui fut le premier curé canonique de Saint-Jacques, en 1866.

Depuis plusieurs années le système des succursales pesait à Mgr Bourget. Il obtint enfin de Rome, en décembre⁴ 1865, un décret démembrant en plusieurs paroisses l'immense paroisse de Notre-Dame. Mais les Marguilliers de "l'Oeuvre et Paroisse de Notre-Dame" s'opposèrent à l'application du décret, et après consultation de leur aviseur légal,⁵ en appelèrent à Rome. Mgr Bourget passa outre et le 25 septembre 1866, une seconde fois déclara Saint-Jacques, paroisse canonique, avec les rues Craig, Sainte-Elisabeth, Sherbrooke et Amherst comme limites. Les Marguilliers de Notre-Dame avertirent alors le curé de Saint-Jacques, que s'il tenait les registres de baptêmes et mariages, il le ferait à ses risques et périls, puisque sa paroisse n'était pas reconnue civilement. On se le tint pour dit. Aussi n'est-ce qu'à partir de jan-

¹ Délibérations de la Fabrique de Notre-Dame. Vol. C., p. 153.

² De 1855 à 1856, MM. Villeneuve, Desmazures et René Rousseau, p.s.s., exercèrent leur ministère dans le quartier.

³ Commencée par M. Pellissier.

⁴ L'érection canonique de Saint-Jacques date cependant du 20 septembre précédent.

⁵ M. Jetté ; plus tard Sir A.

⁶ Une paroisse est *canonique seulement* si elle est érigée par décret épiscopal, sans qu'il y ait eu reconnaissance par l'Etat civil.

vier 1873, que l'église possède les registres de l'état civil. En effet, à la fin de 1872, bien que le conflit entre l'Evêché et la Fabrique ne dût se terminer que sous l'épiscopat de Mgr Fabre, en 1884,⁷ la nécessité avait forcé la main aux fabriciens. Les registres de Notre-Dame pour 1872 contiennent 845 actes de mariage et 4390 actes de baptême: ce qui signifie que les prêtres du Séminaire devaient être accablés. . .

Cependant Saint-Jacques demeura paroisse *canonique seulement*, jusqu'à la fin de 1904. Le 12 novembre, M. Narcisse-Amable Troie, vice-supérieur de Saint-Sulpice, signe la cession de Saint-Jacques aux Marguilliers de la nouvelle paroisse civile. Le Séminaire consentait ainsi un don de \$200,000 et s'engageait en outre à desservir gratuitement la paroisse, pendant 20 ans.

Un corps de Marguilliers avait donc été régulièrement constitué le 28 avril 1904. Un de ses premiers actes fut de voter la construction d'un nouveau presbytère, au coût de \$70,000. On l'inaugura l'année suivante.



Le Rosaire par Chabanne

⁷ Voir les péripéties de l'affaire dans la Revue Trimestrielle Canadienne de septembre 1922: "La Congrégation Irlandaise à Montréal", par Olivier Maurault, p.s.s.

CHAPITRE V

L'ÉGLISE

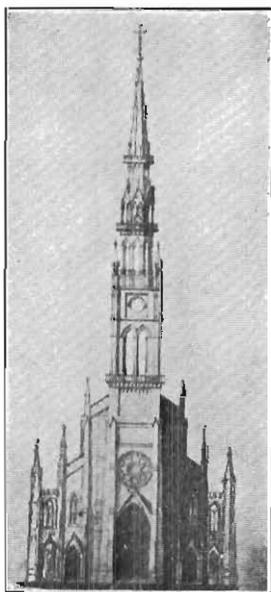
Les Marguilliers acceptaient le soin d'une grande église, dont il suffit de constater la diversité d'aspect pour en soupçonner l'histoire très compliquée.

John Ostell, architecte de l'Evêché aussi bien que du Séminaire, quand il se trouva devant les ruines de l'ancienne cathédrale, voulut en utiliser quelques parties dans l'édification de la nouvelle église. Il ne put se servir que des fondations de la nef. Il fit disparaître l'ancien sanctuaire dont le fond correspondait à la balustrade actuelle du choeur, et donna dès ce moment à l'église la profondeur qu'elle a encore de nos jours.¹ A l'extrémité des fondations conservées, il construisit de chaque côté un transept d'une vingtaine de pieds. De là, il tira un immense arc en forme de cintre surélevé, qui forma l'abside. L'orgue était placé au fond de l'arc, adossé au mur, et précédé d'une balustrade limitant le

¹ Cette église avait 224 pieds de long, à l'extérieur, la tour comprise.

domaine des choristes. L'autel, entouré d'un sanctuaire carré, s'élevait solitaire, très en avant, tout près du commencement de la nef.

De cette église, il reste encore la façade gothique raide et nue de la rue Saint-Denis, jusqu'à la première galerie du clocher ; les murs de la nef, et les trois pans de pierre du fond du choeur.²



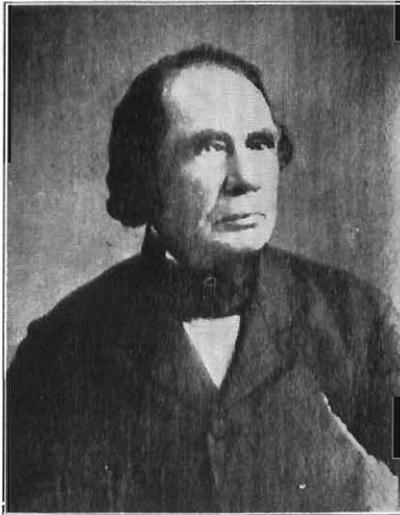
La façade dessinée par John Ostell

Construite par un protestant anglais, elle "avait dans sa physionomie, très convenable d'ailleurs, un peu du caractère de l'architecture protestante et anglaise du jour, c'est-à-dire du guindé dans l'ensemble et de la lourdeur dans les détails. Au reste l'harmonie des cou-

² Elle avait coûté \$120,000.

pes générales et de l'éclairage était bien entendue, et les voûtes avaient plus de jet qu'elles n'en ont en général.³

Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, bénit cette église, en juin 1857, le jour de la Saint-Pierre.⁴ Au cours de juillet arriva une cloche de 1000 livres; en août, un chemin de croix venu de France. Les paroissiens pouvaient espérer n'être pas dérangés de sitôt. C'était une illusion: en janvier 1858, un second incendie détrui-



Victor Bourgeau
2e architecte

sait la nouvelle église.⁵ Les fidèles retournèrent à la chapelle de la Providence pour les offices de semaine, et se rendirent à la chapelle de Bonsecours pour la messe du dimanche.

³ Revue Canadienne. Vol. IV, 1867, pp. 793-794. Article de Napoléon Bourassa.

⁴ C'est après cette bénédiction que la Fabrique de Notre-Dame accepte l'église Saint-Jacques.

⁵ C'est après cet incendie qu'intervint le contrat de vente du terrain, entre l'Evêché et le Séminaire.

Cette fois, le feu avait épargné les murs. Comme la reconstruction s'imposait, on en chargea un architecte canadien-français et catholique, Victor Bourgeau.

Victor Bourgeau était né à Lavaltrie, le 26 octobre 1809, de Basile Bourgeau et de Marie Lavoie. Son bisaïeul, Quentin Bourgeot, venu de France dans la première moitié du XVIIIe siècle, était originaire de la Bourgogne. Maîtres-charrons ou menuisiers de père en fils, les Bourgeau n'étaient point riches, bien que très habiles. Basile, le père de Victor, n'eut pas de quoi faire instruire ses enfants. C'est pourquoi Victor ne *sut pas signer* son contrat de mariage avec Hedwige Vaillant. Peu à peu, il prit conscience de son grand talent. Menuisier de premier ordre, il voulut être plus que cela et se mit à étudier. Il eut pour maître son oncle Victor Bourgeau, menuisier lui aussi et sculpteur; il apprit chez lui l'écriture et le calcul. Ici se place une tradition que les architectes se sont transmise. Un artiste italien, de passage au Canada, en 1830, se serait vu empêcher de retourner dans son pays, par un hiver hâtif. Il aurait rencontré Bourgeau; lui aurait offert de lui enseigner tout ce qu'il savait, en échange d'un abri et de la nourriture; celui-ci d'accepter; et voilà pourquoi Bourgeau fut architecte!¹ Dans la suite, il sut se procurer des gravures (bois, cuivres, tailles-douces) et des ouvrages sur les architectures classique, romane et ogivale. Quoi qu'il en soit des lacunes d'une telle formation artistique, Bourgeau fut pour la région de Montréal, au milieu du siècle dernier, ce que Thomas Baillargé avait été pour Québec, de 1812 à 1850. Jusqu'à sa mort, qui arriva le 1er mars 1888, il construisit et répara d'innombrables édifices religieux. Dans la seule ville de Montréal, nous lui devons Saint-Pierre, Sainte-Brigide, l'ancienne Notre-Dame-de-Pitié, l'Hôtel-Dieu, le grand couvent des Soeurs Grises, Nazareth, le Bon-Pasteur, et, à Notre-Dame, toutes les boiseries, en particulier le maître-autel

¹ Cet Italien lui aurait donné un *Vignole*.—En France, vers 1820, au témoignage de M. Paul-Léon, les ouvriers avaient des "Vignoles de poche".

avec modifications de Bouriché,⁷ l'ancien escalier de la chaire qui était un chef-d'oeuvre et la chaire nouvelle en collaboration avec Philippe Hébert. En outre nous connaissons les noms de vingt-deux églises qu'il construisit à la campagne, et de vingt-trois autres qu'il décora. Il était donc infatigable. Plus entreprenant que Baillargé, il ne se limitait pas au classique, mais s'inspirait heureusement du roman (Nazareth, Saint-Cuthbert) et du gothique (Saint-Pierre, Saint-Jacques). Notons cependant qu'il ne s'agit ici que d'une apparence de style : dans nos églises tout est trompe-l'oeil. En tout cas, selon l'expression d'un de ses panégyristes, Victor Bourgeau était éminemment pratique, tirant parti de tout, alliant l'élégance à la simplicité, la solidité à l'économie. Il fit souvent preuve d'un talent et d'un goût remarquables.

Il en avait besoin pour résoudre le problème qu'on lui proposait, à Saint-Jacques.

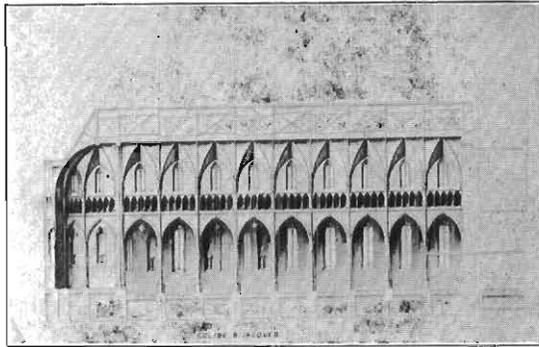
Napoléon Bourassa imagine ainsi le dialogue entre les Marguillier et leur nouvel architecte :

—“Voici les quatre murs de notre église, ils sont bons, nous voulons les conserver, faites-nous donc, là-dedans, une église différente de la première, plus petite à quelques endroits, avec des niches ici, des fenêtres là, où l'autre n'en avait pas : évitant ici cette ligne courbe, ailleurs cet angle. . . Mais, surtout, pas une pierre de plus ou de moins ; il faut de l'économie !” —

“L'architecte s'est mis à broder sur ce thème : les vieux murs décrivaient un vaste transept, il passe la colonne de la grande nef en travers, accompagnée de deux rangs de petits piliers continuant le système des petites voûtes qui s'appuient aux murs. Deux absides semi-hexagones terminaient le transept, il éleva devant deux grands colombages, plats, à douze ou quinze pieds du fond des absides, avec trois ouvertures dont une seule laisse passer le faisceau lumineux que lui envoie, de sa distance, la fenêtre de l'enceinte extérieure. Arrivé au

⁷ Sculpteur angevin.

choeur, comme le plan nouveau avait quitté le vieux mur, il laissa celui-ci continuer son chemin tout seul, et le colombage alla, de son côté, décrire un petit choeur à lui, sans se soucier de prendre la lumière que lui offrait l'ancien plan : l'architecte a rempli tout cet espace de niches, de bandes ogivales, de trouées ouvertes sur des galeries, etc., il fallait utiliser les coins et les recoins formés par ces deux enceintes en désaccord. C'est aussi la raison d'être de ce long couloir obscur qui court dans les greniers des petites nefs, où l'on entasse les enfants des écoles et les femmes qui ont le pied alpin, où la vue n'est pas des plus favorables, et où l'on consomme certains miasmes pendant les dimanches et les fêtes du mois de juillet.



Section de la nef dessinée par Victor Bourgeau

“Comme on n'avait qu'un jour caverneux dans le transept, et la nuit dans le choeur, on essaya d'attirer quelques rayons du ciel par le haut de la grande nef : pour cela, on perça une série de fenêtres au-dessus du couloir que je viens de nommer. Mais il n'y a là, encore, qu'un colombage simulant le mur qui s'élève d'ordinaire, dans de bonnes églises gothiques, sur les piliers de la grande nef. Ces fenêtres donnèrent donc tête baissée sous les toits, attrapèrent ce qu'elles purent de lueur des écouil-

les pratiquées dans le toit, et n'en rendirent jamais de compte à personne."⁸

Malgré tout, Victor Bourgeau réussit assez bien ce remaniement. Il s'était souvenu que certaines cathédrales gothiques, comme celle de Bourges, n'ont qu'une grande nef, sans transept. Saint-Jacques, vu de la porte d'entrée, offrait le spectacle d'un long vaisseau ogival, d'une longueur de 9 travées, terminé par un sanctuaire aux murs pleins, éclairé seulement par des fenêtres sous la voûte. Les murs étaient peints en rouge brique.⁹

L'architecte poussa les travaux si activement que, au cours de l'année 1859, on put se servir de l'église, bien qu'elle ne fût que couverte. La bénédiction n'eut lieu que le 8 décembre 1860.

Pendant vingt ans, l'église demeura à peu près dans le même état. On ouvrit cependant un petit jubé fort obscur¹⁰ autour du sanctuaire, au-dessus de la sacristie à droite, et du baptistère à gauche; et l'on allongea la tribune de l'orgue.

A l'extérieur, point de tour: les cloches étaient placées, au sommet de la façade, à la hauteur du toit, sous un abri temporaire. A cette époque, (1880) M. Sentenne était curé. On sait que M. Sentenne protégeait les arts, et que plus tard, il sut procurer des fonds à de jeunes artistes canadiens pour leur permettre un séjour d'études en Europe. Il aimait à bâtir: en 1888, il élèvera la chapelle du Sacré-Coeur à Notre-Dame. Pour le moment il se sentait humilié d'avoir une église sans tour, alors que Saint-Patrice, alors que St-Pierre avaient la leur. On lui prête cette parole ou quelque chose d'approchant, devant son clocher inachevé: "Je l'ai trouvé bien bas; je l'élèverai bien haut." Effectivement, il construisit le clocher actuel¹¹ qui n'a pas moins de 275

⁸ Revue Canadienne. Vol. IV, 1867, p. 794. Article de Napoléon Bourassa.

⁹ La tour devait être évidée à l'intérieur, par un grand arc ogival, au fond duquel aurait brillé la rosace.

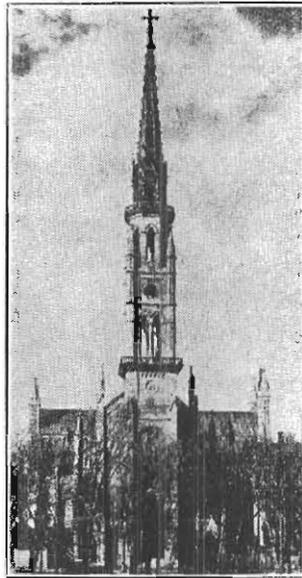
¹⁰ Ce jubé disparut en 1892.

¹¹ M. Huberdeau fut l'entrepreneur de la flèche, d'après les plans de Bourgeau.

pieds¹² d'élévation, et qui est certainement disproportionné: on aurait pu se passer de la flèche.¹³

La façade terminée, l'étroitesse de la sacristie parut intolérable au nouveau curé, M. Rousselot. Il demanda à Victor Bourgeau de faire les plans d'une nouvelle sacristie et d'une chapelle.

Le plancher de l'église s'élevait de plusieurs marches au-dessus de la rue, le sanctuaire de plusieurs marches au-dessus du plancher: on dut donc prendre le parti



La façade actuelle de l'église
Saint-Jacques

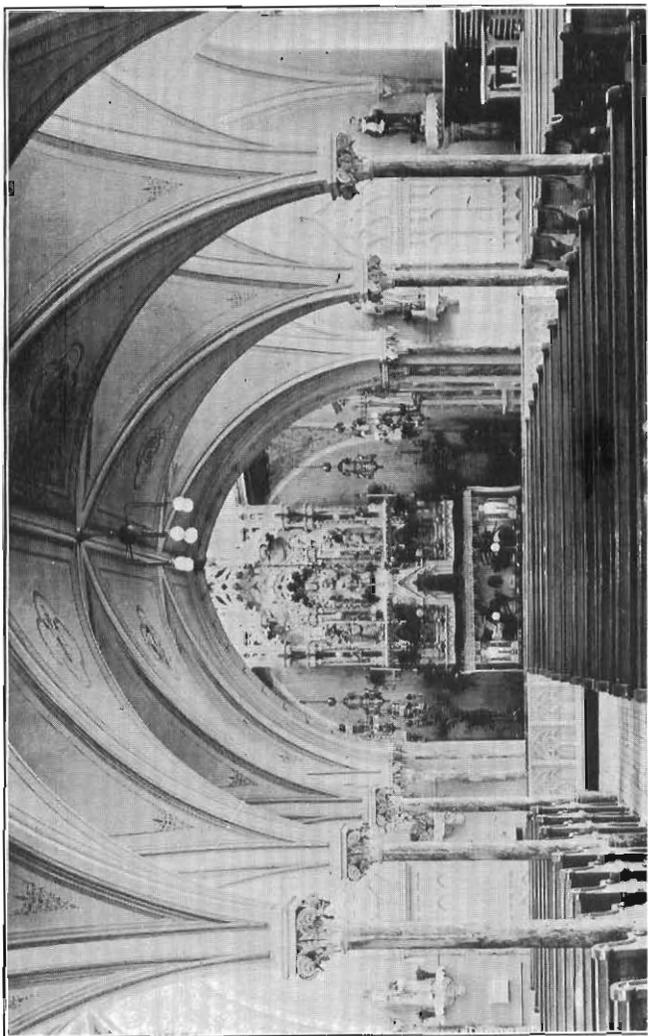
de mettre la sacristie au second étage de la nouvelle construction. Au troisième s'étendrait un grenier et au rez-de-chaussée une chapelle, destinée à remplacer celle qui se trouvait sous le chœur de l'église.¹⁴

¹² D'autres disent 293.

¹³ Coût: \$60,000.

¹⁴ Où se réunissait la Cong. des Hommes (de 1862 à 1876).
avant la construction de N.-D. de Lourdes.

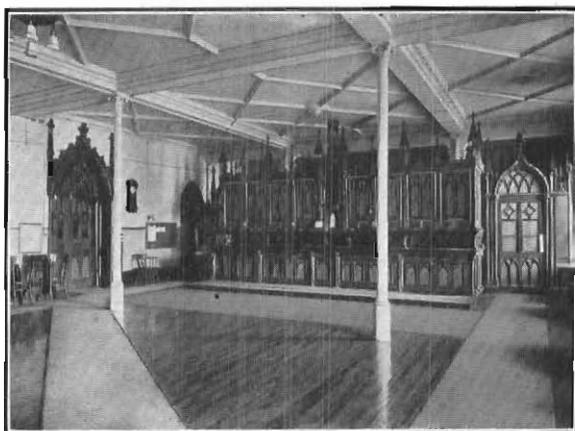
Bourgeau soumit deux projets. On choisit le plus simple, à trois nefs. Le sanctuaire était dans



La chapelle du Sacré-Coeur

le prolongement de la nef principale, en annexe de la construction, avec deux sacristies, le tout

ne s'élevant pas au-dessus du rez-de-chaussée. Il est vraiment malheureux que, plus tard, on ait troué la voûte de ce petit sanctuaire pour y mettre une lanterne. Du même coup, on y érigea un autel trop gros et confus de ligne, dont le faite dépasse l'ogive de la nef. Une statue assise du Christ, inspirée du *Beau Dieu* d'Amiens, surmonte le tabernacle. La décoration des voûtes, des murs, et des colonnes avait été confiée au peintre Meloche. Elle fut rafraîchie en 1896 et en 1918, et complétée dans le sanctuaire, sous la direction de M. Renaud.¹⁷ Cette chapelle dite des *Mariages* est aussi le siège de l'*Adoration diurne*.



La sacristie

La sacristie principale, qui date de la même époque, a conservé ses trois compartiments. On a seulement embellis les fonts baptismaux en 1918. Ils sont maintenant plus isolés qu'autrefois, dans une chapelle toute blanche, éclairée par un vitrail représentant le Baptême de Jésus. Dans la sacristie proprement dite, le beau vestiaire de Bourgeau et Ducharme, avec pinacles et statues, est resté intact.

¹⁷ Les anges sont de M. Georges Delfosse; de même ceux du transept de l'église, situés au-dessus des vitraux.

L'ancienne sacristie et le vieux baptistère étant devenus inutiles, on songea à ouvrir le mur qui les séparait de l'église et à pousser vers le fond les autels latéraux. Mais un projet beaucoup plus important s'était greffé à

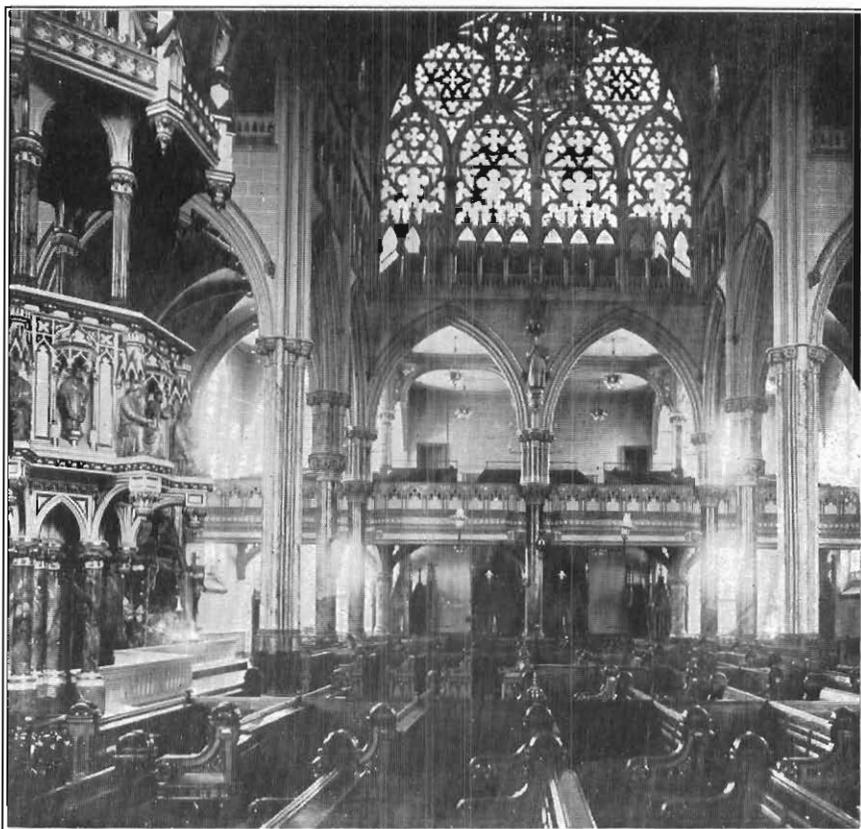


Le choeur (côté de l'Epitre)

celui-là, dès 1884. M. Rousselot n'avait jamais été satisfait de la façade de la rue Saint-Denis. On lui a prêté l'idée hardie de transformer la nef en simple transept et de construire une nouvelle nef, à façade monumentale,

rue Sainte-Catherine. Mais le Jardin de l'Enfance venait de s'élever, rue DeMontigny, justement dans l'axe de la nef qu'il proposait. Il dut donc se résoudre au parti que nous avons sous les yeux.

Les architectes Perrault, Mesnard et Venne tracèrent les plans de ce remaniement, en 1888.



Intérieur du transept de la rue Sainte-Catherine

Ils transformèrent la toiture qui, auparavant, recouvrait d'un seul coup les trois nefs, et ajoutèrent cet étage de fenêtres trilobées qui ceinturent l'édifice et éclairent la claire-voie intérieure.

Ils évidèrent les grands arcs du sanctuaire pour y loger les stalles. L'irrégularité des voûtes à cet endroit s'explique par le fait que rien de tout cela n'avait été prévu dans le premier plan : ce n'est pas la plus belle partie de l'église.

Ils supprimèrent deux travées¹⁴ de l'ancienne nef, et par conséquent deux piliers, pour faire le transept. Ils y supportèrent le triforium par des colonnes, terminées en tronçons de piliers, au deux-tiers de leur hauteur.¹⁵ Aux deux extrémités du transept, ils élevèrent deux étages de galeries et dissimulèrent le second par d'immenses treillis, que l'on devait remplir, paraît-il, de verres de couleurs.¹⁶

Ils décorèrent tout l'intérieur en gris de diverses teintes pour imiter la pierre des églises françaises. Cette décoration fut faite après tous les autres travaux et dura de 1892 à mai 1894. L'intérieur de l'ancienne nef était rouge brique, encore assombri par des vitraux obscurs. On conçoit que les délicates teintes grises, relevées de lignes et de fleurs d'or, dont l'architecte Mesnard couvrit la voûte, les murs, les colonnes et les chapiteaux, transformèrent complètement l'église.

Mais les gris résistent mal à notre atmosphère humide et enfumée. Il fallut reprendre cette décoration en 1919. Cette fois l'entrepreneur Renaud, sous la direction de l'architecte Charles Bernier, fit un plus grand usage de la couleur, et imita le **granit** et les marbres rares.

Enfin, pour revenir aux grands travaux commencés en 1889, les architectes firent la belle façade de la rue **Sainte-Catherine**. Il faut regretter que la **rosace** ne **paraisse** pas à l'intérieur, cachée par les **galeries**. **Remarquons** aussi que le centre de la façade **extérieure** **aurait**

¹⁴ Travée: partie d'un **édifice comprise entre deux points** d'appui principaux (piliers, pilastres, etc.).

¹⁵ Pour permettre aux **fidèles de mieux voir le sanctuaire**, paraît-il.

¹⁶ Napoléon **Bourassa** **aurait voulu supprimer les treillis** et orner les murs de **tableaux**.

dû se projeter en avant d'une vingtaine de pieds, ce qui aurait supprimé une certaine confusion dans les contre-forts d'angle. Mais par économie, et pour ne pas empiéter sur le terrain de l'ancien presbytère, la projection fut diminuée de moitié. Enfin, pourquoi faut-il qu'un arc-boutant de fer-blanc repose sur un mur de pierre, chaque côté de cette façade? Malgré ces défauts, elle est de belle venue. Presque toute en pierre du pays, extrai-



Le transept, la chapelle du Sacré-Coeur et le presbytère

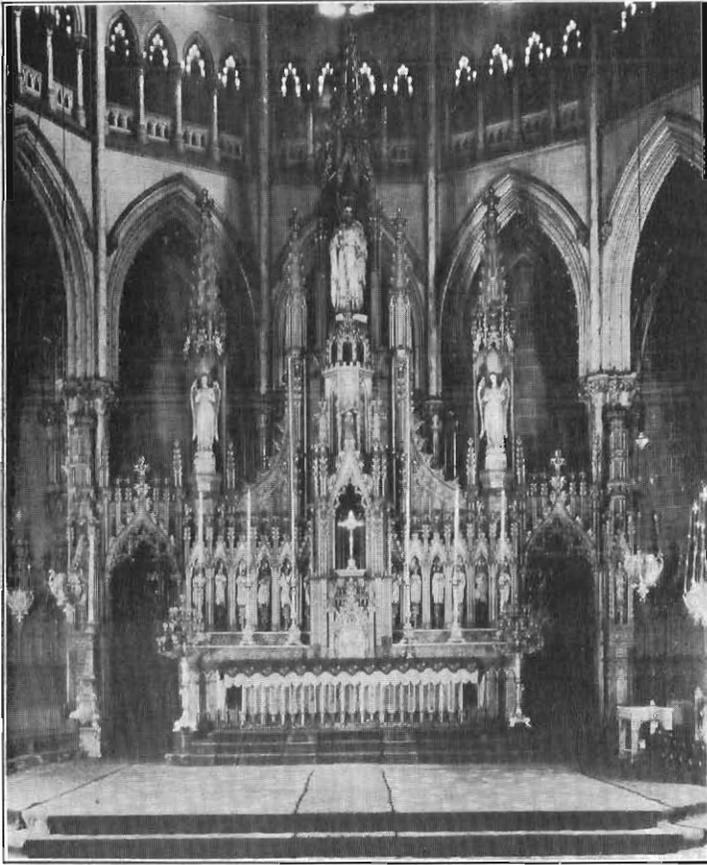
te de la côte Visitation, elle a été fouillée plus que la plupart de nos monuments, autant que la cathédrale anglicaine;" mais elle a mieux résisté à notre terrible climat. Aucun de ses nombreux fleurons n'a éclaté et ses feuillages ne semblent pas avoir souffert.

Commencé au printemps de 1889, ce transept ne fut terminé à l'intérieur qu'en 1891. Et ce n'est qu'en 1905

²⁰ En pierre de Caën. Architecte: Sir Gilbert Scott.

que la démolition de l'ancien presbytère le mit complètement en valeur.²⁰

Parmi les améliorations importantes apportées, en ces dernières années, au bâtiment de l'église, signalons



Le maître-autel

les deux sacristies latérales de la chapelle du Sacré-Coeur et des servants de messe, la voûte de sûreté, et la salle

²⁰ Ces travaux coûtèrent \$160,000.

du Rosaire, aménagée sous le transept de la rue Sainte-Catherine.²¹

L'autel

L'autel est une haute construction gothique en bois, dont le clocheton central atteint la claire-voie. Bourgeau le dessina, mais quelques modifications y furent faites, vers 1867, par M. Ducharme, qui était sculpteur en même temps que bedeau. Il aurait introduit les deux anges qui figurent chaque côté de saint Jacques. Ces trois statues, ainsi que celles des *Apôtres* au-dessus de la table de l'autel, étaient grises autrefois ; elles ont été peintes en 1919.

Les autels latéraux étaient primitivement de Bourgeau, mais ils ont, eux aussi, été modifiés par Ducharme d'abord, et puis par Mesnard. En 1892 on les surmonta de deux tableaux : le *Rosaire* et la *Mort de saint Joseph*. Deux toiles leur font vis-à-vis, de l'autre côté du transept, ce sont : la *Sainte-Famille* et la *Famille de Sainte-Anne*. Elles sont toutes quatre fort bien dessinées et d'une belle couleur. Le peintre français *Chabanne* les a signées. Le chemin de croix sort du même atelier et date de la même époque.

La chaire

La chaire est loin d'être une oeuvre banale. On fournit au bedeau-menuisier Ducharme "un plan plus ou moins modifié d'une chaire élevée dans une église

²¹ Celui de la rue DeMontigny, beaucoup plus simple, dut être reconstruit en ces dernières années. Les deux beaux fleurons furent supprimés. En revanche, on y ouvrit une baie gothique.

de Belgique”,²² il se chargea “de l’exécuter de ses propres mains”. Il fit montre de beaucoup d’habileté et d’intelligence, dans cette oeuvre difficile et compliquée. Mais il ne faut pas lui attribuer les statues: toutes les figures



La chaire

qui ornent les niches sortent de l’atelier Dauphin. Ces personnages posent naturellement.

“Ils ont dans leur expression — dans cette expres-

²² Revue Canadienne. Vol. IV, 1867. Nap. Bourassa.

sion qui se manifeste à distance par le mouvement général du corps et l'action des membres, quelque chose de juste et de vrai qui annonce, chez l'ouvrier, le sentiment inné de l'artiste".³³ Il paraît cependant qu'un Saint-Pierre décorait jadis le pied de la chaire, et qu'on dut l'enlever parce qu'il n'était point réussi; d'autres disent qu'il gênait trop la vue des fidèles.³⁴



La nef et l'orgue

³³ Revue Canadienne. Vol. IV, p. 934. Nap. Bourassa.

³⁴ Il ne faut pas attribuer à M. Dauphin les deux statues, d'un si bon effet, qui décorent les galeries des transepts, et les deux autres qui surmontent les deux premiers piliers du chœur: elles datent de l'ameublement de 1888-1892.

L'orgue

Le jubé de l'orgue date de 1867. A cette même époque, par-devant le notaire Octave Pelletier, le curé passait un contrat avec Louis Mitchell, pour la construction d'un orgue. Napoléon Bourassa en dessina le buffet, qui fut longtemps polychrome.²⁹

Quelques années plus tard, en 1878, le Dr Duval, organiste, refit une partie du mécanisme et isola les claviers.

Les orgues de Mitchell étaient fort agréables. Mais celles de Saint-Jacques étaient insuffisantes pour le vaisseau. On en confia la reconstruction aux frères Casavant, en 1906. Ces célèbres facteurs établirent un mécanisme électrique complètement neuf, renouvelèrent les sommiers, les boîtes expressives, tout, sauf le buffet, et une grande partie des tuyaux. En 1913, ils furent pourvus d'une soufflerie électrique.

Cet orgue ne compte pas parmi les plus puissants de la ville; mais il suffit à l'église et possède d'ailleurs de beaux jeux.

Plusieurs musiciens de talent se sont succédés au clavier: ce sont MM. Adélarde Boucher (1860-1863), Laforce, Octave Pelletier (1869-1875), Guillaume Couture (été 1872), Salluste Duval (1875-1914), Benoît Poirier, Dubreuil, Eugène Lapièrre — et aussi, pour le casuel, MM. Lavallée-Smith et Alexis Contant.

Nos maîtres de chapelle ne manquèrent pas, eux non plus, de notoriété. Le chant fut successivement sous la direction de MM. Adélarde Boucher, Moïse Saucier, Guillaume Couture, Charles Labelle, Gustave Drolet, Denis Poliquin, Frédéric Pelletier et Arthur Lapièrre.

²⁹ Polychrome: de diverses couleurs.

³⁰ Le buffet fut depuis décoré différemment: il est maintenant blanc et or.

Les vitraux

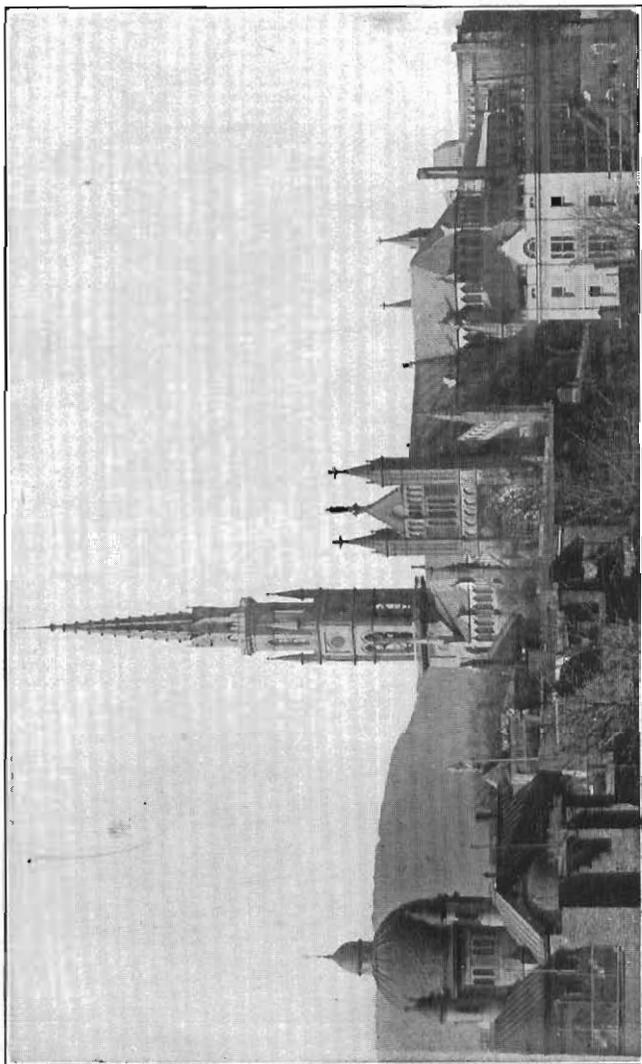
Jusqu'en 1892, les vitraux furent très sombres. Lors de la grande décoration, on les changea pour d'autres plus clairs, à fond gris décoré de fleurs-de-lis. Enfin de 1918 à 1920, toutes les fenêtres furent renouvelées et munies de vitraux de couleur.²⁷ Dans le chœur, ils représentent la sainte Vierge, sainte Anne, saint Jacques et saint Joseph; dans la nef, à gauche, saint François d'Assise, saint Augustin, saint Jean-Baptiste et l'ange Raphaël; à droite, saint Roch, saint Jean-Chrysostome, saint Paul et l'ange Gabriel; sous le jubé de l'orgue, une Pêche miraculeuse et une Multiplication des pains; et au-dessus de la porte d'entrée, saint Pierre. Dans les transepts, les vitraux n'ont pour sujet que des dessins d'imagination; tandis que ceux de la voûte, dont le fond imite les arabesques du moyen âge, portent des symboles bibliques ou liturgiques. Cependant le dernier, au-dessus du maître-autel, est décoré d'un Sacré-Coeur.

Les cloches

Longtemps Saint-Jacques n'eut qu'une cloche dans son clocher. En 1904, lors de l'érection civile de la paroisse, cette pauvre et vieille cloche était hors de service. Aussi dès le 30 octobre les Marguilliers parlent-ils d'acheter un carillon. Le 28 décembre suivant, ils acceptent la proposition de la maison Crouzet-Hildebrand, de Louviers (France). Le 19 novembre 1905, les huit cloches étant arrivées, le baptême eut lieu. Ce fut une des plus belles fêtes qui se soient déroulées à Saint-Jacques. L'é-

²⁷ La Cie Hobbs.

glise était décorée d'innombrables clochettes écarlates se détachant sur le feuillage vert. Les cloches, — les qua-



L'église Saint-Jacques

tre plus petites dans le sanctuaire, les trois plus grosses au bas de la nef, et le bourdon sous la tour, — étaient

revêtues de tuniques enrubannées. Celle du bourdon, en drap d'or, œuvre de l'Adoration Diurne, provoquait l'admiration. Chacune portait une image ou des armoiries.²⁵



L'illumination du chœur un soir de Premier Vendredi

²⁵ Mgr Bruchési présidait et les plus hauts personnages du gouvernement assistaient. M. Brosseau, curé actuel de Saint-Jérôme, prononça le sermon de circonstance.

Voici le nom et le son de nos huit cloches :

Le bourdon Jacques-Marie (10545 lbs) sol dièze
(don des fidèles);
Paul-Charles-Stanislas-Marie (7319 lbs) la dièze
(don des fidèles);
Anne-Marie (5300 lbs) do naturel (don des
Dames de Sainte-Anne);
L'Immaculée-Ccncption (4442 lbs) do dièze
(don de la Congrégation des Hommes);
Agnès-Marie (3060 lbs) ré dièze (don des En-
fants de Marie);
Joseph-Thomas-Marie (2392 lbs) fa (don de la
Confrérie de la Bonne Mort);
François-Xavier-Delphine-Marie (1715 lbs) sol
(don de M. et Mme F.-X. Saint-Charles);
L'Ange-Gardien (1384 lbs) la dièze (don des
écoles).

C'étaient 36,157 livres de bronze (gravé de près de 1200 lettres, en latin), qu'il fallait placer dans deux cages de fer, reposant elles-mêmes sur une structure métallique de 87 pieds d'élévation, indépendante de la maçonnerie. Les architectes Gauthier et Daoust et l'entrepreneur Gratton, retardés par le manque d'acier, firent cependant diligence, et quelques jours après la bénédiction, les cloches³⁹ montèrent dans le clocher. Le coq d'or les y avait précédées, le 22 août 1905.⁴⁰

Certes, Saint-Jacques, telle que nous la connaissons, reste, malgré ses défauts, une vaste,⁴¹ originale et belle église. Dans la nuit de Noël, quand ses nefs et ses galeries regorgent de fidèles, que l'éblouissante lumière tombe des grands lustres de la voûte ou flamboie à l'autel, que l'orgue avec les voix déploient leur émouvante mu-

³⁹ Les cloches seules ont coûté au moins \$12,800.00.

⁴⁰ Il fut placé sur la croix par M. Alphonse Hémond.

⁴¹ Voici ses dimensions actuelles:

1. à l'extérieur, tour comprise: 224 pieds par 72; le transept: 164 pieds par 72.

2. à l'intérieur, sans la tour: 188 pieds par 64; le transept: 152 pieds par 64.

sique, on se prend à l'aimer par-dessus toutes les autres. Ce n'est pourtant pas en de telles fêtes que son charme pénètre plus avant dans l'âme. Il faut s'y trouver le soir. Une seule lumière suffit à la transfigurer. Une douce clarté s'enfonce alors jusqu'au fond de ses nefs; ses dimensions s'amplifient, ses colonnes allongent des ombres immenses, ses voûtes se perdent dans l'infini, ses vitraux éclairés par la rue, brillent comme des bijoux, l'orgue prend un aspect fantastique, les douze lampes rouges du sanctuaire brillent doucement, et, sauf la rumeur qui vient de la ville, tout est silencieux. Il fait bon y méditer et y prier.



La mort de saint Joseph
par Chabanne

CHAPITRE VI

LES CURÉS

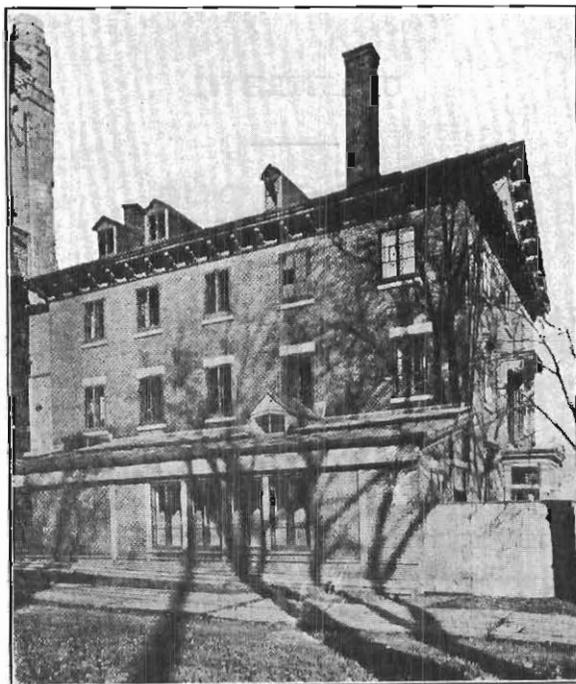
On se rappelle que, lors de la remise de Saint-Jacques au Séminaire, M. Luc Pellissier devint directeur de la succursale. M. Pellissier était né à Samoëns, au diocèse d'Annecy, en 1816. Il arriva à Montréal en 1848, fut employé au Collège, puis à la chapelle de Bonsecours. C'est de là qu'il passa à Saint-Jacques en 1856, au plus tard. Il eut donc à surveiller la construction de l'église, que le Séminaire faisait construire, ainsi que le presbytère. Sous son administration se fonda, en 1861, l'Académie Saint-Denis.¹ Il avait à ses côtés, pour l'aider dans le ministère, MM. Villeneuve, Desmazures et Rousseau. Après son départ de Saint-Jacques, il retourna à Bonsecours, puis desservit Saint-Joseph, et enfin Oka, en 1870. Il mourut bientôt le 27 août 1871.

M. Auguste Campion

A M. Auguste Campion, son successeur, il appartenait de devenir le 1er curé canonique de Saint-Jacques.

¹ En 1861 également, érection du chemin de croix à l'église.

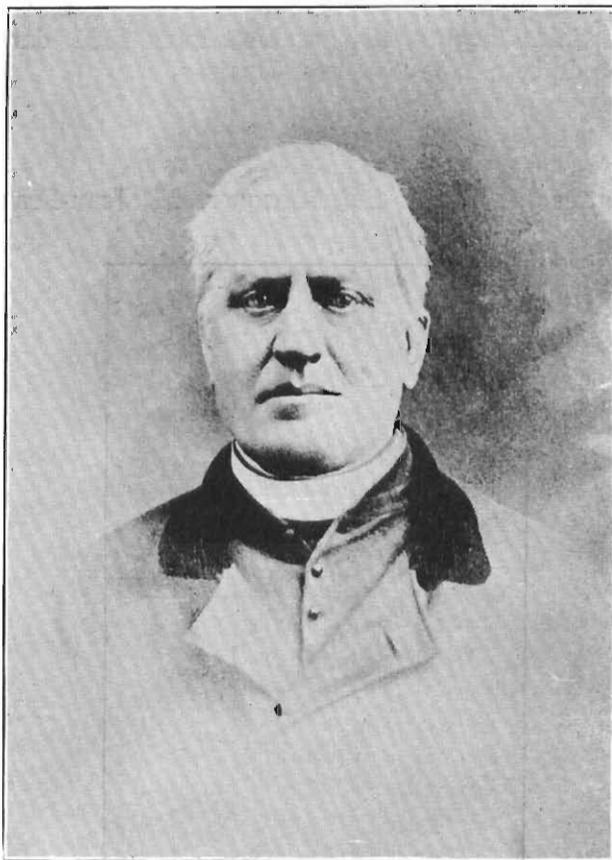
Né à Hénin-Liétard, près de Douai, le 18 février 1811, il fut ordonné prêtre en 1835. Placé d'abord au Petit Séminaire d'Arras, puis à Boulogne parmi les pauvres et les ouvriers, il partit huit ans plus tard, pour les missions de l'Ohio. Mais en 1856, attiré par la vie sulpicienne, il vint à Montréal, y exerça le ministère, alla faire sa Solitude à Paris, et revint au Canada en 1860. D'a-



L'ancien presbytère

bord vicaire à Saint-Patrice, puis de 1862 à 1867, directeur de la résidence de Saint-Jacques, puis curé de Sainte-Brigide, enfin attaché de nouveau à Notre-Dame, il mourut le 10 février 1886. Mgr Grandin, de sainte mémoire, fit l'absoute à son service. Il laissa le souvenir d'un homme de zèle extérieur aussi bien que surnaturel.

Sa vie de dévouement fut couronnée par une épreuve : une coxalgie douloureuse qui dura un an et lui interdit la célébration de la messe. Avec lui travaillèrent à Saint-Jacques, MM. Lenoir (1862-1886), Sorin (1862-1865),



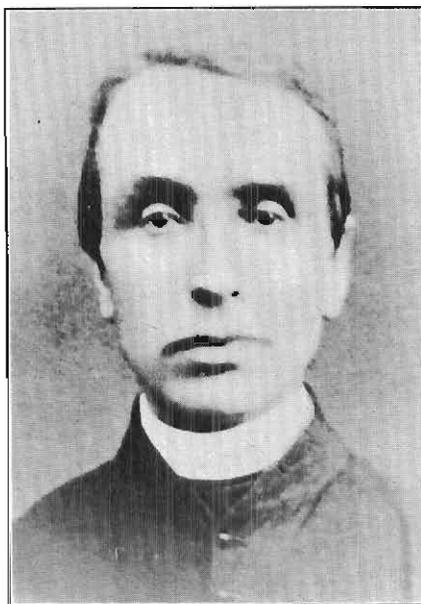
M. Auguste Campion, p.s.s.,
1er curé

Tambareau (1865-68), Sentenne (1865-67). C'est lui qui proclama l'érection canonique de la paroisse, et qui vit naître sur son territoire, en 1862 la congrégation des hommes, en 1863 l'Apostolat de la prière; la même an-

née, l'orphelinat Saint-Alexis, l'académie Sainte-Marie; et la congrégation des dames de Sainte-Anne; en 1864, la congrégation des jeunes filles; en 1865, un asile pour vieillards et jeunes vagabonds qui deviendra en 1873, l'école de Réforme; en 1865 également le cercle social Saint-Denis qui se réunissait dans le soubassement de l'école Saint-Jacques, transportée depuis 1864 dans sa maison du coin de la rue Saint-Denis.

M. François Lacan

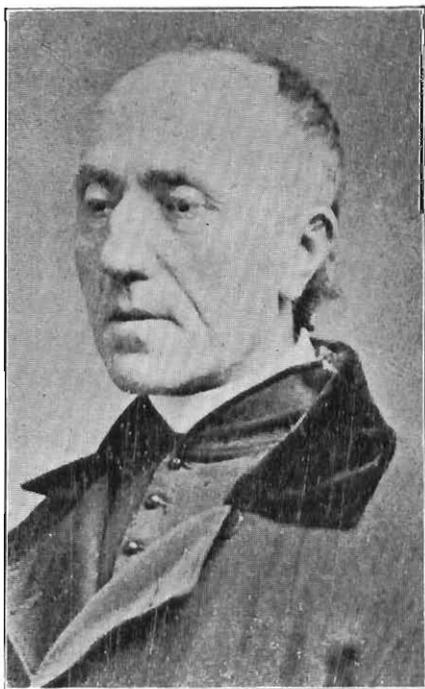
Après lui vint à Saint-Jacques, M. Jean-François



M. François Lacan, p.s.s.
2e curé

Lacan; il ne fit que passer. Natif de Saint-Hippolyte, au diocèse de Rodez, le 13 septembre 1822, il mourut au Canada, curé d'Oka, le 11 juin 1881. Arrivé à Montréal en 1851, il fut successivement économiste à Notre-Dame,

directeur des Dames de la Congrégation à deux reprises, chargé enfin de la Mission du Lac des Deux-Montagnes de 1857 à 1861, et de 1873 à 1881, où il faillit perdre la vie lors de l'apostasie et de la révolte d'un certain nombre de sauvages. Il ne fut à Saint-Jacques que pendant une année, de 1867 à 1868. La légende rapporte qu'il ne prêcha jamais et ne put point chanter la messe, sans doute à cause d'une santé qui fut toujours débile.



M. Antoine Mercier, p.s.s.,
3^e curé

M. Antoine Mercier

A M. Lacan succéda M. Antoine Mercier. Né à Lyon, le 14 mai 1817, Antoine Mercier fut ordonné prêtre en

1842. Après un an de ministère à Forminy, il entra à Saint-Sulpice, fut envoyé au Séminaire de Clermont, où il resta cinq ans, puis reçut son obédience pour le Canada. Arrivé à Montréal en octobre 1845, et d'abord missionnaire des Tannerics,¹ il exerça ensuite les charges de vice-procureur et d'économé à Notre-Dame, puis d'économé du Grand Séminaire. Ensuite on le nomma desservant de Notre-Dame de Grâces et de la mission sauvage d'Oka, où il passa sept ans. Enfin, il prit la direction de la paroisse Saint-Jacques, en 1868. Il s'y dévoua jusqu'en 1875, aidé de MM. Lenoir (1868-86), Palatin (1868-1902) Sentenne (1865-75) Bardey (1874-86) et Vacher (1874-86). Dans une brochure publiée en 1875, par le *Bien Public*, il est dit que "jamais curé ne fut plus actif, plus vigilant et plus dévoué". — Toujours au confessionnal, en chaire ou auprès des malades, il était en outre un grand dévôt de la Sainte-Eucharistie et de la Sainte-Vierge, et un apôtre de la Tempérance. C'est lui qui fonda une seconde fois la société Sainte-Croix, de la Tempérance, dans la paroisse. Il fut aussi directeur de la congrégation Saint-Michel, et le fondateur de la maison Saint-Joseph, rue Labelle.² Pendant son passage à Saint-Jacques s'ouvrirent les académies Saint-Ignace (SS. de Sainte-Croix) en 1871, et Viger (Mlles Viger) en 1874; et furent fondées les archiconfréries du Saint-Scapulaire et du Saint-Rosaire, en 1868.

Épuisé de fatigues, il dut quitter la résidence de Saint-Jacques pour l'infirmerie de Notre-Dame, où il s'éteignit, après quatre mois, le 12 avril 1875.

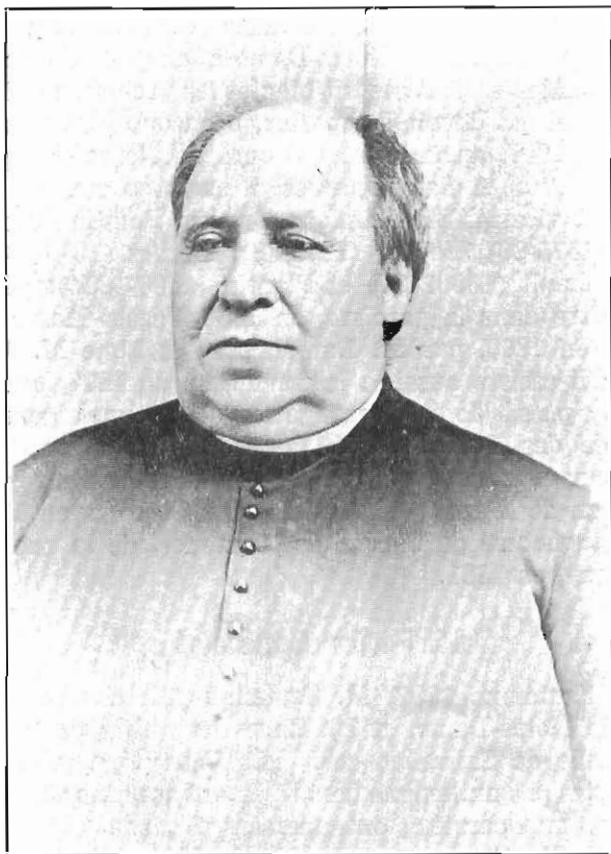
M. Léon Sentenne

M. Léon Sentenne, déjà vicaire dans la paroisse, le remplaça à la direction: il y resta jusqu'en 1882. M. Sentenne était Canadien, étant né à Montréal, le 13 décembre 1831. Entré au Petit Séminaire en 1844,

¹ Où est maintenant Saint-Henri.

² Devenue l'École de Réforme.

il ne sortit de nos maisons de la montagne qu'en 1856, pour se rendre à Paris, d'où il revint Sulpicien. D'abord professeur au Petit Séminaire, puis aumônier des malades de l'Hôtel-Dieu, il arriva à Saint-Jacques en 1865.



M. Léon Sentenne, p.s.s.
4e curé

Il trouva un vaste champ ouvert à son zèle sacerdotal et à son patriotisme. Ses qualités maîtresses étaient l'esprit de foi et un cœur excellent, auxquelles il alliait le goût de la culture intellectuelle et artistique, et ce sen-

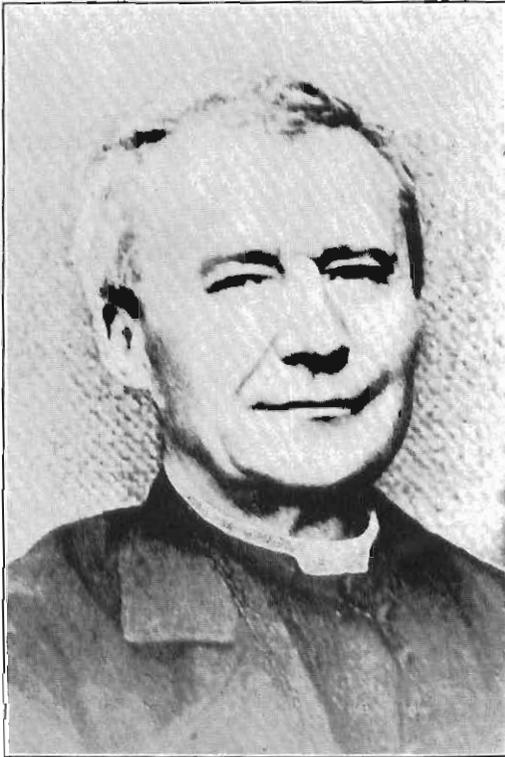
timent que ses compatriotes Canadiens-français et catholiques se devaient à eux-mêmes de prouver en tout leur égalité avec les autres, et, dans certains cas, leur supériorité. C'est pourquoi il s'occupa activement de l'Université Catholique. D'un caractère très entreprenant, il laissa construire Notre-Dame de Lourdes par M. Lenoir et construisit lui-même à Saint-Jacques le clocher, et plus tard à Notre-Dame la chapelle du Sacré-Cœur de Marie. Il ressentit bientôt les premières atteintes du mal qui devait l'emporter, beaucoup plus tard, le 17 mars 1907, après avoir été curé de Notre-Dame, de 1882 à 1894. A Saint-Jacques, il avait eu comme confrères et vicaires MM. Lenoir, Bradey, Palatin, Desmazures (1875-86), Vacher (1875-86), Maillet (1878-1902), Archambault (1880-1887) et Plantin (1880-1884). Il vit apparaître dans la paroisse, en 1880, l'école Marchand, fondée en 1869, par M. Daniel, pss., et Mme M. Marchand; il assista aussi à la fondation, en 1877, par M. Maillet, p.s.s., de la congrégation des jeunes gens; à l'arrivée des Petites Filles de Saint-Joseph, en 1877, dans leur couvent attenant à Notre-Dame de Lourdes; à l'érection de la confrérie de la Sainte-Famille, en 1879; et à l'ouverture du Jardin de l'Enfance, de la rue De-Montigny, en 1881.

M. Victor Rousselot

A l'automne 1882, M. Sentenne prit charge de la cure de Notre-Dame, et M. Rousselot quitta cette cure pour celle de Saint-Jacques. M. Victor Rousselot n'était certes pas un homme banal. Il vint terminer à Saint-Jacques une carrière extrêmement féconde. Montréal lui doit l'Institut des Aveugles de Nazareth; Ottawa, l'Institut agricole de Montfort. Il prit en outre une grande part à la fondation de l'Hôpital Notre-Dame. C'est lui encore qui entreprit la magnifique décoration intérieure de la Paroisse, y compris l'autel dont il désigna le sculpteur;⁴ lui, enfin, qui fit construire le tran-

⁴ Bouriché.

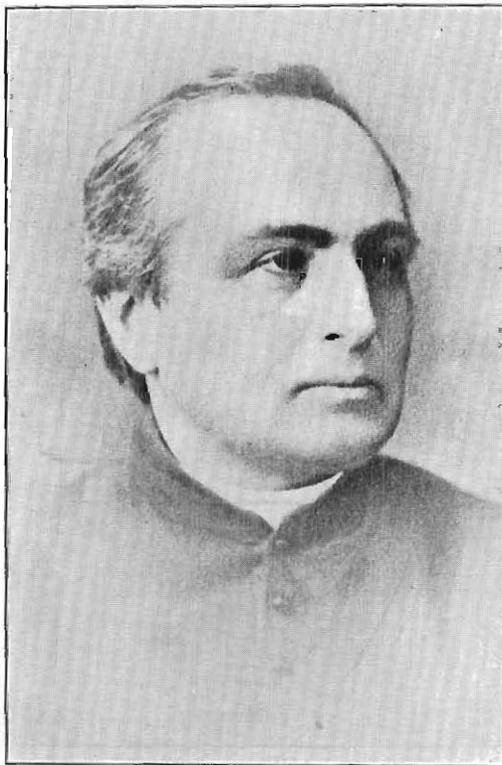
sept de l'église Saint-Jacques, avec sa belle façade. Partout où il passa, chez les Soeurs Grises dont il fut le confesseur, en arrivant à Montréal, en 1884, et pendant 12 ans; à Notre-Dame, dont il fut curé, à partir de 1866, pendant 17 ans; à Saint-Jacques où il vint mourir d'épuisement, il s'est montré homme de zèle et homme



M. Victor Rousselot, p.s.s.
5e curé

d'oeuvres. Ayant à ses côtés des apôtres comme MM. Hugues Lenoir, Jacques Palatin, Emmanuel Filiatrault (1884-1897), Hercule Bédard (1887-1889), Célestin Maillet, et aussi MM. Bardey, Desmazures, Vacher, Archambault, Stanislas Moreau, Troie (1886-1895), Duc-

kett (1886-1897), Guihot (1886-1892), il desservit une immense paroisse qui avait atteint, en 1888, les limites nord de la ville (la rue Roy) et comprenait tout le quartier entre les rues Sainte-Elisabeth, Lagauchetière et Amherst. — A cette époque se fondèrent successivement l'Adoration Diurne (1882), la Maternité (1885), la Pro-



M. Pierre Deguire, p.s.s.
6e curé

cure des "Soeurs Jésus-Marie" (1886)^o et le Mont Saint-Louis (1888) pour l'instruction des jeunes gens. M.

^o D'abord rue Saint-Denis, puis rue Lagauchetière.

Victor Rousselot était né à Cholet, au diocèse d'Angers, en 1823; il mourut à Montréal, le 31 août 1889, entouré d'une extraordinaire estime.

M. Pierre Deguire

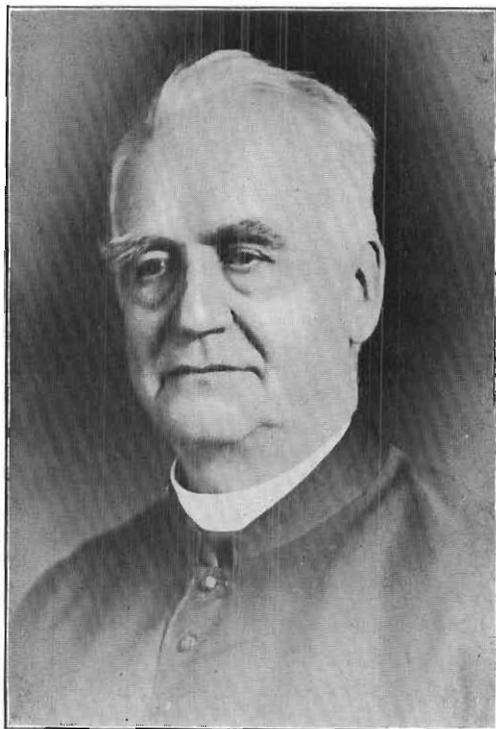
Cette mort laissait vacante la cure de Saint-Jacques. M. Pierre Deguire en fut chargé. Canadien né à Saint-Laurent (près Montréal), le 2 août 1833; très sulpicien par sa formation, ayant passé par nos maisons de la montagne, il se rendit à Paris en 1860, pour y faire son noviciat; et de retour à Montréal en 1862, il fut d'abord chapelain de l'Hôtel-Dieu; puis professeur de philosophie et de théologie, économe du Grand Séminaire, directeur du Collège, pendant 12 ans (1877-1889); ensuite, curé de Saint-Jacques. Il y demeura de 1889 à 1894. Il termina les constructions commencées par M. Rousselot, et se dévoua lui aussi à ses paroissiens, avec zèle, sagesse et douceur. Frappé d'apoplexie en 1892, il revint promptement de cette attaque. On le crut si bien remis, qu'on l'envoya à Notre-Dame remplacer M. Sentenne, démissionnaire. Mais le 27 février 1895 il succombait à la paralysie. Au cours de ces cinq années, passées à Saint-Jacques, l'académie de Mlle Ida Labelle s'établit, rue Amherst, en avril 1890^{*}; l'Alliance Nationale fonda son cercle Saint-Jacques en 1893, et, en 1894, la C. M. B. A. sa succursale Saint-Jacques. Aux confrères qui avaient travaillé avec M. Rousselot, il faut joindre MM. Duchéin (1889-1892), Emile Girot (1892), Auguste Fournet (1893) et M. Henri Guibert, encore parmi nous.

M. Narcisse-Amable Troie

M. Narcisse-Amable Troie, déjà vicaire à Saint-Jacques, succéda à son curé, en 1894. Nous ne devons

^{*} En 1895, rue Sainte-Catherine; en 1898, rue Saint-André, jusqu'en 1911, date de sa disparition. Cette école avait été fondée, en 1863, par Mlle Généreux.

pas le garder longtemps, puisque, dès l'année suivante, il devenait curé de Notre-Dame. Dieu le destinait au plus haut poste de sa communauté: en 1917, en effet, le conseil l'élevait supérieur de Saint-Sulpice au Canada. Né à Saint-Rémi, en 1843, il fit ses études classiques au Collège de Montréal. Il quitta le Canada pour la France



M. Narcisse-Amable Troie, p.s.s.,
7e curé

n'étant encore que sous-diacre. Il revint de Paris, en 1868, prêtre et Sulpicien. On lui fit enseigner la philosophie et la théologie jusqu'en 1885. Il devint alors vicaire à Saint-Jacques, et commença dès lors, à la Congrégation, cet apostolat des hommes, pour lequel il avait un

don. Curé en 1894, il vit s'ouvrir immédiatement dans la paroisse, l'école Montcalm, fondée en 1860, rue Craig, et qui, à cause de ses trop nombreux élèves, avait dû se transporter rue DeMontigny, dans un bel immeuble neuf. Chargé de la paroisse Notre-Dame, en 1895, il se maintint à son poste jusqu'en 1913. Démissionnaire alors pour cause de santé, il ne recueillit pas moins, quatre ans plus tard, les suffrages des conseillers de sa communauté, ainsi que nous l'avons dit. Sa supériorité dura peu cependant, puisque, le 15 mars 1919, il s'endormait dans le Seigneur. Sa physionomie, si belle et si distinguée, attirait la confiance; son coeur ne dérogeait pas à la noblesse de son extérieur.

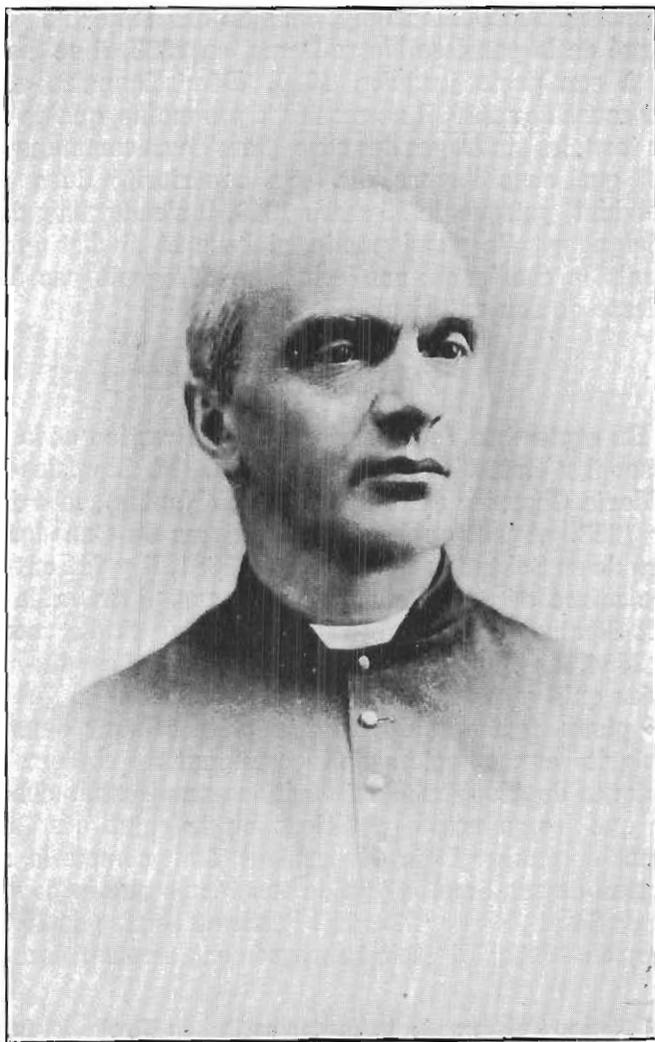
M. Stanislas Charrier

En septembre, M. Charrier prit la direction de la paroisse: il y était vicaire depuis un an. M. Stanislas-Félix-Marie Charrier était né à Paulx (Nantes), le 4 janvier 1853. Ayant opté pour les oeuvres du Canada, au cours de sa Solitude sulpicienne, en 1881, il y fut envoyé cette même année. Pendant treize ans, il travailla au Petit Séminaire, en qualité de professeur et d'économe. En 1894, on le trouve à Saint-Jacques. Les dix-neuf années qu'il y passa sont pleines de mérite. Il fut un curé pieux, ferme et dévoué: sa piété éclatait dans sa régularité aux exercices de la communauté et dans ses pratiques de dévotion; sa fermeté se manifestait chaque fois que les principes chrétiens ou le salut des âmes étaient en danger;⁷ son dévouement était comme la respiration de son âme. C'est de son temps que la population de Saint-Jacques atteignit l'énorme chiffre de 19,814 âmes, en 1907.⁸ Il était heureusement secouru dans sa

⁷ Notamment lors de la condamnation du Lycée de jeunes filles.

⁸ 1900 : 11,000 âmes.
 1904 : 19,000 "
 1907 : 19,814 "
 1908 : 17,945 "
 1909 : 19,583 "
 1912 : 17,450 "

tâche par un groupe imposant de vicaires. Il trouva en effet, à son arrivée, MM. Palatin, René Rousseau, Em-



M. Stanislas Charrier, p.s.s.
8e curé

manuel Filiatrault, Célestin Maillet, Désiré Chevrier
(1896-1908) William Duckett, Henri Guibert, Stanislas

Tranchemontagne (1897-1914), Emile Girot (1897-1900) Pierre Richard (1899-), Théophile Coste (1900-1915), René Portier (1903-1914), Philippe Lajoie (1903-1912), Jean-Baptiste Ouellette (1904-), Vital Duhamel (1905-1916), André Pustienne (1905-), Jean-Baptiste Clément (1907-), sans compter les prêtres auxiliaires qui furent MM. Larue, Laurier, Nazaire Dubois, J. Dubeau, E. Provost, Joseph Dupuis, Avila Derome, T. Maréchal, Edmond Poulin. Il s'intéressa toujours vivement aux congrégations religieuses et aux écoles." Devenu supérieur des Petites Filles de Saint-Joseph, en 1899, il en fut comme le second fondateur. Une école nouvelle s'ouvrit en 1903, angle Ontario et Sanguinet, qui porta son nom: elle fut confiée aux Dames de la Congrégation." Le nom de Stanislas fut aussi donné à une conférence de la Saint-Vincent-de-Paul, pour les jeunes gens. Ceux-ci n'eurent qu'à se louer de leur curé, puisqu'il encouragea M. Richard à fonder, en 1902, le Cercle Catholique de Saint-Jacques." Enfin, le fait le plus considérable de cette époque, restera sans doute l'érection civile de la paroisse en 1904. M. Charrier fit un choix judicieux de son premier conseil de fabrique, et de concert avec ses Marguilliers, dota l'église d'un carillon, d'un orgue remanié et augmenté, de nouveaux bancs et d'un nouvel éclairage. En 1913, très fatigué, et affligé en outre d'une surdité incommode, il accepta un service moins onéreux et devint chapelain de Notre-Dame de Bonsecours, avec résidence au Séminaire. Souffrant depuis longtemps d'un cancer à l'estomac, il s'éteignit pieusement, le 26 mars 1918.

M. Henri Gauthier

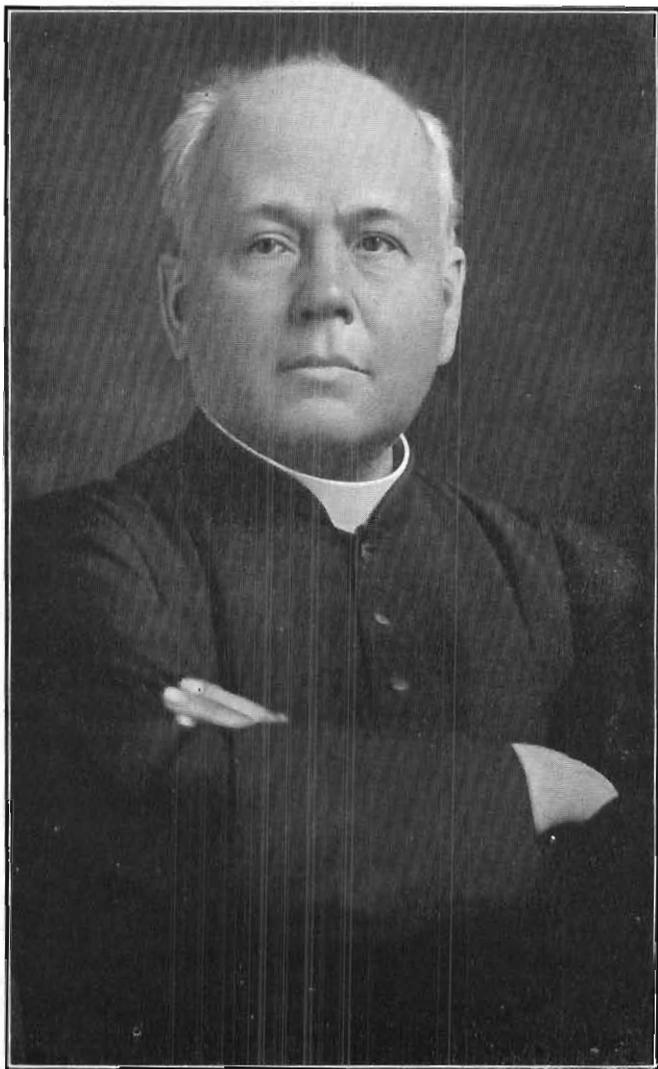
Au départ de M. Charrier pour Bonsecours, M. Henri Gauthier était venu le remplacer, à Saint-Jacques. Le nou-

⁹ L'Université Laval occupa son immeuble de la rue Saint-Denis, en automne 1895.

¹⁰ Cette école est devenue, en changeant de situation, l'Académie Marguerite-LeMoyne, rues Saint-Christophe, Robin et Saint-André, en 1916.

¹¹ Les Artisans Canadiens-français fondèrent leur succursale Saint-Jacques en 1899.

veau curé n'avait pas figure d'étranger dans la paroisse,
car, bien que né dans la paroisse Notre-Dame, le 18 mars



M. Henri Gauthier, p.s.s.
9e curé

1864, il avait grandi et vécu dans la paroisse Saint-Jacques, à partir de 1878. Ses études terminées au Collège et au Séminaire de la montagne, et après un séjour à la Solitude d'Issy, M. Gauthier enseigna dix années au Collège, de 1888 à 1898. Appelé alors à Notre-Dame, il y exerça les fonctions d'économe, de bibliothécaire et d'archiviste, trouvant le moyen, entre-temps, de préparer des jeunes gens au sacerdoce et de fonder, en 1903, l'oeuvre si féconde du Foyer, devenue depuis l'Association Catholique Féminine. Il arriva donc à Saint-Jacques avec une belle expérience des oeuvres sociales modernes et sut la faire fructifier. Il trouva la paroisse diminuée par une amputation récente, destinée à former une partie de la nouvelle paroisse Sainte-Catherine. Tout le quartier délimité par les rues Saint-André, Sherbrooke, Amherst et Sainte-Catherine avait été cédé en 1912. Le champ restait encore vaste cependant pour son zèle et son activité. Aucune catégorie de fidèles ne lui fut indifférente: les tout-petits virent s'ouvrir pour eux une Garderie,¹² puis un orphelinat temporaire destiné aux petits orphelins de la grippe, une Goutte de lait, sans parler de l'Assistance Maternelle; les garçons eurent leur Patronage Olier, en prières dites (du mois du Rosaire, du mois de Saint-Agnès, en 1914; les jeunes gens, pendant une interruption du Cercle Saint-Jacques, purent se distraire durant la guerre à "L'aide à nos Soldats"; ils purent aussi s'enrôler dans le Cercle Dollier de Casson, de l'A. C. J. C. fondé en 1916; pour les jeunes filles, le patronage de l'Ange-Gardien se joignit au patronage Ste-Agnès, les oeuvres du Foyer s'introduisirent dans la paroisse rue St-Hubert, rue St-Denis et rue Berri (Foyer Ste-Cécile, Maison d'accueil); M. Richard ouvrit ses deux maisons Jeanne d'Arc, rue Saint-Denis et rue Berri; M. Lacombe dirigea la maison Sainte-Odile; et le Collège Excelsior commença ses cours de commerce. Les hommes fondèrent une section Saint-Jacques de la Société Saint-Jean-Baptiste, en 1918; et les dames vinrent nombreuses aux réunions heb-

¹² La garderie fut abandonnée mais renaîtra.

domadaires de couture, et aux prières de la Bonne-Mort,¹³ Pour elles aussi fut fondée la fraternité Sainte-Rose du tiers-ordre de Saint-François, et pour toutes les religieuses de la paroisse la Retraite Mensuelle. De plus, M. le Curé, persuadé que les dévotions enrichissent la vie spirituelle des fidèles, a maintenu et développé les prières dites "du mois du Rosaire, du mois de Saint-Joseph, du Carême et du mois de Marie", et nous ne parlons pas du déploiement qu'il a donné à certaines solennités, comme celle de Notre-Dame du Rosaire et des Quarante Heures. Nous ne saurions assez remercier Dieu de toute cette vie paroissiale intense dont l'écho est fidèlement retenu par le Bulletin paroissial, lequel ne comptant que quatre pages en 1913, a été porté à trente-deux. Depuis quelques années ce Bulletin est rédigé en partie par le Bureau des Oeuvres, fondé en 1919, situé au No 151 de la rue Saint-Denis, et qui décharge heureusement le presbytère de mille tâches absorbantes.—M. Gauthier trouva, à son arrivée les confrères qu'y avait laissés M. Charrier, plus MM. Carrée" (1913-1921) et Hamel (1913-1922), moins M. Guibert, absent en France jusqu'en 1914. Dans la suite vinrent se joindre aux autres M. Blanchard (1914-), M. Belcourt (1914), M. Lacombe (1915-), M. Maurault (1915-), M. Eugène Labrosse (1917-1920), M. Wilfrid Labrosse (1920), M. Médard Lemire (1922-).¹⁵

¹³ Confrérie fondée le 4 janvier 1907.

¹⁴ Pendant la guerre de 1914, plusieurs confrères français du presbytère durent nous quitter pour aller faire leur service en France. Les premiers qui partirent furent MM. Richard et Carrée, en septembre 1914. Ils ne revinrent l'un et l'autre qu'en décembre 1916. Le premier fut infirmier militaire dans un hôpital des Sables-d'Olonne; le second, fut attaché au service auxiliaire et au service armé, et infirmier militaire à Bar-le-Duc, puis à Verdun.

M. Pustienne nous quitta à son tour en mai 1918, pour une absence qui dura jusqu'en avril 1919. Soldat d'infanterie, il fut envoyé, après son entraînement militaire dans les Pyrénées, à l'armée d'occupation, aux alentours de Reims.

Enfin M. Georges Hamel, Canadien de naissance, offrit ses services et fut capitaine aumônier de l'armée canadienne, d'abord en Angleterre, puis en France, enfin à Cologne, de juin 1918 à juillet 1919.

¹⁵ M. Edouard Dagenais travailla à la cure, de 1916 à 1919. Il est maintenant attaché à Saint-Louis de France.

CHAPITRE VII

LES OEUVRES

Il convient de dire un mot, tout d'abord, des œuvres extra-paroissiales; nous voulons parler de ces œuvres, qui, tout en étant sur le territoire, n'ont pas été fondées par le personnel du presbytère, ou ne relèvent plus de sa juridiction.

La Providence

La plus ancienne est sans contredit la *Providence*. Sa première fondation remonte au 4 mars 1828, alors que Mme Gamelin offre un refuge aux femmes âgées et infirmes, dans une maison donnée par M. Fay, p.s.s., angle sud-ouest des rues Sainte-Catherine et Saint-Laurent. Nous retrouvons la même bienfaitrice avec 24 vieilles personnes, installées, dans une *maison jaune*, donnée par M. Olivier Berthelet, en 1836.¹ En 1841,

¹ Angle actuel sud-ouest de Sainte-Catherine et de Saint-Christophe.

afin d'assurer l'avenir de l'Oeuvre commencée, les Dames de Charité décident d'acheter un terrain et d'y construire un asile. On jette les yeux sur la propriété de Mme Flavien Hamelin, en novembre de cette année-là; le 16 février suivant, M. John Ostell se constitue architecte de la communauté; la première pierre de l'édifice est posée le 10 mai en présence de NN. SS. Bourget, Rémi Gaulin de Kingston, Turgeon de Sydime, Power de Toronto; le 24 mai 1843, Mme Gamelin et les 7 premières novices de sa communauté entrent dans leur maison, comprenant alors la chapelle et les deux ailes y attenant immédiatement. Sous l'énergique impulsion de Mgr Bourget la communauté prospère. En 1845, il faut entreprendre l'aile qui longe la rue Sainte-Catherine; en 1858, l'aile qui lui fait pendant, du côté du jardin. Tout alla si bien, qu'il fallut songer à construire ailleurs une nouvelle maison-mère: ce qui fut exécuté en 1888.²

Quand l'évêché quitta le quartier, les MM. de Saint-Sulpice portèrent un vif intérêt à la maison, comme on peut juger par les cadeaux qu'ils firent à la communauté. Cependant, ils n'y furent point chapelains avant l'année 1912.³ Les Soeurs de la Providence sont d'indispensables auxiliaires aux prêtres de la paroisse. Depuis près d'un siècle, elles les aident à distribuer les secours spirituels et matériels aux pauvres, et elles méritent d'être à l'honneur dans cette histoire de Saint-Jacques.

La Miséricorde

Par l'âge, la *Miséricorde* vient tout de suite après la *Providence*. Mme Jetté (Marie-Rosalie Cadron) la fondatrice, commença à exercer sa pitié pour les filles tombées, dans une pauvre maison de la rue Saint-Georges, en 1845, puis rue Saint-André, angle sud-est de Sainte-Catherine. C'était en avril 1847. Le 16 janvier sui-

² Rues Sainte-Catherine et Fullum.

³ Chapelains de la Providence: voir statistiques à la fin du volume.

vant, Mgr Bourget adressait aux soeurs leur mandement d'institution. Trois ans après, en 1851, M. Olivier Berthelet établissait la communauté sur la propriété où elle est encore. Elle continua de prospérer. En 1885, la première pierre de l'hospice de la Maternité était posée, rue Saint-Hubert. En 1898 fut inaugurée la nouvelle *Crèche*, bien que depuis 1889, les Soeurs eussent aménagé aussi bien que possible, à la Maternité même, un étage pour les pauvres petits.'

La Réforme

M. Olivier Berthelet, que nous avons déjà nommé, chrétien à l'âme généreuse, que nous retrouvons à l'origine de toutes les institutions charitables de cette époque, avait tenté de fonder, en 1863, un asile pour les vieillards infirmes et les enfants abandonnés. Il obtint enfin, en 1865, que des Frères de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul, vissent de Belgique au Canada, pour se charger de son oeuvre. Leur première maison fut établie, rue Labelle; la seconde, rue Dorchester; la troisième, que nous voyons encore, bâtie par M. Berthelet, est située rue De Montigny et porte le nom d'Ecole de Réforme. Jusqu'en 1873, l'état pécuniaire de la maison fut précaire. A cette date, le Gouvernement de la Province en arriva à un arrangement avec les Frères, et leur confia le soin des jeunes détenus. L'action des bons Frères, des chapelains, et le travail des ateliers eurent les plus heureux effets sur les enfants. La chapelle de l'institution est un don de M. Alfred Larocque, un second bienfaiteur dont toute la paroisse eut souvent à se féliciter: elle fut bénite en 1877.

Le Mont Saint-Louis

Le Mont Saint-Louis, pourvu d'un chapelain séculier, est aussi une institution extra-paroissiale. On sait

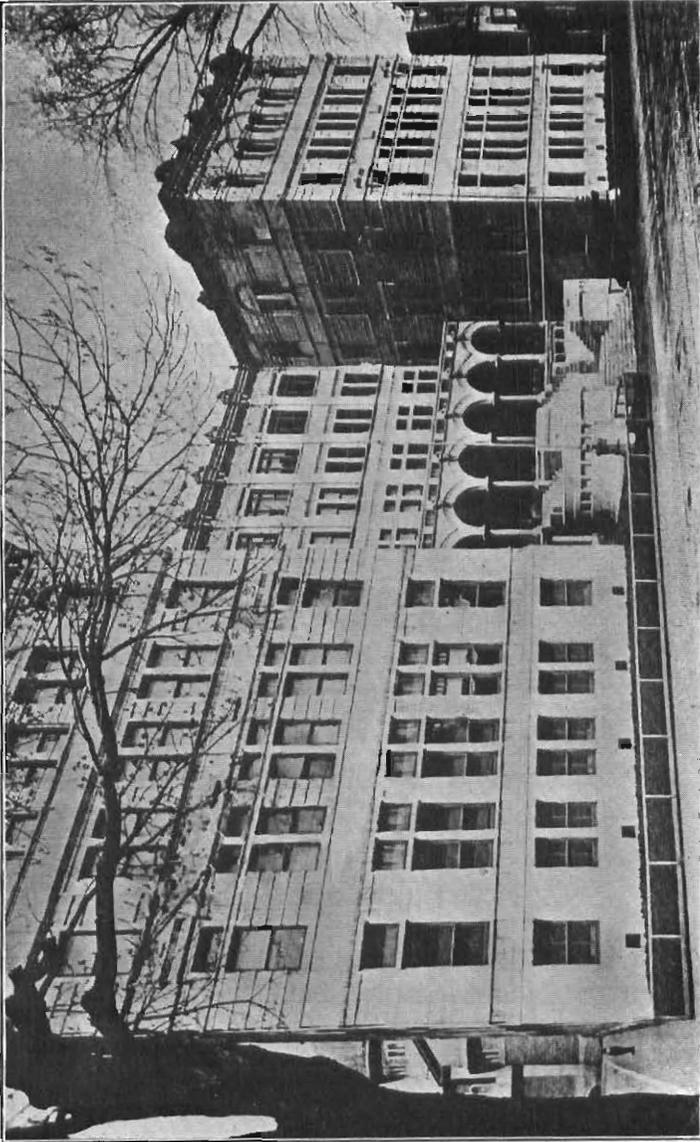
⁴ Chapelains de la Miséricorde: voir statistiques à la fin du volume.

quelle admirable situation il occupe, rue Sherbrooke, avec ses immenses cours en terrasse. Il domine toute la partie-est de la ville de ses innombrables fenêtres. De très nombreux élèves en sont sortis, qui occupent de hautes positions dans le commerce et l'industrie. Ce collège fut fondé en 1888, par les Frères des Ecoles Chrétiennes, les mêmes qui dirigent l'école Saint-Jacques.

L'Université de Montréal

De toutes les institutions d'enseignement, celle qui honore le plus notre paroisse est sans doute l'Université de Montréal. On sait que, en 1843, une école de Médecine et de Chirurgie avait été ouverte rue Lagauchetière; une école de Droit suivit, en 1861, dont les cours se donnaient au Collège Sainte-Marie, rue Bleury. Sur les entrefaites, à Québec, s'était fondée l'Université Laval, en 1852. Montréal grandissant désira posséder, lui aussi, son université. C'est pourquoi, en 1876, Mgr Bourget, essaya d'obtenir de Rome une institution semblable pour sa ville épiscopale. Ses démarches aboutirent à l'établissement d'une *succursale* de Laval à Montréal. Ce haut enseignement fut donc inauguré en 1878, pour les Facultés de théologie et de droit; en 1879, dans la Faculté de médecine; en 1887, dans la Faculté des arts. Il fut alors question de construire de vastes bâtiments, de fort belle allure, sur les plans de MM. Perrault, Mesnard et Venne, angle sud-est de la rue Sherbrooke et de la rue Saint-Denis, probablement sur le terrain où l'on avait songé d'ériger l'église Saint-Jacques en 1854. Les plans furent modifiés, et l'on construisit, un peu plus bas que la rue Sainte-Catherine, l'immeuble que nous connaissons tous, encore debout malgré ses deux terribles incendies de 1919 et 1922. L'Université, devenue *filiale* de *succursale* qu'elle était, en 1899, obtint son indépendance complète en 1919.

" Rescrit de Rome, du 8 mai 1919, préparatoire à une Bulle pontificale, et charte civile de la Législature de Québec, du 14 février 1920.



L'Université de Montréal — Immeuble principal

et 1920 et prit le nom d'Université de Montréal. Elle possède actuellement des Facultés de théologie, de droit, de médecine, de philosophie, de lettres, de sciences, de chirurgie dentaire; des écoles de médecine vétérinaire, de pharmacie, de sciences sociales, économiques et politiques, de génie civil et d'architecture, de hautes études commerciales; un institut agricole à Oka; un conservatoire de musique; un institut d'enseignement moderne; l'école de musique Nazareth; une école d'enseignement ménager; elle exerce en outre un contrôle sur les onze collèges classiques de la région et sur les cours de lettres-sciences et les High-Schools catholiques. Plus de 5000 étudiants (1922) relèvent d'elle de près ou de loin.

Depuis 1895, beaucoup d'étudiants habitent notre quartier⁶ et assistent, le dimanche, à la messe universitaire,⁷ dite pour eux à la chapelle Notre-Dame de Lourdes. De cette façon, l'Université de Montréal nous appartient; d'autant plus que la plupart de ses Facultés et Ecoles nous entourent: le Droit et la Médecine depuis l'inauguration de l'immeuble central; l'école polytechnique en face de l'église, depuis 1904; les Facultés de chirurgie dentaire et de médecine vétérinaire, à la place de l'ancien hospice Saint-Joseph, angle De Montigny et Saint-Hubert, depuis 1908; les Hautes Etudes Commerciales, avenue Viger depuis 1907; la Maison des Etudiants, rue Sherbrooke, depuis 1920; et la Bibliothèque Saint-Sulpice, rue Saint-Denis, depuis 1915.⁸ Mais cette bibliothèque a son histoire à part.

La bibliothèque Saint-Sulpice

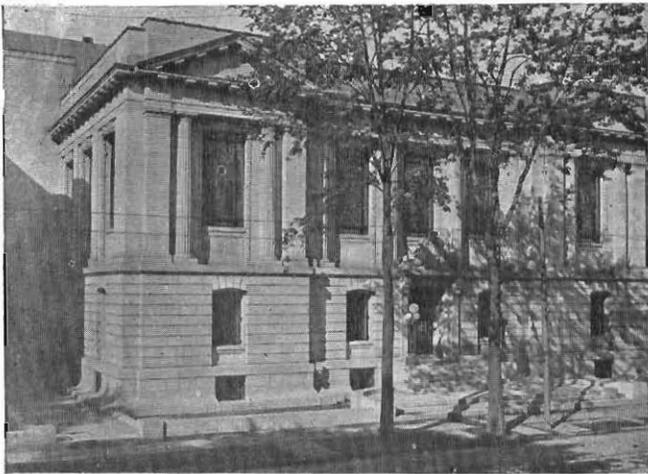
Il y a plus de trois-quarts de siècle, en 1844, M. Arraud, prêtre de Saint-Sulpice, fondait l'Oeuvre des Bons Livres, avec 2400 volumes, et établissait sa bibliothèque dans la grande rue Saint-Jacques. L'année suivante, on

⁶ En 1923, le nombre s'élève à 285.

⁷ De même la retraite pascale.

⁸ Liste des recteurs et secrétaires: voir statistiques à la fin du volume.

la transporte, ayant déjà atteint le chiffre de 12000 volumes, rue Saint-Joseph (Saint-Sulpice de nos jours), dans les nouveaux bâtiments de l'Hôtel-Dieu. En 1847, M. Arraud obtient de la Fabrique de Notre-Dame la permission de se loger à côté de la Chambre des Nouvelles (News Room) établie depuis 1837, dans une ancienne église méthodiste.^o Dix ans plus tard, M. Mercier (notre futur curé) prend la direction de l'oeuvre, et lui imprime un vigoureux essor. Un Cercle Littéraire s'y



La Bibliothèque Saint-Sulpice,
(Architecte, M. Eugène Payette)

greffe, en 1858, fondé par M. Regourd, p.s.s. Les bâtiments devenaient décidément trop petits. On décide alors la construction d'un nouvel immeuble qui sera inauguré, angle Notre-Dame et Saint-François-Xavier, le 17 janvier 1860. Entre-temps s'était fondé *l'Echo du Cabinet de Lecture*, destiné à enregistrer toutes les activités de la bibliothèque. Après 1870, jusqu'en 1884, se place une période de somnolence. En 1885, sous l'influence de M. Hamon, p.s.s., le cercle littéraire renaît sous le nom de

^o Où sont maintenant les bureaux[‡] de la Fabrique.

cercle Ville-Marie. Ce cercle devient l'âme de l'établissement: il organise des séances dramatiques, inaugure le parlement-école, fonde les soirées d'adieu des prédicateurs du carême (1897). Mais en 1908, commence la démolition de son immeuble: on le remplacera par la magnifique bibliothèque Saint-Sulpice, dont l'inauguration eut lieu en septembre 1915. Le Cercle Ville-Marie reprend ses séances, mais plus modestement qu'autrefois. Néanmoins, on sait que la bibliothèque est devenue le théâtre de mille manifestations intellectuelles, artistiques, sociales et religieuses, dont profite tout le quartier." Par cette fondation, la bibliothèque Saint-Jacques, fondée d'abord dans le soubassement de l'école Saint-Jacques, avant 1900, ensuite logée dans les mansardes de la sacristie, perdait une grande partie de son utilité: elle ferma ses portes en 1913, quand s'établit dans sa salle le Patronage Olier.

* * *

Il est temps maintenant de parler des oeuvres de persévérance religieuse, des oeuvres sociales et des oeuvres d'enseignement, qui sont proprement paroissiales.

Les congrégations

Les congrégations d'abord. On se rappelle que, à l'époque où Saint-Jacques était cathédrale, la Propagation de la Foi (1838), l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Coeur de Marie (1841), la Tempérance (1844), l'Union de Prières (1851), avaient été établies. On parlait même, en 1843, d'une congrégation de jeunes filles déjà vivante dans le diocèse. Après l'incendie de 1852, ces congrégations furent en désarroi pour une dizaine d'années; il n'y a guère que les Dames de Charité de la Providence (1841) qui soient venues jusqu'à nous sans interruption. Mais peu à peu les confréries revinrent à la vie: la Tempérance en 1863, l'Apostolat de la

¹⁰ La Bibliothèque Saint-Sulpice est riche de 100,000 volumes. Sa collection de manuscrits et de "canadiana" a peu de rivales au pays.

Prière en 1867, le Scapulaire et le Rosaire en 1868, la Sainte-Famille en 1879, l'Adoration Diurne en 1882, Notre-Dame de Compassion," la Bonne-Mort en 1907. Quant aux congrégations, la première qui parut fut celle des hommes, en 1862, sous la direction de M. Campion; puis vint celle des Dames de Sainte-Anne, en 1863;¹² puis, en 1864, la congrégation des jeunes fil-



La chapelle Notre-Dame de Lourdes

les:¹³ enfin, beaucoup plus tard, en 1877, la congrégation des jeunes gens.¹⁴

¹¹ Fondée en France, à Saint-Sulpice, pour la conversion de l'Angleterre. Chaque 4e dimanche du mois, le chapelet et une prière spéciale.

¹² Les directeurs: voir statistiques.

¹³ Les directeurs: voir statistiques.

¹⁴ Directeurs des jeunes gens: voir statistiques.

Avant la construction de la chapelle de Notre-Dame de Lourdes, ces congrégations se réunissaient soit à l'église, soit dans la chapelle qui se trouvait alors sous le sanctuaire de l'église. En 1872, ladite construction est chose décidée, sur un terrain donné par M. Cherrier, "à la condition qu'une chapelle y sera érigée et dédiée à l'Immaculée Conception. . . Laquelle chapelle servira aux réunions des membres de cette congrégation (les hommes) et à telles autres fins religieuses que jugeront à propos les dits ecclésiastiques (les Sulpiciens)." Dans l'été de 1873, Mgr Fabre en posait la première pierre. M. Hugues Lenoir, p.s.s., était le directeur de l'entreprise, et Napoléon Bourassa, l'architecte et le décorateur. Cette chapelle est la plus belle oeuvre de sa carrière, une des plus belles que possède notre ville. L'architecture extérieure est romano-byzantine; l'intérieur, de même style, est vraiment admirable. Rarement on a l'occasion, en ce pays, de contempler un ensemble si bien composé, tant du point de vue des idées que de celui de l'art pictural.

Cette chapelle ayant été élevée à la gloire de l'Immaculée-Conception, il n'est pas une inscription, pas un tableau qui ne s'y rapporte. La nef, jusqu'à l'entrée du choeur est consacrée à l'Ancien Testament, à la préparation de l'incomparable privilège. Au sommet des voûtes, quatre grisailles représentent des figures de la gloire de Marie. De chaque côté, en couleur sur fond d'or, les prophètes. Plus bas, sous les fenêtres, des écussons illustrant les litanies. Dans le transept et le choeur, voûtés en cul-de-four à leur extrémité, l'artiste a placé, au-dessus du maître-autel l'Annonciation, dans la voûte de droite, la Visitation, dans celle de gauche, l'Adoration des bergers et des mages. Au-dessous de ces deux compositions du transept, et répondant aux prophètes de la nef, on compte une douzaine de grands saints du Nouveau Testament, qui ont parlé de l'Immaculée-Conception. Dans le rond-point du choeur, de chaque côté de l'autel, on admire deux grandes toiles; l'Assomption et le Couronnement. Si maintenant vous levez les yeux vers le dôme, quatre anges ornent les pendentifs. Dans

le fond de la coupole trône Marie parmi les anges; tout autour, en grisaille, se déroule une admirable procession de papes, d'évêques, de militaires; c'est la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception. D'autres tableaux devaient compléter cet ensemble déjà si beau et l'artiste méditait de remplir les huit grands panneaux du bas, actuellement azurés, de scènes historiques.

Napoléon Bourassa conçut cette tâche comme celle d'un atelier florentin du XVe siècle. La construction de la chapelle fut comme une leçon de choses donnée à des apprentis peintres ou sculpteurs, pendant plusieurs années. La crypte s'ouvrit au culte le 30 avril 1876; à la fin de 1877, l'église haute était couverte; en 1881, elle fut bénite; en 1906, consacrée.

Depuis 1877, les Petites Filles de Saint-Joseph, société fondée en 1857 par M. Antoine Mercier, pour pourvoir aux besoins matériels des clercs et prier pour leur vocation, avaient pris la charge de la chapelle. Elles y sont depuis, et s'occupent en plus de la sacristie de l'église paroissiale.¹⁵

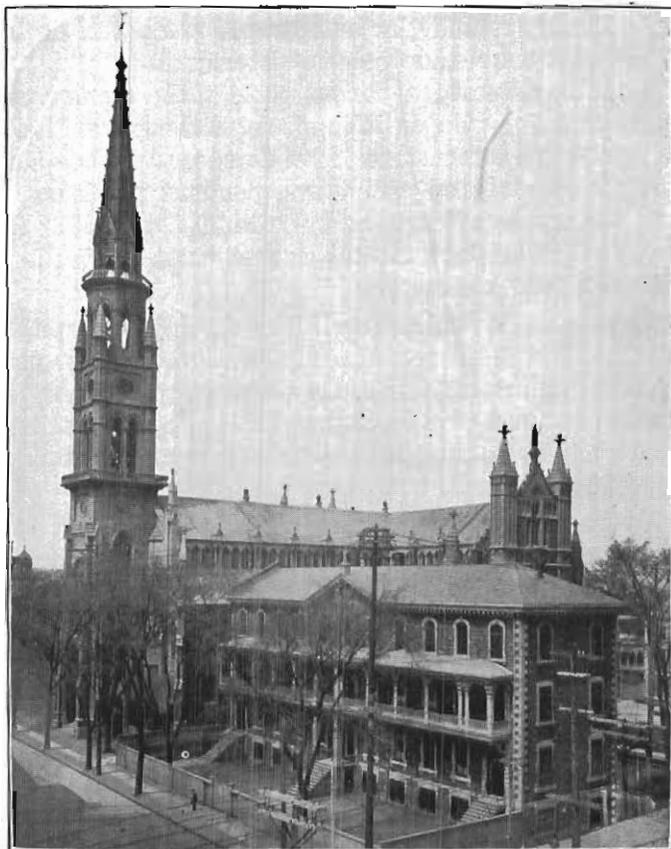
Outre ces quatre grandes congrégations dont nous avons parlé, signalons le Tiers-Ordre de Saint-François, fraternité Sainte-Rose de Viterbe, fondée par M. le Curé, en 1921, et qui se réunit dans la chapelle du Sacré-Coeur; et le Tiers-Ordre de Saint-Dominique, qui, depuis 1915, possède un lieu de réunion dans la rue Saint-Hubert.

L'enseignement

Le problème de l'enseignement qui avait tant préoccupé Mgr Lartigue, fit aussi l'objet de la sollicitude des curés sulpiciens. Du temps des évêques, l'école Saint-Jacques, située angle sud-est des rues DeMontigny et Saint-Denis, recevait les petits garçons, sous la direction des Frères des Ecoles Chrétiennes depuis 1843, et les petites filles, sous la direction des Soeurs de la Providen-

¹⁵ M. Olivier Berthelet ne fut pas étranger à la construction de leur chapelle et de leur couvent.

ce, depuis 1847. Après l'incendie de 1852, les élèves dispersés, se logèrent dans un bâtiment temporaire, situé presque au même endroit. L'Association dite de l'école Saint-Jacques, fondée en 1830, et à qui on devait



L'école Saint-Jacques et l'église

l'ancien bâtiment, se réunit dès le mois d'août 1852. On s'adressa de nouveau à la Législature, qui vota £300. Au mois de mai 1853, les travaux de reconstruction ont commencé et en novembre, les classes reprennent. Petits garçons et petites filles sont encore dans le même immeuble. On veut leur adjoindre les orphelines ; cependant

elles ne pourront que plus tard s'emparer tout à fait de leur maison, qui prendra alors le nom de Saint-Alexis, en souvenir du chanoine Truteau, leur insigne bienfaiteur. Voici comment cessa l'ancien état de choses. Le Séminaire de Saint-Sulpice prit le parti, en 1863, de construire à ses frais, une école pour les garçons seulement. C'est le beau bâtiment de pierre, probablement dessiné par Victor Bourgeau, que l'on voit encore, angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis. Peu de maisons, à Montréal, ont une allure aussi solide, aussi franche, et offrent des lignes plus satisfaisantes dans leur simplicité. A cause du vacarme de l'intersection de rues où elle s'élève, à cause aussi de son exigüité relative,¹⁶ les Frères et leurs élèves ont dû l'évacuer en 1921 pour se transporter dans la nouvelle école, angle De Montigny et Sanguinet.¹⁷ Plus moderne, elle n'a cependant pas la sévère beauté de la première; du moins les chers Frères ont-ils maintenant leur résidence tout à côté.¹⁸

Les élèves des Frères gardent toujours pour leurs anciens maîtres de l'amitié et de la reconnaissance; on l'a bien vu, en 1922, lors de la magnifique réunion des survivants de 1876-1877.

Deux autres écoles de garçons s'ajoutèrent à l'école Saint-Jacques, après 1865. Les Soeurs de la Providence ouvrirent un Jardin de l'Enfance, attenant à l'Orphelinat Saint-Alexis, en 1881. Deux ans, plus tard, en 1883, les enfants entraient dans le vaste bâtiment de brique rouge, dont l'entrée est rue DeMontigny. On sait que les Religieuses excellent à élever les tout petits garçons et à les préparer pour leur première communion. De là le succès de leur maison. A Saint-Jacques, le Jardin de l'Enfance est une des sources de revenu qui permettent à l'Orphelinat de se maintenir.¹⁹ Ce collège, qui reçoit des internes, n'est donc pas gratuit, il ne relève pas non plus des Commissaires des Ecoles catholiques. Mais à

¹⁶ L'école recevait plus de 600 élèves en septembre 1922.

¹⁷ Architecte: M. Sawyer.

¹⁸ Avril 1923.

¹⁹ Le Jardin de l'Enfance contenait 300 enfants, en septembre 1922.

quelques pas, rue DeMontigny, la Commission possède la vaste école Montcalm.

Celle-ci, fondée sous le nom d'Académie Sainte-Marie, rue Craig, prit le nom de Montcalm, en 1863, en passant sous la direction de la Commission. On l'appelait aussi l'école Lacroix, du nom de son principal. En 1893, elle était devenue trop petite, et l'on entreprit alors la construction de l'immeuble en pierre, de lignes gothiques, rue De Montigny, où professeurs et élèves se transportèrent au début de l'année scolaire 1894-1895. Cette école laïque est avant tout chrétienne, sociale, populaire. Elle prépare aux affaires, mais des prêtres, des hommes de profession, des artistes, en sont sortis. De nos jours, elle compte dix-huit classes²⁰ et a pris le nom très honorable d'Académie.²¹

* * *

On pense bien que les petites filles ne furent pas plus négligées que les garçons, dans cette grande oeuvre de l'enseignement. On a vu que, en 1863, les Orphelines s'établirent définitivement à l'orphelinat Saint-Alexis. Dès 1844, les Soeurs de la Providence avait commencé à recevoir des orphelines à la Maison-Mère. Le chanoine Alexis Truteau, qui fut à plusieurs reprises le chapelain de la communauté, touché de compassion pour les pauvres petites sans famille, saisit l'occasion, après l'incendie de 1852, de leur construire une maison, qui fût pour elles seules. La nécessité de loger les nombreux élèves de l'ancienne école Saint-Jacques retarda jusqu'en 1863, la prise de possession de l'immeuble tout entier. A l'orphelinat se joignit, en 1865, un externat de cinq classes, deux pour les élèves payantes et trois pour les enfants pauvres. Cette section prit le nom d'école Saint-Vincent-de-Paul et plus tard d'école Saint-Julien. Les classes pour les orphelines se maintiennent, mais les autres ont été supprimées en 1921. A cette

²⁰ A la rentrée de 1922, l'école reçut 600 élèves.

²¹ Les principaux en ont été: MM. Lacroix, Perrault, Mondoux; les chapelains, MM. Charrier et Guibert.

section a été ajouté, en 1898, un ouvroir où les grandes orphelines se forment à la couture et à la coupe.²²

Pour répondre aux désirs de la classe aisée de la paroisse, les Dames de la Congrégation avaient ouvert l'Académie Saint-Denis en 1861. En 1863, elles occupèrent la maison de M. Cherrier, quelques portes plus haut, dans la même rue Saint-Denis. Des remaniements et des agrandissements eurent lieu en 1865 et 1884. L'Académie Saint-Denis a toujours maintenu son excellente réputation, et attire encore de nos jours des enfants des quatre coins de la ville.²³

Les Dames de la Congrégation acceptèrent, beaucoup plus tard, en 1903, la direction de la nouvelle Académie Saint-Stanislas,²⁴ destinée aux petites filles du nord-ouest de la paroisse, au delà de la rue Saint-Denis. Jusqu'en 1916 elle occupa l'angle sud-est des rues Sanguinet et Ontario. A cette époque, le personnel se transporta dans la nouvelle école que venait de construire la Commission,²⁵ ayant façades sur les rues Saint-André, Robin et Saint-Christophe.²⁶ Cette maison porte désormais le nom d'académie Marguerite-LeMoynes.²⁷

Enfin, la même communauté religieuse prendra, en 1923, la charge de l'école Jeanne-Mance,²⁸ rue DeMontigny, près Saint-Denis, à côté de l'école Saint-Jacques.

Mais ces trois institutions ne suffiraient pas seules aux besoins. Dix ans après la fondation de l'Académie Saint-Denis, une autre communauté, celle des Soeurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, ouvrit une maison, rue Saint-Hubert, le 5 juin 1871, pour l'enseignement des divers travaux à l'aiguille, et l'instruction en général. Le dernier but l'emporta sur le premier. L'acadé-

²² Parmi les insignes bienfaiteurs de la maison, il faut nommer le chanoine Alexis Pruteau, la Duchesse de Bassano (Clara Symes) et Mile Mary-Josephine Reilly.

²³ En 1922-23, 140 élèves.

²⁴ Du nom de M. Stanislas Charrier.

²⁵ Architecte: M. Bigonnesse.

²⁶ Rentrée de 1922, 473 enfants.

²⁷ Marguerite LeMoynes fut la 2e supérieure de la Congrégation Notre-Dame.

²⁸ Architecte: M. Vautrin.

mie Saint-Ignace prospéra et dut, pour se mettre plus à l'aise, abandonner son ancien immeuble (où l'oeuvre de l'*Ave Maria*²⁹ la remplaça) pour sa nouvelle demeure, située, rue Saint-Hubert encore, mais plus haut que la rue DeMontigny. La célébration du 50e anniversaire de sa fondation, en 1921, a montré quel sentiment d'attachement les SS. de Sainte-Croix ont su inspirer à leurs anciennes élèves.³⁰

Les institutrices laïques, elles aussi, ont toujours joué un rôle bienfaisant dans notre paroisse.³¹ Nous avons signalé l'académie de Mlle Labelle, qui était dans la paroisse depuis 1890 et qui disparut en 1911. Une autre académie mérite ici une mention spéciale: c'est celle des Mlles Viger, fondée en 1874. Elle fut longtemps rue Saint-Hubert, entre Ontario et DeMontigny; elle se transporta en 1916 dans la maison abandonnée par l'académie Saint-Stanislas, et depuis 1921, elle forme la section enfantine de l'école Saint-Jacques.³²

Différente fut la destinée de l'académie Marchand. Fondée sur le territoire de Notre-Dame ne 1869, elle s'établit dans la paroisse, 7 rue Sainte-Elisabeth, en 1880. Sept ans plus tard, nous la trouvons rue Saint-Hubert, et en 1910, elle entre dans son magnifique immeuble³³ de la rue Dorchester, angle Berri. Les élèves y sont très nombreuses et les études fortes et sérieuses.³⁴

Tout dernièrement enfin, s'ouvrait chez nous, le *Collège commercial Excelsior*, pour les jeunes filles qui désirent, le cours terminé, gagner leur vie.³⁵

²⁹ L'*Ave Maria* est une oeuvre de protection de la Jeune Fille, sous la direction des RR. PP. Franciscains.

³⁰ Il y avait 134 élèves, en septembre 1922.

³¹ Sauf l'incident du Lycée des Jeunes filles, rue Saint-Denis (où est maintenant le théâtre).

³² La section de Mlle Viger contenait près de 125 enfants en septembre 1922.

³³ Architecte: M. Marchand.

³⁴ En septembre 1922, l'école a reçu 522 enfants.

³⁵ Les élèves étaient au nombre de 60, en septembre 1922.

Il n'est que juste de parler ici du Conservatoire Lassalle (école de diction française) établi sur notre territoire, depuis 1907, et qui fait un si grand bien parmi notre jeunesse des deux sexes.

Ainsi donc, la paroisse Saint-Jacques peut se féliciter de ses institutions d'enseignement. Leur réputation intellectuelle est enviable et leur installation matérielle des plus modernes.³⁶

Les oeuvres sociales

Nos oeuvres sociales sont à l'avenant. Il est temps d'en parler. La plus ancienne des oeuvres sociales de ce quartier est évidemment la société de *Tempérance*. A l'époque où elle fut fondée, janvier 1844, les excès de boisson faisaient beaucoup de ravages : on n'a qu'à lire les journaux d'alors pour s'en convaincre. *L'Assurance des fabriques* contre l'incendie (apparue en 1843), entre aussi dans cette catégorie. La fondation de la première conférence³⁷ de Saint-Vincent-de-Paul, en 1851 (celle des hommes) : de l'Union Saint-Joseph, de secours mutuel, la même année, dont nous avons vu si longtemps les bureaux, angle sud-est de Sainte-Catherine et Sainte-Elisabeth ; de l'Union Saint-Pierre, en 1859, pour les tailleurs de pierre ; de l'Union des Commis-Marchands, en 1876, autre mutualité ; du cercle Saint-Jacques, de l'Alliance Nationale, en 1893 ; de la succursale Saint-Jacques de la C. M. B. A., en 1894 : de la succursale Saint-Jacques des Artisans Canadiens-français en 1899 ; de la cour Saint-Jacques des Forestiers Catholiques, après 1886 ; de la section Saint-Jacques, de la Société Saint-Jean-Baptiste, en 1918 ; toutes ces fondations prouvent bien que jamais ne s'éteignit, dans la paroisse, la pré-

³⁶ Les écoles de la paroisse ont reçu, en septembre 1922, 3067 enfants.

³⁷ Il y en a maintenant 4 dans la paroisse : celle des hommes, celle des jeunes gens (Saint-Stanislas), celle des étudiants (Bourget), celle des dames.

occupation du bien social. Si quelques-unes de ces associations ont disparu, plusieurs sont encore vivantes.²⁸

Pour terminer l'énumération de ces oeuvres de fondation laïque, signalons l'*Assistance Municipale* qui, depuis 1903, rend de si grands services aux vieillards impotents : elle a un chapelain à demeure. Joignons-y, le *Conseil Lafontaine* des *Chevaliers de Colomb*, qui compte actuellement des milliers de membres, et dont la vaste maison de la rue Sherbrooke est devenue le rendez-vous d'excellents catholiques, laïques ou prêtres, hommes d'oeuvres et patriotes agissants.

* * *

Abordons maintenant les oeuvres, dont l'initiative est partie du presbytère. Il faut mettre en première ligne, le *Cercle Saint-Denis* et le *Cercle catholique des Jeunes Gens*. Le premier, fondé en 1865 par M. Sentenne, p.s.s., habita, tout le temps de son existence, c'est-à-dire jusqu'en 1900, le sous-sol de l'École Saint-Jacques. Dès les premiers jours, le billard et les échecs furent les grands délassements de ce cercle. Mais beaucoup de membres, jeunes gens ou pères de familles, y venaient pour causer et rencontrer leurs amis. Le but du fondateur, qui était de fournir à la jeunesse une salle de réunion où elle pût passer ses loisirs agréablement et honnêtement, fut parfaitement atteint.

Les établissements de ce genre sont si nécessaires que, à peine deux ans après la disparition de ce Cercle Social, M. Richard dut fonder à son tour, en 1902, le Cercle catholique des Jeunes Gens. Le fondateur le mit dans ses meubles, angle sud-ouest des rues Saint-Denis et Dorchester, à l'extrémité du pâté de maisons qui porte le nom de Terrasse Cornwall. Ce cercle, bientôt incorporé, et portant comme devise : *Fais ce que dois, advienne que pourra*, ouvrait ses portes tous les soirs de 7 h. à 11 h. ; les samedis, dimanches et jours de fête, de 1 h. à 11 h. Bientôt, en 1905, il se transporta dans

²⁸ La Ligue d'Action Française a établi ses bureaux rue Saint-Denis, depuis une couple d'années.

une maison du Séminaire, angle des rues Sainte-Catherine et Notre-Dame de Lourdes. Il connut alors des années d'une vitalité extraordinaire. Aux jeux d'intérieur s'étaient joints des groupes de raquetteurs et de patineurs. Des tombolas, des séances, des concerts-boucane, des euchres venaient encore ajouter un élément de diversité.

En septembre 1913, M. André Pustienne succéda à M. Richard à la direction; il fut lui-même remplacé par M. Joseph Carrée, en septembre 1917. Mais en mars 1918, lors d'une crise du combustible occasionnée par la grande guerre, le Cercle ferma ses portes. Une oeuvre de guerre: "L'aide à nos soldats" y fut alors organisée, qui dura jusqu'à l'armistice. Survint à ce moment la terrible grippe qui fit tant d'orphelins. M. le Curé mit le Cercle à la disposition des Soeurs de la Providence, qui y logèrent les tout-petits, dont les parents avaient succombé à l'épidémie. L'orphelinat y vécut jusqu'en mai 1919. Il fut dès lors question de reprendre le Cercle et M. Olivier Maurault, aidé de M. Pustienne, se chargea de le réorganiser, sur une base plus modeste qu'autrefois. Il invita les hommes et les jeunes gens, mais les derniers seulement persévérèrent. Le nouveau cercle, remis à neuf, meublé, ne s'ouvrit plus que trois fois la semaine (les lundi, mercredi et vendredi soirs) et renonça aux sports. Il hospitalisa plusieurs associations musicales, en particulier la chorale de Saint-Jacques, des groupes d'étude ou d'art dramatique; et après l'incendie de l'Université, la Rédaction du *Quartier latin* et le *Patronage Olier*. En avril 1923, il dut quitter ses belles salles de la rue Sainte-Catherine, pour s'installer dans l'ancienne maison des Frères des Ecoles chrétiennes, au No 37 de la rue Notre-Dame de Lourdes. Il s'y est logé confortablement et nul doute que ce déménagement ne lui donne un regain de vie.

Comme il est difficile d'établir un groupement d'études au sein d'un cercle d'amusements, M. Maurault jeta les bases d'un cercle de l'Association Catholique de la Jeunesse, en 1916. Ce cercle, qui porte le nom de

Dollier de Casson, un des plus célèbres sulpiciens du XVIIe siècle au Canada, se réunit depuis, assidûment dans un des salons de la Bibliothèque Saint-Sulpice.

* * *

Les jeunes gens étaient bien pourvus, ne fallait-il pas faire quelque chose pour les petits garçons qui vont encore à l'école ou qui viennent d'en sortir? On en était convaincu depuis longtemps. Déjà, en 1910, M. Henri Garriguet, supérieur général de Saint-Sulpice, avait insisté, lors de sa visite au Canada, sur l'utilité des patronages. Aussi M. Henri Gauthier, tout de suite après son arrivée à la cure, se mit-il à organiser le Patronage Olier. Le patronage habita d'abord le troisième étage de la sacristie, puis descendit au sous-sol de l'école Saint-Jacques, où, sous la direction de M. Lacombe, il mène une vie active et bienfaisante. Une année même, à l'été de 1918, on greffa sur le patronage une colonie de vacances dans la villa *Les Ebats*, à Montréal-Nord.

Pour les petites filles, aussi les patronages sont utiles: M. le Curé Gauthier en ouvrit donc un, qui porte le nom gracieux de Sainte-Agnès.³⁹ Il prospère magnifiquement, surtout depuis qu'il occupe le deuxième étage de l'ancienne école Saint-Jacques. Toutes les demoiselles qui se consacrent à cette oeuvre, sont membres de l'Association Catholique Féminine, dont la devise est: "Luceat lux vestra", et dont l'écusson porte *étoile d'or sur fond d'azur*.⁴⁰

Cette association, — une des plus belles de la ville, — est une création de M. Henri Gauthier. Alors qu'il était vicaire à Notre-Dame, il fonda, en 1903, dans une maison du bas de la rue Saint-Charles-Borromée, (maintenant rue Clarke), l'oeuvre du *Foyer*, pour la protection de la jeune fille. Bientôt il acquit une maison plus vaste et plus belle, rue du Champ-de-Mars. Quand il devint curé de Saint-Jacques, son oeuvre le suivit et essaima, d'abord angle nord-est des rues Viger et Saint-Denis,

³⁹ Les jeunes filles de 16 à 20 ans ont aussi leur association qui porte le nom d'*Ange-Gardien*.

⁴⁰ L'Association a fondé un Club pour jeunes filles au No 151 Saint-Denis.

puis rue Saint-Hubert (No 410) puis rue Berri (maison d'accueil). Nous avons dit que MM. Richard et Lacombe, suivant l'exemple de leur curé, fondèrent aussi des maisons dans le même but. L'Association Catholique Féminine a sa maison de campagne, à Sainte-Adèle, sa revue, sa retraite annuelle, ses cours. Tous ses services possèdent, en commun avec le presbytère, un centre de renseignements qui porte le nom de Bureau des Oeuvres.

Le Bureau des Oeuvres, au No 151 de la rue Saint-Denis, centralise en effet les organismes paroissiaux, où l'action directe du prêtre n'est pas nécessaire. C'est à ce bureau que se trouvent la *Caisse populaire*, fondée à Saint-Jacques en 1919; la rédaction de la *Vie paroissiale* ou bulletin mensuel de la paroisse; les registres d'informations pour les maisons à louer ou à vendre, et les maisons de pension. L'utilité d'un pareil établissement est évidente.⁴¹

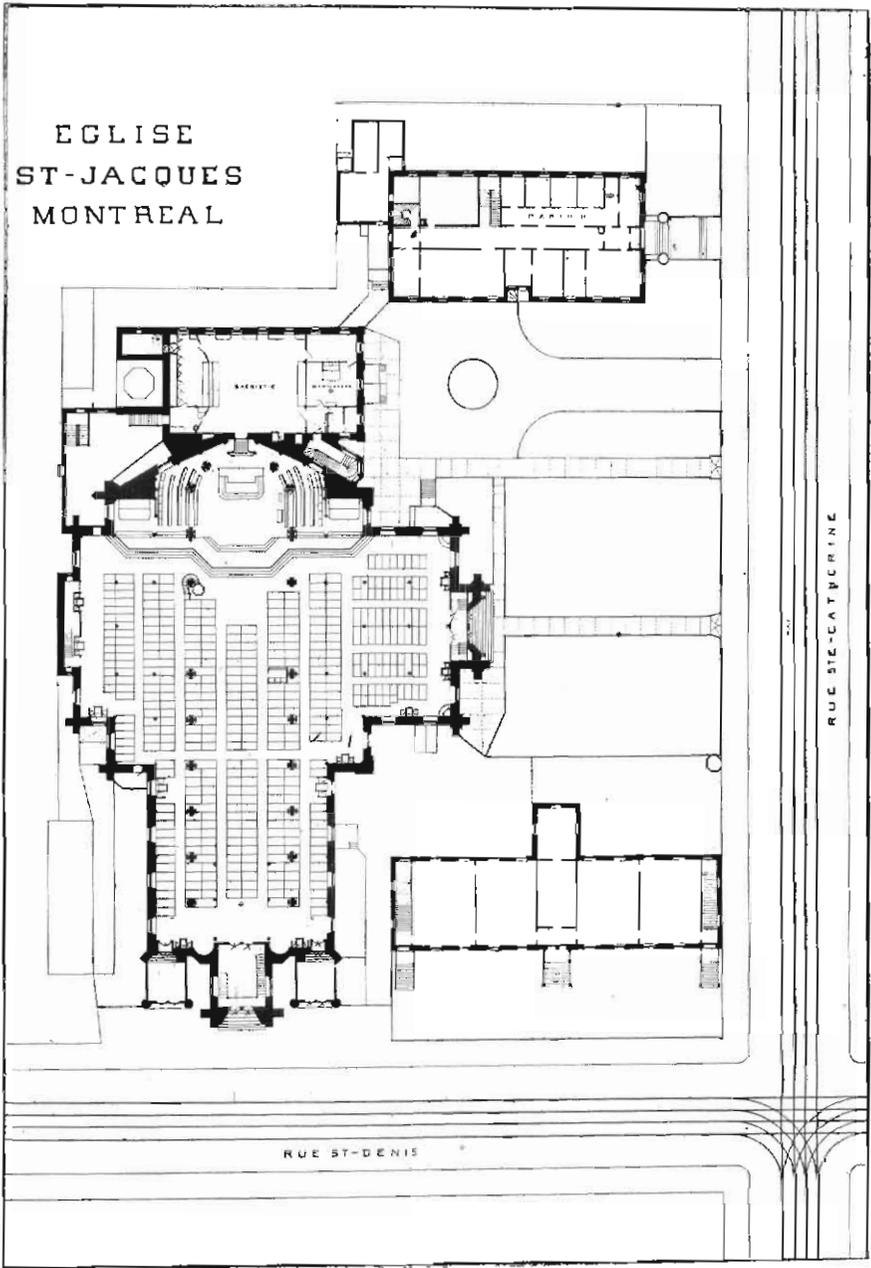
Pour faire vivre toutes ces oeuvres, les ressources pécuniaires sont nécessaires. Jusqu'ici chaque oeuvre organisait ses fêtes: tombolas, euchres, concerts annuels, et vivait des recettes ainsi acquises. Un Comité vient d'être constitué, à qui sera versé l'argent produit par les organisations particulières et par les quêtes du 1er dimanche de chaque mois et, dans ce trésor commun, puisera chaque oeuvre selon ses besoins. La fondation de ce Comité, esquissée il y a quelques années, vient de se consommer, à l'occasion du *Centenaire* de l'église et de la paroisse.

Il n'est pas nécessaire, après cette énumération d'oeuvres et cet historique, de justifier ces fêtes du centenaire.⁴² En vérité, il est bon, à certaines dates mémorables, de jeter un regard sur tout le bien qui se fait autour de soi. Rien n'aura été plus reconfortant pour nous que de passer en revue, comme nous l'avons fait, la longue suite d'institutions et de personnages, qui, depuis un siècle, ont contribué à maintenir vivace et féconde, au sein de notre grande cité, la tradition catholique.

⁴¹ Rappelons la Journée sociale de juin 1920, et la publication de sept Tracts paroissiaux.

⁴² Voir les statistiques, à la fin du volume.

EGLISE
ST-JACQUES
MONTREAL



CHAPITRE VIII

STATISTIQUES

I

Les Prêtres de l'Evêché

de 1825 à 1855

| | |
|-----------------------------|--|
| 1825-1876 | M. IGNACE BOURGET (plus tard évêque de Montréal). |
| 1825-1826..... | M. FRANÇOIS-PASCAL PORLIER. |
| 1825-1827..... | M. JOHN McMAHON. |
| 1825-1830 et 1840-1845..... | M. CHARLES LEPRINCE (plus tard 1er évêque de Saint-Hyacinthe). |
| 1828..... | M. J. NOOR. |
| 1828-1831..... | M. J.-BAPTISTE HENRI MARCOTTE. |
| 1828-1830..... | M. CHARLES BERTHELOT. |
| 1829..... | M. ALEXIS-FRÉDÉRIC TRUTEAU. |
| 1831-1834..... | M. LOUIS-OLIVIER DELIGNY. |
| 1835-1837..... | M. PIERRE VIAU. |
| 1835-1836 et 1843-1845..... | M. JEAN-BAPTISTE DUPUY. |
| 1836-1837..... | M. REMI ROBERT. |
| 1837-1842..... | M. ETIENNE LAVOIE. |
| 1837-1838..... | M. JOSEPH BEAUREGARD. |
| 1838-1877..... | M. JOSEPH-OCTAVE PARE. |
| 1840-1842..... | M. ANTOINE MANSEAU. |
| 1840-1847..... | M. HYACINTHE HUDON. |
| 1842..... | M. T.-V. PAPINEAU. |
| 1842..... | M. J.-B.-A. BROUILLET. |
| 1842..... | M. D. DANDURAND. |
| 1842-1846..... | M. F.-M. BLANCHET. |
| 1842-1843..... | M. A.-J. GUINGUET. |
| 1843..... | M.-L. POMINVILLE. |
| 1843-1882..... | M. L.-T. PLAMONDON. |

| | |
|----------------|--|
| 1844-1847..... | M. ANTOINE REY. |
| 1846-1860..... | M. VENANT PILON. |
| 1847..... | M. J. MORIN. |
| 1847..... | M. L.-Z. MOREAU (plus tard évêque). |
| 1847-1896..... | M. EDOUARD-CHARLES FABRE (plus tard 1er archevêque de Montréal). |
| 1848..... | M. ALBERT LACOMBE (plus tard le grand Oblat de l'Ouest). |
| 1849..... | M. FRANÇOIS-XAVIER MERCIER. |
| 1849..... | M. JOSEPH LAROCQUE (plus tard 2e évêque de Saint-Hyacinthe). |
| 1849-1851..... | M. G. HUBERDAULT. |
| 1850-1856..... | M. A. PINSONAULT (plus tard 1er évêque de London). |
| 1850-1897..... | M. P. LEBLANC. |
| 1851..... | M. E.-H. HICKS. |
| 1851-1852..... | M. I. GRAVEL. |
| 1852-1854..... | M. PIERRE LAFRANCE. |
| 1853..... | M. J.-T. LASNIER. |
| 1853-1880..... | M. H. MOREAU. |
| 1855-1857..... | M. ANDRE-ZEPHYRIN POULIN. |
| 1856-1857..... | M. ED.-JOSEPH VALADE. |

II

Prêtres retirés à l'Hospice Saint-Joseph

| | |
|---------------------|--|
| 1847-1853..... | M. JOYER. M. BELLENGER. M. LAGARDE. M. DUCHAINE. |
| 1848-1853..... | M. VIAU. M. F.-X. MARCOUX. M. F.-M. LAMARRE. |
| 1851-1853..... | M. J.-B. KELLY. M. P. LEFAIVRE. |
| 1852..... | M. O.-S. PAQUET. (En 1853, l'Hospice Saint-Joseph est transporté à la Longue-Pointe. Il ne revint à son ancien domicile que vers 1864.) |
| 1863 (?) -1864..... | M. A. DURANSEAU. M. D. BROSAN. |
| 1868..... | M. P.-M. MIGNEAULT. M. F. BARNABE. |
| 1878..... | M. A. POULIN. M. L. PIETTE. |
| 1885..... | M. J.-M. MATHIEU. |
| 1907..... | R. P. CHAMY. M. JEAN-BAPTISTE RIOUX. |

III

Les Sulpiciens de Saint-Jacques

- 1855-1860.....M. LUC PELLISSIER (1er desservant).
M. LEON VILLENEUVE.
- 1855-1860 et 1876-1886.M. DESMAZURES.
- 1855-1860 et 1892-1907.M. RENE ROUSSEAU.
- 1860-1868.....M. AUGUSTE CAMPION (2e desservant
et 1er curé canonique).
- 1860-1886.....M. HUGUES LENOIR.
- 1860-1865.....M. VINCENT SORIN.
- 1865-1868.....M. DAMIEN TAMBAREAU.
- 1866-1883.....M. LEON SENTENNE (plus tard 4e curé
de Saint-Jacques et de Notre-Dame).
- 1867-1868.....M. JEAN-FRANÇOIS LACAN (2e curé)..
- 1868-1875.....M. ANTOINE MERCIER (3e curé).
- 1869-1902.....M. JACQUES PALATIN.
- 1874-1886.....M. CLAUDE BARDEY.
- 1874-1886.....M. ATHANASE VACHER.
- 1877-1880 et 1881-1902.M. CELESTIN MAILLET.
- 1880-1888.....M. JULES ARCHAMBAULT (venu comme
vicaire de 1866 à 1868).
- 1880-1885.....M. J. PLANTIN (maintenant chanoine
d'Ottawa).
- 1882-1889.....M. VICTOR ROUSSELOT (5e curé).
- 1882-1897.....M. EMMANUEL FILIATRAULT.
- 1886-1895.....M. NARCISSE-AMABLE TROIE (6e curé)
- 1886-1897.....M. WILLIAM DUCKETT.
- 1886-1892.....M. JULIEN GUIHOT.
- 1887-1889.....M. HERCULE BEDARD.
- 1889-1894.....M. PIERRE DEGUIRE (7e curé).
- 1889-1892.....M. FIRMIN-ANTOINE DUCHEIN.
- 1890 à nos jours.....M. HENRI GUIBERT.
- 1892 et 1897-1900.....M. EMILE GIROT.
- 1893.....M. AUGUSTE FOURNET.
- 1894-1908.....M. DESIRE CHEVRIER.
- 1894-1913.....M. STANISLAS CHARRIER (8e curé, en
1895).
- 1897-1914.....M. STANISLAS TRANCHEMONTAGNE
(maintenant curé d'Oka).
- 1899 à nos jours.....M. PIERRE RICHARD.
- 1900-1915.....M. THEOPHILE COSTES.
- 1903-1913.....M. RENE PORTIER.
- 1903-1912.....M. PHILIPPE LAJOIE (maintenant Sup.
du Collège Canadien à Rome).
- 1904 à nos jours.....M. JEAN-BAPTISTE OUELLETTE.

| | |
|-----------------------|---|
| 1905-1916..... | M. VITAL DUHAMEL. |
| 1905 à nos jours..... | M. ANDRE PUSTIENNE. |
| 1907 à nos jours..... | M. JEAN-BAPTISTE CLEMENT. |
| 1913 à nos jours..... | M. HENRI GAUTHIER (9e curé). |
| 1913-1921..... | M. JOSEPH CARREE. |
| 1913-1922..... | M. GEORGES HAMEL. |
| 1914 à nos jours..... | M. ETIENNE BLANCHARD. |
| 1914..... | M. EDMOND BELCOURT. |
| 1915 à nos jours..... | M. MAXIMILIEN LACOMBE. |
| 1915 à nos jours..... | M. OLIVIER MAURALT. |
| 1917-1921..... | M. EUGENE LABROSSE, (maintenant en congé). |
| 1920-1921..... | M. WILFRID LABROSSE (maintenant professeur à l'Université). |
| 1922..... | M. MEDARD LEMIRE. |

IV

Prêtres Auxiliaires ayant travaillé comme vicaires à Saint-Jacques

| | |
|-----------------------------|---------------------------|
| 1866 et 1868 | M. JULES ARCHAMBAULT. |
| 1884-1887..... | M. STANISLAS MOREAU. |
| 1887-1889..... | M. J. QUESNEL. |
| 1889..... | M. N.-H.-J. DESROCHERS. |
| 1891-1898 et 1903-1908..... | M. A. LARUE. |
| 1895..... | M. H. LAURIER. |
| 1897..... | M. NAZAIRE DUBOIS. |
| 1897-1903..... | M. J. DUBEAU. |
| 1898 et 1901-1903 | M. EMERY PROVOST. |
| 1900-1902..... | M. JOSEPH DUPUIS. |
| 1907..... | M. GENDRE. |
| 1908-1911..... | M. AVILA DEROME. |
| 1908-1911..... | M. E.-THEOPHILE MARECHAL. |
| 1910-1917..... | M. EDMOND POULIN. |
| 1914 (15 jours)..... | M. H. LACHAPELLE. |
| 1916-1919..... | M. EDOUARD DAGÉNAIS. |

Le R. P. Siméon Nasre, le curé des Syriens catholiques réunit ses fidèles dans la chapelle basse de Notre-Dame de Lourdes, depuis longtemps; il a acheté l'ancienne église anglicane Trinity, rue Saint-Denis, en 1922, et lui a donné le nom de Saint-Sauveur.

Mgr Dubuc, premier curé du Sacré-Coeur et fondateur de l'orphelinat Saint-Arsène, a demeuré dans la paroisse de 1901 à 1914; M. A. Derome, ancien curé, de 1895 à 1904; M. Rioux, à la Providence, de 1907 à 1921.

V

Prêtres Chapelains des Institutions

La Providence

| | | |
|----------------|-------|-------------------------------|
| 1843-1844..... | | Chanoine PRINCE. |
| 1844-1845..... | | Chanoine F.-A. TRUTEAU. |
| 1845-1846..... | | Chanoine A.-M. BLANCHET. |
| 1850-1851..... | | Chanoine TRUTEAU. |
| 1846-1850..... | | M. GEDEON HUBERDAULT. |
| 1851-1858..... | | Chanoine TRUTEAU. |
| 1858-1862..... | | Chanoine ETIENNE HICKS. |
| 1862-1865..... | | M. GREGOIRE CHABOT. |
| 1865-1871..... | | M. ANTOINE MANSEAU, V.G. |
| 1871-1876..... | | M. F. PERRAULT. |
| 1876-1885..... | | M. F.-X. SAURIOL. |
| | | M. L. PIETTE. |
| 1885-1886..... | | M. R. CHAPUT. |
| 1886-1889..... | | M. ALF. FAUBERT. |
| | | M. W. FRECHETTE. |
| 1889-1890..... | | M. A. ARCHAMBAULT. |
| 1890-1892..... | | M. A. BERTRAND. |
| 1892-1898..... | | M. H.-A. MARSOLAIS. |
| 1898-1906..... | | M. A.-J.-B. DESNOYERS. |
| 1906-1909..... | | M. J.-A. BOURASSA. |
| 1909-1912..... | | M. ANATOLE MARTIN. |
| 1912-1916..... | | M. J.-B. OUELLETTE, p.s.s. et |
| | | M. J.-G. DECARY. |
| 1916-1919..... | | M. JOSEPH CARREE, p.s.s. |
| 1919-1923..... | | M. J.-B. OUELLETTE, p.s.s. |

La Miséricorde

| | | |
|----------------|-------|-----------------------------|
| 1846-1847..... | | M. ANTOINE REY. |
| 1847..... | | R. P. L.-C. SANCHE, S.J. |
| 1847-1860..... | | Chanoine VENANT PILON. |
| 1860-1862..... | | Chanoine OCTAVE PARE. |
| 1862-1864..... | | Chanoine GODEFROI LAMARCHE. |
| 1864..... | | Chanoine ETIENNE HICKS. |
| 1864-1866..... | | M. GEDEON HUBERDEAU. |
| 1866-1870..... | | M. CELESTIN MARTIN. |
| 1870-1871..... | | M. JOSSE MARTINEAU. |
| 1871-1874..... | | M. ZEPHIRIN DELINELLE. |

| | |
|----------------|-----------------------------|
| 1874-1877..... | M. HUBERT PARE. |
| 1877-1889..... | M. ARISTIDE BRIEN. |
| 1889..... | M. AZARIE DUBOIS. |
| 1889-1898..... | M. HERMENEGILDE CHARPENTIER |
| 1898-1900..... | M. JEAN DUCHARME. |
| 1900-1902..... | R. P. JOSEPH JODOIN, O.M.I. |
| 1902-1905..... | R. P. F. PERDEREAU, O.M.I. |
| 1905-1910..... | R. P. Z. BERNIER, O.M.I. |
| 1910-1915..... | R. P. JOSEPH JODOIN, O.M.I. |
| 1915-1919..... | R. P. U. ROBERT, O.M.I. |
| 1919..... | R. P. J. BOYON, O.M.I. |

La Réforme

| | |
|----------------|---------------------------|
| 1871-1873..... | M. F. KAVANAGH. |
| 1873-1874..... | M. M. BROCHU. |
| 1874-1908..... | M. A. THERIEN. |
| 1908-1918..... | M. JOSEPH-GERVAIS DECARY. |
| 1918-1921..... | M. J.-C. JETTE. |
| 1921..... | M. EDMOND LACROIX. |

Le Mont Saint-Louis

| | |
|----------------|-----------------------|
| 1888-1904..... | M. C. THERIEN. |
| 1904-1918..... | M. J.-M.-A. BROSSEAU. |
| 1918..... | M. CHARLES BEAUDIN. |

VI
L'Université

Vice-recteurs

| | |
|---------------------------------|------------------------------|
| 1878, 1879-1880, 1884-1885..... | Mgr HAMEL. |
| 1878-1879..... | Mgr METHOT. |
| 1880-1884..... | M. BEAUDET. |
| 1884-1885..... | Mgr HAMEL. |
| 1885-1889..... | M. J.-E. MARCOUX. |
| 1889-1895..... | M. J.-B. PROULX. |
| 1895-1902..... | Mgr ZOTIQUE RACICOT. |
| 1902-1905..... | Chanoine ALFRED ARCHAMBAULT. |
| 1905-1918..... | Chanoine GEORGES DAUTH. |
| 1918-1920..... | Mgr GEORGES GAUTHIER. |
| 1920..... | Chanoine EMILE CHARTIER. |

Recteurs

| | |
|-----------|-----------------------|
| 1920..... | Mgr GEORGES GAUTHIER. |
| 1923..... | Mgr PIETTE. |

Secrétaires

| | |
|----------------|---------------------------|
| 1888-1890..... | M. GUSTAVE BOURASSA. |
| 1890..... | M. J.-O. ETHIER. |
| 1894..... | M. G. PAYETTE, Assistant. |
| 1905-1908..... | M. J.-A. CUROTTE. |
| 1908-1915..... | M. LEONIDAS DESJARDINS. |
| 1915-1920..... | M. EMILE CHARTIER. |

Chaplain de la Maison des Etudiants

| | |
|-----------|---------------------|
| 1922..... | M. LUCIEN PINEAULT. |
|-----------|---------------------|

VII
Les Congrégations

Congrégation des hommes

Directeurs

| | |
|----------------|----------------------------------|
| 1862-1868..... | M. A. CAMPION, p.s.s. |
| 1868-1875..... | M. A. MERCIER, p.s.s. |
| 1875-1884..... | M. A. VACHER, p.s.s. |
| 1884-1886..... | M. V. ROUSSELOT, p.s.s. |
| 1886-1894..... | M. N.-A. TROIE, p.s.s. |
| 1894-1895..... | M. S. CHARRIER, p.s.s. |
| 1895-1913..... | M. H. GUIBERT, p.s.s. |
| 1913-1914..... | M. S. R. TRANCHEMONTAGNE, p.s.s. |
| 1914..... | M. H. GUIBERT, p.s.s. |

Congrégation des dames de Sainte-Anne

Directeurs: jusqu'à 1886, la liste manque.

| | |
|----------------|------------------------|
| 1886-1900..... | M. C. MAILLET. |
| 1900-1905..... | M. S. TRANCHEMONTAGNE. |
| 1905-1908..... | M. A.-T. COSTES. |
| 1908-1916..... | M. V. DUHAMEL. |
| 1916..... | M. E. BLANCHARD. |

Congrégation des enfants de Marie

Directeurs: jusqu'à 1884, la liste manque.

| | |
|----------------|---|
| 1884-1887..... | M. STANISLAS MOREAU. |
| 1887-1888..... | M. H. BEDARD. |
| 1888-1898..... | M. EM. FILIATRAULT. |
| 1898-1900..... | M. E. GIROT. |
| 1900-1901..... | M. T. COSTES. |
| 1901-1903..... | M. J. DUBEAU. |
| 1903-1904..... | M. P. LAJOIE. |
| 1904-1907..... | M. V. DUHAMEL. |
| 1907-1914..... | M. T. COSTES. |
| 1914..... | M. V. DUHAMEL (M. Henri Gauthier quelques mois). |
| 1915-1918..... | M. G. HAMEL. |
| 1918..... | M. P. RICHARD. |

Congrégation des jeunes gens

Directeurs

1877-1900.....M. C. MAILLET.
1900-1er janv. 1908M. P. RICHARD.
1908-1918.....M. A. PUSTIENNE.
Mai à septembre 1918...M. P. RICHARD.
1918-1919.....M. O. MAURAUULT.
1919.....M. A. PUSTIENNE.



L'éducation de la sainte Vierge,
par Chabanne

VIII

Les Marguilliers de Saint-Jacques

- | | |
|--|---|
| <p>1904. <i>Premier conseil de Fabrique :</i> MM. Arcadius Labrecque : 1er marguillier. Isaïe Préfontaine: 2e marguillier. Joseph-Louis Coutlée : 3e marguillier. Alphonse Champagne. Joseph Chevalier. François-Xavier Benoît. Alfred Delorme. Charles Langlois. 1905. MM. Isaïe Préfontaine. Joseph-Louis Coutlée. Alfred Delorme. 1906. MM. Alfred Delorme. Octave Laurence. Alphonse Champagne. 1907. MM. Octave Laurence. Alphonse Champagne. Charles Langlois. 1908. MM. Alphonse Champagne. Charles Langlois. Joseph Chevalier. 1909. MM. Charles Langlois. Joseph Chevalier. Césaire Lemay. 1910. MM. Joseph Chevalier. Césaire Lemay. Philorum Lamontagne. 1911. MM. Césaire Lemay. Philorum Lamontagne. Hercule Dupré. 1912. MM. Philorum Lamontagne. Hercule Dupré (quitte en mai). T.-A. Gauthier. F.-X. Benoît (en mai).</p> | <p>1913. MM. T. A. Gauthier. F.-X. Benoît. Alfred Jeannotte. 1914. MM. F.-X. Benoît (meurt en mai). Alfred Jeannotte. Sévère Thibault. Dr J. A. Leblanc, (en mai) 1915. MM. Sévère Thibault. Dr J. A. Leblanc. Joseph McDuff. 1916. MM. Dr J. A. Leblanc. Joseph McDuff. F.-X. St-Charles. F.-Joseph Bisailon. 1917. MM. Joseph McDuff. F.-J. Bisailon. T.-Samuel McKay. 1918. MM. F.-J. Bisailon. Samuel McKay. Charles Bernier. 1919. MM. Samuel McKay, N.P. Charles Bernier. Joseph Ethier. 1920. MM. Charles Bernier. Joseph Ethier. Honoré Mayrand. 1921. MM. Joseph Ethier. Honoré Mayrand. J.-Ernest Bourgeau. 1922. MM. Honoré Mayrand. J.-Ernest Bourgeau. Dr J.S. Desroches (mort en fin d'année). 1923. MM. J.-Ernest Bourgeau. Dr H. Daigle. Napoléon Gendreau.</p> |
|--|---|

IX

Le Centenaire de l'Eglise

M. le Curé a suggéré la formation de quatre comités: celui des Finances, celui des Fêtes religieuses, celui des Fêtes profanes, et le comité de Réception.

Il a mis à la tête de ces comités, respectivement MM. Alfred Jeannotte, Henri Guibert, p.s.s, Pierre Richard, p.s.s. et Ernest Bourgeau. Chacun de ces messieurs a formé son propre groupe.

Ces quatre comités se sont réunis en assemblées générales (26 janvier, 23 février, 23 mars), sous la présidence de M. le Curé, M. Olivier Maurault, p.s.s., agissant comme secrétaire.

En outre, chaque comité a eu ses réunions propres et les quatre présidents ont eu aussi leurs conciliabules.

Voici quel programme a été fixé:

Le dimanche 20 mai, à 11 h., à l'église: *Messe pontificale du Centenaire* suivie d'un dîner pour les prêtres, au couvent de la Providence.

Le lundi 21 mai à 7 h. 30 p.m., dans la grande salle des Chevaliers de Colomb: *Grand banquet*.

Le mardi 22 mai, à 8 h. a.m., à l'église: *Service funèbre* pour les défunts de la paroisse.

Le mardi 22 mai, à 8 h. 30 p.m., au Monument National: *Séance dramatique et musicale* (Cercle Lapière).

Le samedi 26 mai, à l'île Sainte-Hélène: *Grand pique-nique* pour les enfants.

Comité des finances

M. le Curé, MM. Henri Guibert, J.-B. Clément, p.s.s., MM. Alfred Jeannotte, J.-Ernest Bourgeau, Jules Huysman, Thomas Ducharme, Emile Couillard.

Comité des fêtes religieuses

MM. Guibert, Lacombe et Maurault, p.s.s.; Paul Paquette, Timothée Delisle, Henry Auger, Chs-Ed. Gagnon, Honoré Howison, Thomas Ducharme, Jules Huysman, Charles Bernier, Yves Tessier-Lavigne, Victor Chabot, Georges L'Africain, René Chevrier, Origène Dufresne, Dr Louis Désy.

Comité des fêtes profanes

MM. Richard, Pustienne, Blanchard, Lacombe, Maurault, Lemire, p.s.s., le Frère Directeur de Saint-Jacques, MM. P.-J. Ouellette, Ludger Gravel, G.-S. Aubut, Dr Picotte, R. Cusson, J.-E. Normandin, Hochu, René Rolland, Couillard, Eug. Robitaille, Adolphe Gibeau, Léandre Beaupré, Jos. Brosseau, Prime Allard, E.-H. Lafrenière, Ovila Labelle, J.-P. Gervais, Dr Valois, Rainville, Descôtes, Joseph Ainey, A. Desroches, Alex. Charette, Chevalier, Dr Lussier, Jean Lessard, Henri Paquin, Alvarez Tousignant, Henri Rocher.

Sous-comité du banquet: Président, M. LUDGER GRAVEL.

Sous-comité de la séance: Président, M. E.-H. LAFRENIERE.

Sous-comité des décorations: Président, M. OUELLETTE.

Comité de réception

MM. Ernest Bourgeau, Nap. Gendreau, J. P. Gervais, Dr Daigle, Dr Beaudoin, Samuel McKay, Olivier Maurault, p.s.s.

Sous-comité de publicité

MM. Ernest Bourgeau, René Rolland, Olivier Maurault, p.s.s.

*Achévé d'imprimer à l'imprimerie Maisonneuve,
478, Avenue Lasalle,
le dix-neuf mai, mil neuf cent vingt-trois.*



TABLE DES MATIÈRES

| | PAGES |
|--|-------|
| CHAPITRE I — | |
| Les origines..... | 9 |
| CHAPITRE II — | |
| La vie à l'évêché..... | 25 |
| Le chapitre..... | 31 |
| Les dévotions..... | 33 |
| Institutions de charité..... | 31 |
| L'enseignement..... | 35 |
| CHAPITRE III — | |
| La transition..... | 39 |
| CHAPITRE IV — | |
| Le nouveau régime..... | 47 |
| CHAPITRE V — | |
| L'église..... | 51 |
| L'autel..... | 66 |
| La chaire..... | 66 |
| L'orgue..... | 69 |
| Les vitraux..... | 70 |
| Les cloches..... | 70 |
| CHAPITRE VI — | |
| Les curés..... | 75 |
| CHAPITRE VII — | |
| Les œuvres..... | 93 |
| La miséricorde..... | 94 |
| La réforme..... | 95 |
| Le Mont Saint-Louis..... | 95 |
| L'Université de Montréal..... | 96 |
| La bibliothèque Saint-Sulpice..... | 98 |
| Les congrégations..... | 100 |
| L'enseignement..... | 103 |
| Les œuvres sociales..... | 109 |
| CHAPITRE VIII — | |
| Statistiques..... | 115 |
| Les prêtres de l'évêché..... | 115 |
| Prêtres retirés à l'hospice Saint-Joseph..... | 116 |
| Les sulpiciens de Saint-Jacques..... | 117 |
| Prêtres auxiliaires ayant travaillé comme vicaires à Saint-Jacques..... | 118 |
| Prêtres chapelains des institutions..... | 119 |
| L'université..... | 121 |
| Les congrégations..... | 122 |
| Les marguilliers de Saint-Jacques..... | 124 |
| Le centenaire de l'église..... | 125 |
| Comités..... | 126 |

